

J. THIBAUT-CHAMBAULT

Rudyard Kipling

et les

Animaux Sauvages

LIVRES DE LA JUNGLE
HISTOIRES COMME ÇA POUR LES PETITS

Thèse présentée pour le doctorat de l'Université de Caen
(Mention lettres)

SAINT-LO
IMPRIMERIE BARBAROUX
32971



Digitized by the Internet Archive
in 2026

RUDYARD KIPLING

et les

ANIMAUX SAUVAGES

LIVRES DE LA JUNGLE

Histoires comme ça pour les petits

**N. B. - Les notes sont reportées à
la fin de l'ouvrage**

J. THIBAUT-CHAMBAULT

Rudyard Kipling

et les

Animaux Sauvages

LIVRES DE LA JUNGLE

HISTOIRES COMME ÇA POUR LES PETITS

Thèse présentée pour le doctorat de l'Université de Caen
(Mention lettres)

SAINT-LO
IMPRIMERIE BARBAROUX
32971

ERRATA

- Page 4 : Lire la 11^e ligne avant la 8^e.
- 46 : Supprimer la 10^e ligne.
 - 67 : Dernière ligne : Pergaud au lieu de Pergand.
 - 73 : 1^{re} ligne, lire : gratitude filiale.
 - 85 : 26^e ligne, lire : qu'il y a une loi.
 - 95 : 12^e ligne, lire : tranquilles.
 - 96 : 5^e ligne, lire : Kerait.
 - 122 : 1^{re} ligne, lire : incorporées.
 - 131 : 8^e ligne, lire : ces cœurs de bêtes.
 - 142 : 26^e ligne, lire : le stratagème de Parvâti.
 - 152 : 24^e ligne, lire : peut-on cueillir dans cette littérature animale, au lieu de : peut-on en trouver un seul, cueillir dans cette littérature animale.
 - 170 : Elisée Reclus, au lieu de : Elysée.



AVANT-PROPOS

A première vue, les deux Livres de la Jungle et le recueil d'historiettes des « Just so stories » (Histoires comme ça) peuvent paraître des contes exclusivement pour enfants. L'auteur, âgé de vingt-neuf ans, quand parut la Jungle, marié depuis peu, père de deux bébés, habitant alors (1894) le Vermont en Amérique, semble vouloir, à la fin d'une rude journée de labeur, raconter de féeriques histoires ; récits de cette Jungle lointaine et presque vierge où il est né (1865), où il a passé sa première enfance (1865-1871), où il est retourné, adulte (1882) et qu'il n'a quittée que depuis quatre ans (1890) pour monter vers les paysages nordiques de l'Amérique, à ce moment couverts d'un bon mètre de neige, où la nostalgie d'un pays chaud et coloré vient le tourmenter — histoires de ces animaux puissants et terribles que les petits Américains des cités ne connaissent pas, l'éléphant, le python, le léopard, le tigre, le loup, le crocodile, etc..., qui sont rares ou ignorés, même dans leur fameux parc de Yellowstone — histoires de ce petit enfant jeté parmi eux, qui se fait des amis totalement dévoués en même temps que des ennemis irréductibles et qui devient le Maître de la Jungle — histoires en apparence dans le genre des Just so stories mais celles-

ci, écrites huit ans plus tard (alors que les bébés Kipling ont poussé...), sont nettement des histoires pour enfants (et du reste l'auteur les a dédiées aux « little children ») ; elles se rapprochent de « Alice in Wonderland », œuvre qui, de l'aveu de son auteur lui-même, le très distingué savant mathématicien Lewis Carroll, n'eut pas d'autre prétention.

Et cependant ces apparences peuvent-elles longtemps tromper ou même rebuter définitivement les lecteurs plus âgés, trop sérieux, qui ferment assez vite le livre lorsqu'ils voient apparaître à l'entrée de la caverne de Père loup, le bébé tout brun, pouvant à peine marcher, mais tout souriant ? Expliqueraient-elles le dédain de certain professeur de lettres du Kent (le parti y est peut-être pour quelque chose, car Kipling n'est point un Fabian...) qui trouvait assez « enfantin » le sujet de notre ouvrage — ou celui d'un « superintendant » de la Bibliothèque du British Museum qui nous dissuadait pareillement car « il n'avait rien été écrit là dessus ». « They are all to blame, they are all to blame.... » (1) et c'est le but de cette thèse, de montrer l'erreur où sont les lecteurs superficiels des « Jungle books » en particulier. Nous croyons qu'il faut dire de ces livres ce que Nisard disait des fables de La Fontaine : « C'est le lait de nos premières années, le pain de l'homme mûr et le dernier mets substantiel des vieillards ». (2)

INTRODUCTION

Lorsque l'animal s'est introduit dans la littérature, et ce n'est ni rare ni récent, ce fut presque toujours dans le but essentiellement louable certes, d'instruire et de moraliser ; mais en général sans l'estampille du savant ; et c'est un jeu dont souriraient les critiqués eux-mêmes, que de noter les imperfections de description, les ignorances des mœurs, les méconnaissances de l'âme des bêtes chez un Esope ou un Lafontaine par exemple : l'animal n'était pour eux qu'un « moyen », ainsi que pour tous ceux, ou presque, qui l'ont présenté avant Kipling, depuis les temps historiques. La bibliographie ne semble pas encore avoir été faite et si elle ne dépassait pas de beaucoup les cadres de cette étude, nous aurions eu plaisir à la faire et à rendre justice à tous ceux qui depuis la Bible ou Homère (les brebis de Polyphème, le chien d'Ulysse...) n'ont pas ignoré leurs frères... ou leurs cousins malheureux et souvent incompris. L'antiquité n'a pas donné à l'animal la place, que, depuis un siècle, il occupe dans la littérature — depuis un siècle seulement, car le cartésianisme musela longtemps tous ceux qui, comme notre fabuliste, écrivaient ou auraient écrit de si jolies et « si tendres » choses sur l'âme des bêtes. Nos philosophes du XVIII^e siècle, n'avaient guère de temps à dépenser sur ce sujet, tandis que les Anglais au contraire, commençaient (ou plutôt

recommençaient) à l'introduire dans leurs œuvres et d'une façon de plus en plus scientifique avec Milton, Cowper et surtout White. Les romantiques ont enfin brisé la chaîne qui entravait la pensée libre et la recherche personnelle : voici alors Wordsworth, Shelley, Keats avec leurs odes très connues sur le coucou, l'alouette et le rossignol ; Coleridge et son Brook ; Meredith et l'alouette — en France c'est le loup de Vigny, le chien de Lamartine, ce sont Michelet, Musset, Beaudelaire, Leconte de Lisle avec albatros, Tennyson avec son aigle, son hibou ; Rupert les éléphants, les jaguars, les tigres, les aigles, Banville et les lapins, Maupassant et les oies sauvages. Sully Prudhomme campe un beau cygne que la musique de Saint-Saëns rend plus splendide encore ; France nous peint la mort du singe et les pensées d'un chat (Sylvestre Bonnard) Pérochon monologue devant son chien Cyrano. Enfin des œuvres tout entières ont pour personnages principaux et souvent uniques les bêtes qui nous entourent, jugées déjà assez intéressantes pour être les premiers acteurs de comédies ou de drames : Pergaud s'intéresse particulièrement aux corbeaux et aux chiens, Mme Colette écrit la Paix chez les bêtes, Mme Rachilde, le Théâtre des bêtes, Rostand porte Chantecler à la scène, Ponsot nous expose le Roman de la Rivière, Maeterlinck décrit la vie des Termites, Abeilles et Fourmis... ; et le dernier en date est M. Demaisons, auquel, sans y réfléchir beaucoup peut-être, on a donné le nom de « Kipling français ». Mais la liste s'allonge encore, si nous franchissons l'Atlantique,

d'animaliers très documentés qui ont souvent mieux compris que tous autres et leur rôle et leur mission — ils ont étudié, de plus, les animaux *sauvages*, ceux qui nous intéressent ici : ce sont Seton et Roberts et plus récemment un assez grand nombre d'amis des bêtes parmi lesquels Mr. Underwood qui nous rapporte une curieuse histoire d'ours avec de nombreuses photographies. Cette liste du reste, n'est qu'un résumé incomplet des auteurs qui se sont intéressés à l'animal, apprivoisé ou non. De nombreux poètes de tous les pays se sont penchés sur leurs compagnons de route, muets et pitoyables, ont chanté leurs douleurs, admiré leur force, leur courage ou leur résignation, bafoué parfois leurs ridicules, mais plus souvent plaint leur faiblesse...

Kipling, au contraire, a fait un immense effort pour nous présenter la bête en « spectateur impartial », se dépouillant des sentiments des hommes et de leurs idées, prêt à tout accepter qui les fasse mieux connaître. Ce n'est pas une véritable histoire des bêtes qu'il a voulu écrire ; mais il nous a présenté une sorte de théâtre « aux cent actes divers » où l'animal seul est en scène d'une façon continue, ne laissant jouer à l'homme qu'un rôle épisodique dans les huit histoires qui se rattachent proprement à la vie de Mowgli ; puis, lui donnant une place plus grande, quoique mystérieuse et lointaine encore dans les contes arctiques ; enfin le plaçant à côté de la bête dans les *Just so stories*, sur le même plan et dans le même éclairage. L'objet de notre étude

portera plus sur le « cycle » de Mowgli, d'un intérêt universel, que sur les deux autres parties, plus restreintes de public comme de but.

On a dit récemment de la Jungle (Lucien Descaves... malheureusement !) que c'était un livre « adorable » !... Nous préférons citer l'opinion de M. Cazamian qui a écrit quelques pages d'une prodigieuse force sur Kipling et qui pense des Livres de la Jungle, que s'ils ne sont pas le chef-d'œuvre de Kipling « du moins sont-ils son œuvre la plus représentative » (Histoire de la Littérature anglaise). Michel Epy qui a réuni les morceaux les plus caractéristiques de l'auteur anglais dans des « Œuvres choisies » admire « l'étude subtile du cœur de l'homme primitif perdu au milieu de l'universel frisson d'amour qui passe à travers la forêt » et, parlant de la Course du Printemps, l'un des contes des Jungle Books, écrit : « Il n'y a peut-être pas, en langue anglaise, de plus belle page ».

C'est donc assez fortement soutenu, que nous entreprenons cette étude qui va nous mettre en présence d'un animalier pénétrant et fin, d'un penseur fécond et d'un artiste puissant, en un mot, d'un génie de premier ordre — et nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer en lui : la science, la psychologie, la morale ou l'art.

Chapitre I.

KIPLING ANIMALIER

PREMIÈRE PARTIE

Les Bêtes et leur cadre



PREMIERE PARTIE

Les Bêtes et leur cadre

C'est une galerie variée, presque complète, d'une vie extraordinaire, que celle qui nous est présentée dans les histoires exotiques de Kipling, et c'est un fantastique voyage à travers le monde que nous accomplissons à tire-d'aile, grâce au savant pilotage de notre maître.

Nous voici d'abord dans la Jungle, infimes et infirmes sous les bambous géants et sur les épines acérées qui, traîtresses, s'attachent aux pieds ou aux pattes. Quelle est cette Jungle ? C'est une erreur commune de ne voir cette région qu'aux environs de Calcutta. Les Jungles existent en bien des endroits de l'Inde et de l'Indo-Chine : ce sont les savanes luxuriantes des contrées tropicales, grandes étendues herbeuses, boisées et marécageuses, chaudes et humides, moitié plaines et moitié plateaux que Claude Farrère a rencontrées à Mon-Cay (« Une jeune fille voyagea ») ; Pierre Loti (voyez « l'Inde sans les Anglais ») et Francis de Croisset (« la Fée cinghalaise ») à Ceylan ; A. Besnard à Madura dans le Travancore (« l'Homme en Rose ») ; le comte Gobler d'Alviella (« Inde et Himalaya ») à Baroda, au Nord de Bombay ; Brioux (« Voyage en Inde et en Indo-

Chine ») aux environs de Bénarès et de Lahore. Et ce sont ces deux dernières que Kipling a particulièrement connues : il est né à Bombay, où sa nourrice, nous dit Chevrillon, son « ayah », une de ces tendres et graves nourrices de l'Inde, lui apprend les mêmes mots que parlent les bébés nus du bazar, les mêmes chansons où reviennent les noms de Civa et de Hari, les mêmes contes où le tigre, Shere Khan, mange les hommes. Il a connu alors les lieux principaux que décriront ses livres. Si le Français n'était pas, d'après la définition humoristique d'un Anglais, « un homme qui ne connaît pas sa géographie », il saurait que la Waingunga, la fameuse rivière qui est le centre de la vie dans les « Jungle books », traverse une partie des Provinces Centrales et se jette dans le Godaveri ; que Seonee est sur ses bords à dix degrés au sud de Lahore (ne pas confondre ce Seonee avec un autre bourg du même nom qui est situé à quelques dizaines de kilomètres du premier, mais sur un tout autre versant) que Oodeypore fut jadis une cité florissante sur le Banas (voir à ce sujet l'Atlas Vidal-Lablache, presque suffisant...) Il saurait que le Crocodile des Croque-Morts, avide de chair jeune, est parti un jour de son Ghaut pour monter, par les affluents de gauche du Gange, jusqu'au Gange lui-même, l'ancêtre de toutes les rivières (Gunga veut dire : Mère) qu'il rejoignit vers Agra ; descendant sur Etawah et sur Allahabad, il atteint Monghir et son immense cimetière (Kipling est en plein accord avec Elisée Reclus !), puis, reprenant sa course lente vers l'a-

mont, il reparut vers Arrah et rejoignit par les ruisseaux son fief ancestral.... Voici donc l'immense champ où vont éclore et grandir les huit histoires de Mowgli, champ de fièvres et de luttas, de cris et d'étranges silences. Mais ce ne sont pas seulement les noms des régions qui vont guider le lecteur, ce sont les descriptions très précises et très jolies de la nature et nous croyons devoir insister sur ce point, car de nombreux critiques, et en particulier Firmin Roz, se sont crus autorisés à écrire le contraire : ce dernier par exemple dit (dans la Revue des Deux Mondes 1909), ceci : « Nous sommes étonnés du peu de place que tient la beauté du monde dans l'œuvre de ce voyageur infatigable ». Ce n'est qu'une note assez discrète dans le premier récit de la Jungle certes, mais qui va s'amplifiant dans les suivants, jusqu'à former presque tout le sujet du conte dans le dernier : la Course du Printemps. Nous y verrons les divers aspects de la Jungle : la voici, prise de très haut sur le flanc d'une colline qui domine la Waingunga alors que « les brumes s'étendaient en bandes blanches et vertes. A mesure que le soleil montait, elles devinrent des lacs bouillonnants de rouge et d'or, s'agitèrent et s'évanouirent tandis que des rayons obliques striaient l'herbe desséchée » (La Course du Printemps). C'est du meilleur Châteaubriand, très précis — très concis aussi. Voici des vues condensées sur les croupes déboisées de « collines gazonnées où le soleil tape comme les rayons d'une lentille » et sur les forêts sombres des monts himalayens. Quatre ans auparavant, Chevrillon,

voyageant de Calcutta à l'Himalaya, écrivait : « C'est une vie dense, violente, bruyante ; les lianes y sont longues de deux cents pieds et, sous la grande forêt, il y en a une autre, un brouillard léger de fougères, des épaisseurs de hautes herbes, des rhododendrons qui s'étouffent dans l'ombre ». (Revue des Deux Mondes : Janvier 1891). Ne retrouvons-nous point cette notation dans Kipling qui nous parle de bois « dont les feuilles s'égouttent, dont les arbres, du pied à la cime, sont hantés de fougères parasites. » (Miracle de Purun Baghat). Et voici un effet de pluie dans la Jungle : on « n'entendait plus que le bruit des millions de petites gouttes... dans les arbres, au-dessus de la tête, et sous les pieds, courant sur le sol, baignant les aiguillettes de pin, dégouttant des langues de fougères renversées et cascadant jusqu'au bas des pentes dans des canaux bourbeux qu'elle venait de creuser » (Miracle de Purun Baghat). Et un effet de nuit dans l'Epilogue : « le cœur obscur et émouvant du rukh est plein de bruits menus : brindilles cassées qui pétillent comme le feu, soupir et bruissement de branche courbée par la chaleur et qui se détend dans la nuit fraîche »... (Dans le Rukh). Mais il faudrait tout citer et relever chaque détail de cette description si ténue et si nuancée. Mêlées à la nature vierge et lui donnant un charme mélancolique, se dressent les ruines de l'ancienne ville des grands Rajahs, (1) avec leur palais superbe des Grottes Froides : c'est le temple de Kali, nouveau thème de descriptions qui fait penser à maintes belles pages du Pèlerin d'Angkor

de Loti. « On pouvait discerner les chaussées de pierre qui conduisaient aux portails en ruines, où des éclats de bois pendaient aux gonds usés et rouillés. Des arbres s'étaient installés dans les murs, et y avaient poussé ; les créneaux s'étaient effondrés et se délabraient ; et des lianes sauvages pendaient aux fenêtres des tours sur les murs, en bouquets touffus. Un grand palais sans toit couronnait la colline et le marbre des cours et des fontaines se craquelait, tout taché de rouge et de vert ; les galets mêmes des cours où habitaient les éléphants des rois avaient été soulevés et disjointes par les herbes et les arbustes... » (Chasse de Kaa) Grandeur et décadence ! L'effet est saisissant sans doute, comme quelque sonnet de José Maria de Hérédia, mais la description est vraie d'abord.

Cependant une légère restriction s'impose au sujet de la précision du cadre de la *Jungle* — malgré les détails inouïs qui la décrivent, il nous est impossible « de tracer un plan de la *Jungle* » comme le dit E. Thévenot (Revue Anglo-américaine de Juin 1929 : Kipling et les instincts primitifs) : « nous en connaissons tous les points importants, toutes les clairières, le Rocher du Conseil, le terrier du Père et de la Mère Loup... » mais nous ne connaissons pas les situations respectives de ces divers points... et notre imagination ne s'en trouve que plus à l'aise !

Puis voilà que d'un coup d'aile imprévu, le lecteur

est transporté par le miracle d'une page tournée, sur la glace qui craque et sur la mer gelée où des phoques, à intervalles réguliers, viennent percer le grand linceul cahoteux et inspirer quelques litres d'air avant de retourner à leur chasse sous-marine. Les Livres de la Jungle abritent en effet deux contes de mer et d'Esquimaux où la bête est très étudiée, très fouillée. Ici encore, le cadre est minutieusement dépeint : depuis la hutte misérable de l'homme qui vit dans la neige, se nourrit d'huile, et se vêt de peaux, jusqu'à sa chasse désespérée sur la mer solide qu'un soleil tardif viendra fondre (Quiquern) — depuis la baie idyllique où s'ébattent et combattent des milliers de phoques, jusqu'à cette plage calme où l'homme n'est pas encore venu décimer le naïf et obéissant troupeau qui va donner sa vie aux abattoirs florissants et puants. La bête est « incorporée » au paysage et l'on ne peut isoler l'un de l'autre : oublier le saint brahmane et ne penser qu'à sa montagne où l'eau tombe ; rêver à la baie bleu tendre de la Mer de Behring et ne point voir ces immenses Eléphants des eaux jouer sur les vagues.

Et Kipling, s'adressant maintenant aux tout petits, leur inculque déjà le goût de la précision, et ses « *Just so stories* », qui nous ramènent aux alentours des tropiques et de l'équateur, signalent, nettement en général, la situation géographique d'abord, le pittoresque ensuite. C'est dans une fantastique chevauchée que nous voyons se dérouler devant nous,

à une vitesse vertigineuse : la Somalie italienne, et, en particulier le cap Gardafui et l'île Socotra, entre lesquels se trouve une autre petite île qui pourrait bien être le théâtre du conte : Comment le Rhinocéros eut sa peau — quelques centaines de kilomètres au Nord et nous voici en Ethiopie où un indigène et un léopard chassent de conserve et où les forêts semblent être si opaques que le zèbre et la girafe se moquent des investigations de leurs poursuivants, qui ignorent encore ce qu'est le « mimétisme » — d'un bond nous arrivons au « Limpopo River » ou Fleuve des Crocodiles (Colonie du Cap) où l'Eléphant apprend à ses dépens d'abord, puis pour son plus grand bonheur, ce que c'est que la mâchoire d'un crocodile quand elle s'est prise d'affection pour un nez d'éléphant (Le petit éléphant) — c'est d'un saut, autrement vertigineux encore, qu'il nous faudra franchir l'Océan Indien pour assister dans les déserts d'Australie aux courses folles et furibondes d'un Kangourou poursuivi par un chien tenace, et qui verra ses pattes de derrière pousser et s'allonger jusqu'à être... ce qu'elles sont aujourd'hui. Si le tout jeune lecteur ne connaît pas sa carte du monde il peut tirer grand profit, non seulement de la lecture du récit, mais des gravures de l'auteur, souvent pleines de couleur locale, et de ses notations courtes, qui caractérisent succinctement la faune, la flore, le climat.... Enfin, le Pacifique franchi (plus rien ne nous étonne, n'est-ce pas ?) nous sommes en Amazonie (Le commencement des Armadillos) où l'auteur s'ex-

cuse du reste de n'être pas allé ; aussi les descriptions sont-elles rares. D'autres récits sont à peine situés, le décor y est vague ou mouvant, ou il manque d'intérêt (Le chat qui allait tout seul — comment la Baleine eut sa gorge — comment fut écrite la première lettre).

Nous croyons donc être obligé d'aller à l'encontre de presque tous les critiques, dont quelques-uns sont cependant remarquables, et nous ne craignons pas de dire que le monde, avec sa splendeur et sa netteté, est présenté dans un style très neuf et avec une vision âpre de la réalité, tant dans la Jungle que dans les « Histoires comme ça pour enfants ». Cependant cette vision et ce style sont très différents dans les deux œuvres et nous devons tout d'abord faire une distinction fondamentale entre les contes de la Jungle proprement dite, écrits pour tous et comprenant les histoires de Mowgli, le Miracle de Purun Baghat, Les Croque-Morts, Rikki-tikki-tavi et Toomai des Eléphants : les animaux sont étudiés pour eux-mêmes. Dans les deux contes arctiques ils commencent à laisser la place à l'homme. Enfin dans les « Just so stories », ils sont de plus en plus dominés par l'homme ; sans pour cela, mener une vie passive et peu intéressante, leur âme est moins analysée par l'auteur.

Dans la Jungle en particulier, nous assistons à un drame qui intéresse tous les animaux et auquel ils sont tous mêlés : l'éléphant, l'ours, le tigre, la pan-

thère, le python, les loups, le chacal et les singes. En seconds rôles, le crocodile, le vautour et l'adjudant, les cobras, la mangouste, les chiens rouges, les abeilles. Enfin, d'autres sont présentés de trois-quart, de profil ou même en silhouette, comme le porc-épic, le paon, les chauves-souris, les buffles, les antilopes et les nilghaï, les sangliers, les daims, sambhurs et barasinghs, les renards, le chat sauvage, les rats, les oiseaux (le pivoet, la fauvette couturière, l'oiseau chaudronnier, les chouettes), la tortue, les grenouilles, les fourmis, les sauterelles.

Jungle de Bombay ou Jungle de Lahore, elle est peuplée, comme l'indique Kipling : le lion en est complètement disparu ; les grandes espèces y sont bien celles qui tiennent les principaux rôles (la panthère n'étant qu'une variété de léopard) si l'on en juge par le décompte de leurs méfaits que précisent les revues *La Nature* (1883) et *Sciences et Voyages* (N° 419) : sur 21.500 personnes tuées par les bêtes sauvages, dit l'une, 20.000 l'ont été par les serpents, 1.000 par les tigres, 300 par les loups et 200 par les léopards. Tout au plus pourrait-on noter dans nos deux livres, la faible part donnée à la gent ailée : il n'est pas question des perroquets par exemple (ils ont un tout petit rôle, dans les « Bâtisseurs de ponts » qui nous présentent d'une façon curieuse une sorte de Conseil des Bêtes : éléphant, daim, singe gris, tigresse, taureau, crocodile, perroquet, etc... — mais ce n'est plus la Jungle). Le Vautour seul est souvent rappelé : n'est-il pas en effet le grand

agent de la salubrité publique ! Et voilà peut-être pourquoi l'Adjudant des « Croque-Morts » (qui est de la famille des Vautours) est un animal sacré. Tout dans la nature, ne finit-il pas par lui ?

La vraie et la seule lacune serait le Rhinocéros que le comte Gobler d'Alveilla nous présente comme un des plus féroces, en même temps qu'un des plus stupides animaux des Jungles : le nom chez Kipling n'en paraît pas, du moins dans les histoires de Mowgli ; c'est peut-être qu'il a de trop « bad manners ». Mais nous le retrouverons à l'honneur dans les Histoires comme ça...

En revanche, voici un habitant des bois et des marais tout à fait inattendu : c'est Mowgli, petit bébé tout nu qu'un tigre poursuit, par un beau soir de pleine lune, et qui vint se réfugier près des chaudes mamelles d'une louve. Là il fut nourri, élevé, puis conduit par ses parents adoptifs au Rocher du Conseil où Bagheera la panthère, et Baloo l'ours, ayant parlé pour lui, il fut admis dans le Clan des Loups de Seonee. Nous le retrouvons à onze ans environ, recevant de l'ours quelques leçons de « droit des bêtes » et de solides corrections quand l'élève ignore sa leçon — un jour, faisant la sieste, il est enlevé par les singes, emmené aux Grottes Froides où Kaa le python, avec Bagheera et Baloo viendront le sauver ; le serpent s'attardera même à savourer sa vengeance en dansant devant les yeux écarquillés des ravisseurs une horrible valse lente :

c'est le sujet de la chasse de Kaa. Puis l'eau ayant fait défaut, la Trêve entre bêtes est déclarée et Hathi, l'éléphant, vient déclamer de sa voix profonde une grande légende : « Comment vint la crainte. » Mowgli doit avoir douze ans environ, quand la Waingunga coule de nouveau à pleins bords et que le petit d'homme part avec le python à la découverte d'un trésor : l'Ankus du Roi. Chose curieuse, ces quatre histoires que nous rétablissons ici dans l'ordre chronologique, ne sont cependant pas à la suite les unes des autres dans le premier livre ; bien au contraire, deux sont dans le premier et les deux autres dans le second. Le succès du « *Jungle Book* » de 1893 obligea l'auteur à continuer son œuvre dans un « *Second Jungle book* » où, sans en avoir l'air il fallut reprendre l'histoire comme si elle n'avait pas dû s'arrêter, ce qui explique des chevauchements, nécessaires pour cacher la reprise.

La première histoire de la deuxième époque qui embrasse la vie de Mowgli, de treize à dix-sept ans, est encore tirée du premier livre : Mowgli « la petite grenouille » se venge de Shere Khan le Tigre et l'écrase sous les pieds des buffles (Au tigre). Après quoi il châtie les hommes qui ont été durs envers sa mère probable dans la Descente de la Jungle (quatorze ans). Il extermine « les Chiens rouges » qui viennent déranger son petit royaume, à quinze ans et enfin à dix-sept ans, repoussé par les bêtes, et ayant au cœur quelque chose qu'il ne comprend pas (l'amour très probablement), Mowgli s'en

retourne à l'homme. (1)

Pure imagination de l'auteur, dira-t-on ? Non pas, car elle est appuyée sur des traditions et sur la réalité elle-même, s'il faut en croire les deux meilleurs commentateurs anglais de Kipling, Thurston Hopkins et Cyril Falls. Le premier nous parle assez longuement de la croyance des Hindous dans les enfants-loups. En 1852, nous dit-il à peu près, des voyageurs anglais entendirent raconter que deux hommes, chevauchant sur les bords d'une rivière, y virent trois animaux venir boire ; deux d'entre eux étaient certainement des loups, mais le troisième, qu'ils purent capturer, était... un petit garçon nu ! (Il serait intéressant de savoir ce qu'ils en firent et ce qu'il est devenu.) Cyril Falls de son côté cite un article de l'Irish times : « Une histoire nous vient de l'Inde sous une bonne autorité : une créature sauvage trouvée dans la Jungle était un être humain. Elle a des cheveux, marche debout ; ses autres attitudes ou actions sont d'un singe et naturellement, elle ne sait pas parler. Elle ne veut manger que de l'herbe et des pommes de terre crues. » C'est enfin le père de Kipling qui nous apportera la preuve finale de cette croyance, dans son livre « La Bête et l'Homme dans l'Inde », en plaçant le problème là où il doit être posé, c'est-à-dire en le donnant comme une des croyances mystiques de l'Hindou, peut-être basée sur des faits réellement arrivés.

Ce sont, nous semble-t-il, les seules anomalies ou insuffisances que l'on puisse trouver dans la Jungle : absence de rhinocéros et présence d'un enfant, mais cette dernière est explicable et nous ne considérons plus Mowgli comme un enfant, mais comme un animal, un animal supérieur, le chaînon entre l'anthropoïde et l'homme, animal encore par sa haine quasi-instinctive de l'homme en particulier, mais notre frère par son habileté et par ses sentiments.



DEUXIEME PARTIE

Vérité dans les portraits et mœurs

La Revue « l'Illustration » a reproduit un joli tableau, exposé à la Société nationale des Beaux Arts en 1927 (14 Mai) sous le titre : les Amis de Mowgli. C'est probablement après l'étrange échauffourée des Grottes froides : ils sont là, tous quatre, bien groupés autour du jeune Maître, en route pour une merveilleuse randonnée au cœur de la Jungle. En plein centre, auréolée de vie ardente, est la Bête préférée de Mowgli... et de Kipling, Bagheera, la princière panthère noire que l'auteur nous décrit amoureusement et avec un profond réalisme, sans le secours de vocables latins (1) ni de mots techniques. C'est d'un bond qu'il (2) tombe sur la scène au Rocher du Conseil : sa fourrure est « complètement noire, d'un noir d'encre, (3) mais avec les tavelures de la panthère, apparaissant sous une certaine lumière comme les dessins de la moire — ses muscles gigantesques roulent cachés dans sa fourrure luisante (4) — une lueur rouge cligne derrière sa pru-

nelle vert-béryl ». Sous son menton soyeux est la marque du collier d'Oodeypore qu'il porta, jeune, dans les cages des hommes, mais un jour, il brisa la « misérable serrure », et s'en revint aux forêts de sa race. « Sa voix est aussi suave que le miel des champs, qui dégoutte des arbres et sa peau plus douce que le duvet » — dans la colère au contraire, son cri « roule, monte, retombe et meurt en une sorte de plainte à faire froid dans le dos ».

Bagheera est-il au repos ? il a les pattes repliées sous la poitrine, ou « étendues sur les feuilles », les yeux mi-clos, et de temps en temps il en étire une pour admirer « ses griffes d'un bleu d'acier qui coupent tout au bout comme un ciseau à froid » ; ou bien « il baille avec minutie, recherche, ostentation, mépris », ronronne, la tête contre un arbre. Puis la bête au repos, tout à coup, devient féroce ; il faut la voir au combat « rompant, brisant, se tortillant et plongeant sous les tas drus de ses ennemis ».

Avec un peu moins de détails et de complaisance, mais non d'exactitude, est dessiné par Kipling, le second ami de Mowgli que l'on aperçoit au flanc droit de Bagheera dans le tableau de Deluermoz, et qui seul, peut rivaliser de rapidité avec lui comme on le vit lors de l'expédition aux Grottes froides : Kaa, le Serpent python, qui a trente pieds de long, a vu « cent et cent pluies » et dont le « somptueux habit est moucheté de brun et de jau-

ne ». (Chasse de Kaa). Il glisse le long des branches, aussi doucement « que s'étend la mousse », vole les singes au sommet des arbres, et nuitamment. Toute sa force réside dans sa tête qu'il lance comme un bélier contre ses adversaires, avec une rapidité déconcertante. Il faut le voir après son changement de peau, quelque peu « sourd, quinteux et démoralisé », abritant dans le hamac de ses replis le petit Mowgli, qui confortablement appuyé, joue avec la vieille peau squameuse et déchirée, gisant trouée et tordue parmi les rochers (Ankus du Roi) — Et la danse de la faim de Kaa : « Il tourna deux ou trois fois en un grand cercle, balançant de droite et de gauche sa tête, d'un mouvement de navette. Puis il se mit à faire des boucles et des huit avec son corps, des triangles gluants qui se fondaient en carrés, en pentagones, en tertres annelés (1), tout cela sans se hâter, sans s'arrêter, sans jamais cesser le sourd bourdonnement de sa chanson ». (Chasse de Kaa). Il est dédaigneux : il n'aide et n'aime pas le Loup. Deluermoz a mis celui-ci au côté opposé de Bagheera.

Il se profile d'une allure raide et obstinée, un peu spectrale. Quel est ce personnage ? Est-ce Père Loup qui, en s'éveillant « se gratte, baille et détend ses pattes l'une après l'autre pour se débarrasser de la sensation de paresse qui engourdit leurs extrémités » (Les Frères de Mowgli) ? Ou bien Raksha, son épouse, dont « le gros nez gris repose parmi ses quatre petits qui pirouettent ou qui piaillent » ou

culbutent les uns par dessus les autres lorsque leur mère « les yeux flambant comme deux lunes vertes dans les ténèbres » fixe le grondant Shere Khan ? ou encore Frère Gris, le compagnon fidèle de Mowgli même après son mariage (dans le Rukh), qui sait se tenir « un peu sur la gauche pour prendre le vent qui vient de droite » (Descente de la Jungle) ? ou enfin le vieil Akela, chef du Clan, le grand loup solitaire, tombé plusieurs fois dans des pièges, dont « le gris tourne au blanc de lait avec l'âge, dont les côtes saillent et qui marche comme s'il eût été de bois ».

Un peu en arrière vient le bon Baloo, l'ours brun — il est aussi effacé dans le récit que dans le tableau. Cependant on connaît son « trot massif » son gros ventre fourré ; on le voit se caler carrément sur les hanches, attendant la lutte et on apprend qu'il se nourrit de noix, de racines et de miel (les zoologues prétendent bien que les ours ne dédaignent pas la chair de l'homme non plus.... Brehm, Histoire naturelle). Son frère Sona, l'Ours noir de l'Himalaya, porte sous le menton une marque blanche en forme de V. (Au sujet de cette marque blanche, les ours de notre Jardin des Plantes sont très représentatifs).

A ce quatuor bienfaisant, ingénieusement représenté par le peintre, ne pourrait-on opposer le quatuor haïssable et malfaisant : Tigre, Chacal, Crocodile et Cobra, très fortement décrit par l'auteur ?

Shere Khan, le Rayé, le Tigre de dix pieds de long, à la grosse tête carrée, à fraise de fourrure, aux fortes épaules, fouaillant ses flancs de sa queue, clignant de l'œil stupidement à la Fleur rouge (le feu), à la plainte dure, irritée, hargneuse et puissante, qui ne peut jamais rester à jeun et dont la gueule est souvent souillée de longues traînées huileuses et noirâtres. Le voici repu « la tête au ras du sol, les yeux verts comme des braises dans les orbites caves, la queue balayant sans cesse l'herbe morte, panse pleine et mufle pesant ». (Bâtisseurs de ponts). Cette description drue, rapide, réaliste du roi de la Jungle, craint et haï, fait penser à celle de Leconte de Lisle dans les Jungles.

« La bête formidable....

s'endort, le ventre en l'air et dilate ses ongles.
De son mufle marbré qui s'ouvre, un souffle ardent fume ; la langue rude et rose va pendant,
et sur l'épais poitrail, chaud comme une fournaise,
passe par intervalle, un frémissement d'aise....

(Ce sommeil lourd des bêtes repues, il est à remarquer qu'on le retrouve chez tous les animaux de la forêt tropicale, sauf peut-être chez Rikki-tikki-tavi). La peau zébrée du « boiteux » Shere Khan sera un jour étendue sur la pierre du Rocher du Conseil « fixée par quatre morceaux de bambous... et ses griffes énormes, ballant au bout des pattes vides » (Au Tigre) : Mowgli aura alors remporté de haute lutte, une victoire difficile.

Derrière lui, ne quittant pas son pourvoyeur et maître, trotte l'humble et maigre Tabaqui, l'inquiet chacal à la queue touffue, dont tout le désir est de trouver un os, s'asseoir et en faire craquer le bout, l'œil mi-clos. Il faut entendre son hurlement : imaginez un « mélange de haine, de triomphe et de désespoir au travers duquel loucherait une discorde et vous aurez quelque idée du Pheal qui s'éleva, s'éteignit, frémit et vibra dans le lointain au-dessus de la Waingunga.... Le cri éclata de nouveau, moitié sanglot, moitié gloussement, absolument comme si le chacal avait eu de douces lèvres humaines. » (1)

Son autre pourvoyeur, le Crocodile, Jacala ou le Mugger, joue le rôle essentiel, comme il convient, dans les « Croque-Morts » : il avait « vingt-quatre pieds, était enfermé dans une cuirasse qu'on eût dit de tôle à chaudière, à triple rivets ; clouté, enquillé, crêté, les pointes jaunes de ses dents du haut dépassant la mâchoire inférieure qui s'effilait magnifiquement »... Il savait prendre l'aspect d'un tronc coulant à la dérive et arrêté sur la barre de la rivière : il s'était même donné la peine de choisir l'angle exact qu'un arbre échoué aurait fait avec l'eau, étant donnés le courant de la saison, le temps et le lieu. » (Les Croque-Morts). Réalisez-vous « sa voix épaisse, cette voix bourbeuse qui vous eût fait frissonner, une voix comme le bruit que ferait quelque chose de mou qui se casserait en deux » ? (2)

Non moins redoutable pour l'homme est le Cobra Capello, comme l'appelaient les anciens Portugais (1), le serpent à lunettes, avec son frère minuscule Keraït, le Cobra... tout court, petite vermine brune, couleur de sable, rapide comme le javelot. Le premier, le gros serpent noir compte bien cinq pieds de long, de la langue à la queue (le vieux Capuchon blanc de « l'Ankus du Roi » en a huit : il est devenu blanc de vieil ivoire et l'obscurité a rougi son iris). On voit sur son échine la marque des lunettes qui ressemble plus exactement « à l'œillet d'une fermeture d'agrafe ». Nag sait s'avancer silencieusement : c'est un imperceptible cra-cra « un bruit aussi léger que celui d'une guêpe marchant sur une vitre » (Rikki-tikki) — un bruissement sec d'écaillés de serpent sur la brique. » Il a des « couvées » inquiétantes : vingt-cinq œufs cachés dans la melonnière, qui ont des peaux blanchâtres à la place de coquilles.

Ce cobra tue en quelques instants l'homme le plus robuste et un voyageur moderne (Attilio Gatti) raconte que, piqué par un cobra, de deux morsures, il fut pansé immédiatement et vigoureusement par des nègres — malgré cela, il ne sortit de son délire qu'« une lune et demie après », soit quarante-deux jours de fièvre et d'inconscience totale. (Miroir du Monde : 12 Mars 1932). Le second est prompt à l'attaque et « très agressif » dit M. Coutières. C'est lui du reste qui termine d'une façon mystérieuse la nouvelle de Kipling intitulée « le Retour d'Imray ».

Il est peu de traits qu'un naturaliste désavouerait dans toutes ces descriptions et le zoologue éminent (M. Coutières) que nous venons de citer, en particulier, n'oublie jamais dans ses ouvrages sur le « Monde animal », de nous présenter après l'étude sérieuse et scientifique des animaux, l'un de ceux de Kipling : Bagheera, Tabaqui, Chil, qui, pour lui, résument en quelques traits concis, puissants et vrais la description technique. C'est le plus bel hommage d'un homme de sciences à un homme de lettres. Du reste, Kipling semble sûr de son fait et ose écrire dans Rikki-tikki : « Si vous lisez les vieux livres d'histoire naturelle, vous verrez qu'il y est dit que, quand une mangouste combat un serpent... *Ce n'est pas vrai* ». Et l'auteur dit ce qu'il sait être la vérité — vérité corroborée par tous (Larousse).

Entre ces deux clans d'amis et d'ennemis de l'homme, voici ceux qui l'ignorent ou presque et vivent à peu près uniquement de la vie intime de la Jungle. C'est d'abord le vieux Maître vénéré, Hathi, l'Eléphant sauvage, le Silencieux, ou son frère Kala Nag, l'éléphant mi-domestique, dont l'aspect extérieur n'est peut-être pas aussi minutieusement dépeint que chez Leconte de Lisle (Les Eléphants) ; cependant nous le voyons bien avec ses petits yeux rouges, se balançant de droite et de gauche, au clair de lune, mâchant pensivement la tige d'un jeune bananier ; ou, chargeant un tigre blessé ; alors « il roule sa trompe délicate pour l'éloigner du danger.... et frappe de côté la bête qui

sautait, d'un vif mouvement de la tête en coup de faux (Toomai des Eléphants) » ; le voici encore, employé à la chasse des autres éléphants, et nous apprenons, combien joliment, la façon dont on rabat les éléphants épars dans les montagnes et les forêts jusque dans une enceinte, formée de robustes mardriers, appelée « keddah » (et le mot est chez Kipling) : la grosse herse qui en bouche l'entrée, faite de troncs d'arbres liés, s'abaisse après le passage du dernier éléphant ; alors un Kala Nag pénètre dans ce pandémonium de feux et de barrissements, à la nuit close en général et à la lueur des torches ; il choisit dans toute la bande, le plus farouche des porte-défenses, le martèle, le bouscule, le bourre, jusqu'à le réduire au silence, tandis que les hommes montés sur le dos des autres éléphants jettent des nœuds coulants sur les plus petits et les attachent. Ce ne sont plus seulement des mœurs et des coutumes, hâtivement notées par le crayon de Kipling, mais des analyses minutieuses et colorées des moindres gestes qui agrémentent d'une manière exquise le récit technique et lui donnent toute la force qui sort de l'observation vive et profonde.

Et voilà enfin que nous est présenté le spectacle le plus rare, le plus étonnant des us des éléphants : leur danse dans la clairière sauvage, où les bambous hautains et les arbustes eux-mêmes sont piétinés implacablement et en cadence, pendant que s'accomplit un rite inconnu et ineffable, on dirait presque mystique (Toomai des Eléphants). Cette danse qui

n'est pas particulière aux éléphants, mais se rencontre chez différentes espèces de passereaux, d'échassiers etc... n'est pas toujours une parade d'amour au temps du « nouveau parler » c'est-à-dire au Printemps. Qu'est-elle exactement ? Nul ne le sait encore. De toutes façons nous ne pouvons trouver plus de documentation dans tout ce qui a paru jusqu'à ce jour et les films *Chang* et *Rango* (1928-1931) ne sont pas plus précis ; un tableau du premier nous montre une « Descente de la Jungle » sur un village que Kipling avait très fortement décrite trente ans avant le cinéma. Le deuxième présente un combat d'un tigre contre un buffle qui rappelle la nouvelle de Kipling : « Au tigre », mais le tableau du cinéma sent trop la préparation, il manque de vigueur et cela est compréhensible car il est presque impossible de photographier de semblables choses. Quand portera-t-on cependant les Livres de la Jungle au cinéma ? On a bien joué Chantecler au théâtre...

Les personnages essentiels des deux films sont les Singes. Kipling n'a garde d'oublier ces hôtes de la forêt, soit *Bandar-log*, soit *Langur*. Les *Bandar* sont des singes gris aux petites mains dures et fortes, aux toux, ébrouements et bonds subits, aux prouesses insensées dans les branches. « La fuite du peuple singe au travers du pays des arbres est une chose que personne ne peut décrire. Ils y ont leurs routes régulières et leurs chemins de traverse, leurs montées et leurs descentes, toutes de cinquante à soixante-dix

ou même cent pieds au-dessus du sol... » Ils s'élancent à l'assaut d'un tronc, montent « jusqu'à ce qu'ils sentent les toutes petites branches de la cime craquer et plier sous leur poids ; alors, avec un cri lugubre, ils se jettent dans l'air et descendent en courbes, se recevant, pendus par les mains ou les pieds, aux branches les plus basses de l'arbre prochain ». (Chasse de Kaa).

Un hôte beaucoup plus rare et moins connu est le Chien Rouge, le Dhole que Brehm nous décrit longuement (l'Homme et les Animaux) mais que Kipling a vu ; ils sont là, queue bas-attachée, arrière-train faible, mais avec toute leur force résidant dans leur solide encolure ; « ils ont le ventre jaune, du poil entre les doigts » ; ils poussent toujours droit devant eux, « menant ce petit trot patient et lourd qui, à la longue, finit par exténuer tout être vivant » (Chien Rouge). C'est ce que, plus prosaïquement, Reclus dit de ces animaux vraiment cruels : « quel que soit le gibier poursuivi, il ne manque pas de succomber ; la chasse peut durer des journées entières ; à la fin les chiens forcent leur proie et la déchirent » (Géographie universelle). C'est aussi, la démarche du coyote, avec la légèreté en plus, du fameux coyote peint par Mark Twain qui attire dans sa fuite le chien qui croit « s'y connaître en vitesse » et lui brûle la politesse après l'avoir complètement épuisé. Mais chez le coyote, cousin du Dhole, il paraît y avoir plus de finesse et de roublardise.

Ils ne seront désorganisés que par le petit peuple des Abeilles, ces « noires Abeilles sauvages, affairées et furieuses » dont les ruches dégagent une odeur douceâtre et qui sont protégées par un rempart de carcasses (contre l'assaut de leurs ennemis), seuls restes de ceux qui sont venus déranger leur bourdonnant domaine. Nous apprenons aussi que « le petit peuple déteste l'odeur de l'ail sauvage » et ce sera le salut de Mowgli...

...Comme le salut de Teddie sera dû à Rikki-tikki-tavi ! Peut-être pourrait-on accuser ici Kipling d'avoir rendu son héros sympathique, un peu aux dépens de la vérité scientifique : la mangouste n'a pas une si « bonne presse » parmi les savants : Brehm, ancien directeur du jardin zoologique de Hambourg, dit que « l'ichneumon », la mangouste égyptienne, est surfait comme réputation et qu'il s'attaque assez peu volontiers au serpent, fait énormément de dégâts parmi les oiseaux (gare à Darzee...) et est poursuivi par les Egyptiens actuels avec autant d'ardeur et de constance que mettaient les Egyptiens antiques à l'adorer (Cornish fait les mêmes réserves). Pourtant il reconnaît que la mangouste grise de l'Inde (que Chevrillon appelle au mépris de toute classification scientifique un « écureuil rayé », comme si c'était un rongeur) « se lie rapidement à l'homme, aime la propreté, n'est jamais en repos... et sait saisir le serpent à lunettes par la nuque » ; c'en est assez pour excuser Kipling de quelque exagération... Et que de vérité dans cette

description : il rappelait assez « un petit chat par la fourrure et la queue, et tout à fait une belette par la tête et les habitudes. Ses yeux et le bout de son nez turbulent étaient roses ; il pouvait se gratter partout où il lui plaisait avec n'importe quelle patte.... ; il pouvait enfler sa queue... et son cri de guerre, alors qu'il trottnait dans l'herbe haute était : Rikk-tikk-tikki-tikki-tehk ! » Kipling qui, en général, procède par descriptions massives, nous donne ici un bel exemple d'observation physique poussée jusqu'au plus menu détail.

Chil le Vautour est le dernier grand rôle de ces contes ; il est sans cesse tournoyant au-dessus des arbres et des marais « dans l'attente d'êtres à mourir », se perdant dans l'air bleu où il n'apparaît plus que comme une mouche, s'amusant à suivre la course éperdue des singes à travers les cimes, fondant tout-à-coup « d'une grande embardée à travers l'espace » (Chasse de Kaa). Son cousin germain l'Adjudant est décrit de plus près encore : « Il avait six pieds de haut et ressemblait assez à un pasteur chauve.... » — sous son menton « un horrible sac de peau nue » (un goître violet, dit Reclus), « réceptacle de tout ce que son bec en pioche pouvait voler » (Croque-Morts). Il avait les jambes d'un héron mais il les remuait avec beaucoup de délicatesse et les regardait avec orgueil, tout en lustrant les plumes gris-cendré de sa queue ».

Puis voici les acteurs secondaires, qu'un mot va

évoquer dans leurs attitudes et mœurs vraies. Sahi le porc-épic, qui fait cliqueter ses piquants avec raideur est considéré comme un mets délicieux par ses collègues de la Jungle ; C. Roberts a écrit sur ce sujet un joli conte « In Panoply of Spears » ou de la manière de manger un hérisson... Il semble se préoccuper fort « de la poussée des ignames sauvages », qui lui servent de baromètre — Mor, le paon, est tout queue et tout cris, éclatant de bronze, d'azur et d'or — Mang la chauve-souris « volant deci delà » — Ferao « le pivert d'écarlate » — les petites chouettes qui ululent dans les nuits blanches — le chat sauvage moucheté « au miaou moqueur » qui se glisse furtivement parmi les branches à la recherche de nids précoces.

Et voici enfin tout le clan des victimes, des faibles sur lesquels Kipling ne veut ni s'attarder, ni s'attendrir ; c'est le Sambhur (nom hindou du grand cerf, le « *Rusa aristoteles* » du dictionnaire Larousse) au grognement sifflant, zigzaguant de gauche et de droite ; tête basse, tigré de sang — c'est le Nilghaï, sorte d'antilope, aux reflets bleus — c'est le gros sanglier pers, habitant les marais du Nord, chameilleur et hargneux — Chikaï le rat sauteur, au pépiement aigu — Chuchundra, le rat musqué, qui pleurniche et geint toute la nuit — Darzee, l'oiseau tailleur, qui sait faire son nid de deux larges feuilles dont il coud les bords avec des fibres et remplit l'intérieur de coton et de bourres duveteuses. (C'est lui que Caustier dans « l'Homme et les Animaux »

appelle la « fauvette couturière » de l'Inde). C'est sans commentaires intéressants que sont cités le Renard, la Tortue, la Grenouille (sauf évidemment la « Petite grenouille », appellation affectueuse de Mowgli dans le Clan des Loups), la Fourmi et la Sauterelle, mais la peinture des autres suffit pour permettre de donner à Kipling le nom de « savant animalier ». Ce n'est pas l'animal de convention, l'animal anthropomorphe des Contes pour enfants, l'animal faux, créateur d'erreurs, des dessins de Benjamin Rabier (qui par d'autres côtés, est cependant un grand artiste) ; c'est l'animal réel, méticuleusement examiné, à qui Kipling doit son succès près de l'enfant comme près du lecteur adulte, et l'on conçoit très bien qu'il ait écrit dans la courte préface de sa première édition de 1894 : « L'auteur a le sentiment très profond de sa reconnaissance envers les bêtes de toutes sortes et autres... ! », car ce sont elles qui font des Livres de la Jungle un recueil de contes qui parle aussi bien aux sens qu'à l'âme et c'est la grande unité de ces deux volumes sur cette question, qui permet l'introduction, sous un titre cependant précis et restreint, des deux histoires aux pays glacés et brumeux : le Phoque blanc et Quiquern.

La première nous présente des phoques, l'autre des chiens à moitié domestiqués et surtout des hommes ; des hommes, qui, latitudes mises à part, nous ressemblent — mais leur rôle est encore un rôle de « coulisse », de plus en plus inquiétant pour

les animaux, menaçant de leur faire perdre bientôt les premiers rôles qu'ils jouent sur la scène de l'univers de Kipling. Cependant, « le Phoque blanc » en particulier, bien que peu cité et apparemment moins connu des critiques, est une curieuse évocation des mœurs de ces lourds animaux tapageurs et batailleurs dont Kipling brosse en peu de mots une esquisse vivante. D'abord arrivent à la baie de leurs rêves les phoques « en puissance » de femme, qui, pendant des semaines, se disputeront la cave idéale où leurs compagnes viendront déposer leurs nouveaux-nés. Puis les « célibataires », heureux égoïstes, se ruent sur les vagues, emplissent l'air de mille cris saugrenus et inutiles qui exaspèrent la vieille garde des époux. Enfin les compagnes, nullement pressées, viennent prendre place dans les rocs tailladés où le mâle se trouve, gardant son paradis d'une saison contre les intrus innombrables qui vagabondent sur l'écume et attendent le flot qui les portera sur les rivaux heureux, déjà installés. Un jour alors, un jeune phoque blanc naîtra, albinos sans doute pour l'homme, mais être étrange et inspirant la crainte chez ses frères qui font de lui un « Messie » : celui-ci, plus tard, les emmènera aux grèves bien douces où l'homme n'est pas. Là encore, c'est le même Kipling qui construit sur un fond de réalité, mais qui possède le grand art de paraître sacrifier tout au conte et à l'imagination. Et cependant, rien de mieux observé que ces ébats des phoques, que leurs combats terribles. Mais l'homme, puissance encore occulte, est derrière, qui guette, et dans Qui-

quern le voici qui prend la scène d'assaut sans masquer l'intérêt qui se porte sur les bêtes : ce sont ici des chiens, à demi-apprivoisés mais parfaitement capables de redevenir sauvages à la première occasion. Ils n'oublieront cependant pas leurs maîtres qu'ils viendront sauver lorsque leur folie sera passée. Nous avons là encore quelques très belles descriptions physiques. Mais de plus en plus, Kipling s'éloigne de son premier idéal, novateur et original. Son rôle d'ailleurs, il ne le comprend plus de la même façon car son public de lecteurs est très différent : les Histoires comme ça, chronologiquement postérieures aux Livres de la Jungle ont moins pour but d'instruire que d'intéresser : or la réalité crue n'a pas grand attrait pour les petits enfants, il faut parler à leur imagination : les animaux deviennent alors des êtres considérables vus par de jeunes yeux, des yeux extasiés de fraîches créatures pour qui tout est encore mystère et pourtant, pour qui tout est simple : mystère car un enfant ne sait pas ce qui s'agite dans l'âme de son ami le chat par exemple — simplicité, car tout de même c'est un bon camarade qui, comme lui, boit, mange et surtout joue. Aussi, Kipling ne fait-il pas, à proprement parler, d'observation physique détaillée ; mais par quelques rares mots ou descriptions, il campe une bête comme un enfant peut la voir, à grands traits, souvent répétés pour qu'il ne les oublie pas. Voyez par exemple le Rhinocéros : s'il a la peau ridée (et l'enfant s'en souviendra toute sa vie) c'est à cause de la farce que lui joua un homme malicieux, lorsqu'il alla se baigner ; cet homme glissa dans la

peau laissée sur le rivage, quelques croûtes de gâteau qui lui furent très douloureuses lorsqu'il s'en revêtit, l'obligèrent à se gratter, à se rouler, à distendre ainsi son énorme cuirasse, ce qui explique les plis informes du cou et des cuisses. De même le Kangourou dont l'aspect physique sera maintenant dans toutes les mémoires, dut traverser l'Australie de long en large et de haut en bas, franchissant les bras de mer et les détroits, les déserts et les collines pour échapper aux mâchoires du « chien jaune » qui en voulaient à sa chair savoureuse (?) : ses jambes de derrière, à force de sauter, s'agrandirent démesurément et voilà pourquoi le Kangourou actuel possède ces pattes... exagérées qui lui facilitent le bond et lui permettent de franchir des obstacles de plusieurs mètres. Nous n'avons donc plus un recueil de contes sérieux et très documentés comme dans la *Jungle*, mais une explication humoristique et parfois vraisemblable des attributs corporels des animaux, répondant merveilleusement du reste aux questions lancinantes des petits : « Pourquoi le Kangourou a-t-il de grandes jambes ? C'est pour mieux courir, mon enfant. Pourquoi la Baleine ne mange-t-elle pas les hommes et les bébés ? Parce qu'elle a la gorge trop étroite, mon enfant, un homme y ayant tracé un véritable réseau de fils avec ses bretelles. Pourquoi le Rhinocéros a-t-il des rides ? Parce qu'un vilain facétieux l'a obligé à se gratter des jours durant et que la peau s'est agrandie... Nous voyons clairement avec quelle aisance Kipling a su s'adapter à son public : adulte dans la « *Jungle* », très jeune

dans « les Histoires comme ça », il intéresse tout le monde et sait habilement parler de mimétisme, de transformation et d'adaptation d'organes selon les fonctions, aux grands comme à leurs frères cadets.

Est-ce à dire que Kipling n'ait pas omis certains aspects de la vie des bêtes ? Il est vrai par exemple, qu'il n'a point effleuré le sujet de l'amour. Mais ne perdons pas de vue qu'il n'a pas écrit pour des hommes d'âge mûr ou des vieillards « That is a story for grown ups » dit-il à la fin de « Au tigre », en s'excusant de ne pas nous faire connaître les péripéties du mariage de Mowgli (qui nous sont racontées dans la nouvelle « In the Rukh » des « Many inventions », écrite, du reste, *avant* les Livres de la Jungle). A notre avis, cette omission est volontaire : elle est, du reste, très joliment et habilement tournée dans la Course du Printemps, peinture mystérieuse certes, mais cependant dévoilée par certains mots, de l'amour renaissant chez les animaux en même temps que les tendres pousses apparaissent aux arbres. Mais Mowgli lui-même n'a que dix-sept ans... et l'auteur n'a mis dans la Jungle que des célibataires endurcis, Baloo Bagheera, Kaa, etc... qui font autour de Mowgli une solide garde du corps et ont empêché chez lui la précocité...

Ce point de vue mis à part, il nous semble que Kipling a exactement rempli les conditions que l'on assigne à l'auteur « d'Animal stories », genre extrêmement difficile à cultiver « si l'on n'y veut rien sacrifier de la vérité scientifique..., si l'on tient d'au-

tre part à écrire une œuvre d'art, une « histoire », non une pure relation scientifique... (L'Animal dans la littérature moderne et contemporaine : M. Paul Yvon).

Mais après avoir bien ouvert les yeux, après avoir glané et thésaurisé ainsi documents et richesses, le penseur les ferme et essaie de voir l'invisible. De l'animal peint minutieusement par l'extérieur, photographié et, plus exactement, filmé, voici maintenant qu'il recherche l'âme.



TROISIEME PARTIE

L'Ame profonde des Bêtes

Il n'y a rien qui puisse choquer autant dans une étude d'âme, que de sentir la personnalité de l'auteur lui-même. Une imagination souvent dévergondée, un bavardage, agréable peut-être, mais scientifiquement inutile, une intuition qui veut passer pour subtile, mais qui n'est qu'exagérée, voilà malheureusement les défauts de la majorité des écrivains qui ont essayé de comprendre la bête — et n'y échappent pas les plus grands spécialistes du genre. Rien ne blesse, ne froisse autant qu'une idée, une phrase où l'on ne sent que l'homme, où le peintre ne décrit que son âme, où l'humoriste ne nous donne qu'une comédie artificielle, glorieux fruit de son esprit peut-être, mais non de son amour de la réalité. Convaincu que Kipling a essayé toute autre chose, nous avons demandé à la science moderne de nous éclairer et de nous dire jusqu'à quel point les bêtes de la Jungle et autres ont été vues avec des yeux de psychologue. Nous ne voulons point dire qu'il n'y ait pas de fantaisie ; que, par certains côtés, ces li-

vres ne soient pas des « histoires romancées » des bêtes, pour employer une expression bien actuelle. Mais nous devons confesser que parmi tous les documents que nous avons consultés sur la psychologie animale, il n'en est pas un qui contredise Kipling, et les exemples qui vont suivre sont destinés à illustrer cette opinion.

M. Claparède (professeur de psychologie expérimentale à l'Université de Genève), dans la préface d'un livre du Pr Buytendijk (1), montre que la science biologique ne doit plus se contenter « d'expliquer » ce qui se passe dans le cerveau des bêtes, mais de « comprendre » aussi, tout en « s'assurant que l'on n'a pas été victime de l'illusion anthropomorphique... au moyen d'une enquête vérificatrice » — et c'est en effet bien poser le problème — c'est le poser comme le font actuellement les Américains et les Allemands. « Expliquer un phénomène, c'est déterminer sa cause ; le comprendre c'est déterminer *son rôle dans l'ensemble de la conduite de l'individu observé* » et dans l'ensemble aussi de sa vie de relation ; c'est peut-être là, surtout, que Kipling a fait œuvre nouvelle et utile en nous montrant la vie des petites républiques d'animaux, clan des Loups, bandes de Chiens Rouges, troupes de Singes, agrégats d'Abeilles, étroitement serrés dans « leur coalition pour l'existence », plutôt que dans leur « lutte pour la vie », comme l'a montré Alfred Espinas dans « les Sociétés animales ».

Par des expériences originales, le Pr Buytendijk nous montre alors l'extraordinaire et simple diversité des actes de l'être unicellulaire d'abord, lorsqu'il veut avaler plus petit que lui ; puis montant dans l'échelle des créatures, il arrive aux fourmis qui nous intéressent à tous points de vue car elles sont les hôtes des charniers, elles hantent le bungalow de Rikki-tikki-tavi, et aussi bien la broussaille des Jungles, que le taillis de nos forêts. Il est avéré aujourd'hui qu'elles ont un langage : lors de la mort d'une des leurs, ou d'un danger commun, elles se transmettent la nouvelle au moyen de leurs antennes et c'est ainsi qu'après la mort du cobra tué dans son trou par la mangouste, elles arrivent en foule à la curée — Les abeilles, si l'on enlève de leurs ruches la reine, font entendre un doux murmure qui monte comme le bruit d'un gong, paraît-il, et se termine par des cris et de véritables « hurlements ». D'autre part, toujours par leurs antennes ou leurs mandibules, fourmis et abeilles se reconnaissent entre elles comme si elles prononçaient le « Maître mot » dont parle Kipling, c'est-à-dire le mot de passe : « nous sommes du même sang, toi et moi ». Il nous semble là encore, voir une véritable intuition de la part de Kipling, qui avait découvert plusieurs années avant la science moderne et ses expériences précises, cette faculté de reconnaître sa race et de se demander une paix mutuelle, ou, au contraire de tuer ou réduire en esclavage ceux qui ne sont pas de la tribu. Dans un ordre d'idées plus élevé encore, la vie du Clan des Abeilles est très fortement organi-

sée : « nettoyeuse de cellules », la jeune abeille devient bientôt « couveuse » et montant en grade, on lui confie le « service de garde » de la ruche — elle devient enfin « abeille des champs » et « abeille des champs danseuse », atteignant ainsi son « bâton de maréchal » ! — Cette danse est du reste inexplicquée, mais on ne peut s'empêcher de songer à celle des éléphants que l'on ne retrouve pas seulement dans Kipling — curieuse déjà du point de vue physique ; Kipling — curieuse déjà du point de vue physique, Ce n'est pas chez l'abeille le simple désir de plaire, de montrer ses attraits (comme chez certains oiseaux),(1) sa couleur, ses formes — ce n'est pas cela chez l'éléphant non plus, qui, d'un pied pesant, martèle en cadence les hautes herbes, après avoir répondu à l'appel des trompes dans la lourde nuit tropicale. Matière ou âme ? Buytendijk se prononce franchement pour « les solutions vitalistes de l'activité animale » car une constatation s'impose à nous : plus nous gravissons la chaîne des êtres, plus nous découvrons que les actes importants sont accomplis d'une manière « opportune et sensée » (sauf exceptions), qu'ils marquent souvent « une découverte subite » et, qu'en un mot, ils se rapprochent singulièrement de ceux de l'homme. (2)

Dans le domaine des sentiments, nous trouvons mieux encore : il est reconnu maintenant que chiens, éléphants et singes sentent la musique, à leur manière évidemment (et cette manière semble être différente entre les espèces et même entre les individus)

mais des expérimentateurs sérieux affirment les avoir vus réagir différemment à l'audition d'accords parfaits et d'accords que l'on est convenu d'appeler « modernes » — ces réactions impliquaient un nombre considérable de jeux de physionomies, d'attitudes, de mouvements nerveux, très différents de l'espèce de torpeur dans laquelle tombent les serpents charmés. La voix de son ivrogne de maître semblait être pour Moti Guj l'éléphant, une douce musique qui lui manquait quand le cornac partait pour quelque festin en abandonnant son malheureux éléphant.

D'autre part, l'on connaît depuis assez longtemps l'instinct du jeu chez l'animal, souvent identique à celui de l'enfant, instinct qui sait s'arrêter aux limites permises où la lutte à mort commence (voyez le fascinant corps à corps de Kaa et de Mowgli) — les observations ont même établi que ces combats, le plus souvent singuliers, existent entre des groupes différents mais il est certain que si les chats fuient en général devant les chiens, il leur arrive aussi de jouer côte à côte, ce qui est une flagrante exception à la règle édictée par le conte des « Histoires comme ça » intitulé : « le Chat qui va tout seul ». C'est au cours de l'extériorisation de cet instinct de jeu, que l'on est arrivé à filmer des rires d'animaux, chose rare évidemment, mais qui détruit cette tradition que « le rire est le propre de l'homme » ; et l'on s'explique les sourires malins de Bagheera qui sont parfois dans la prunelle de son cousin le chat. Il semble bien que les seules supériorités qui restent au soi-disant roi de la création, l'homme, soient ses

main, d'abord, et ensuite cette découverte qu'il fit, peut-être par hasard, vers l'époque magdalénienne : le feu, découverte qu'il sut reproduire à l'infini jusqu'à la laisser en puissance dans sa poche, ou courant dans des fils et des tuyaux. Il n'est même plus le seul à avoir une conscience, disent maintenant certains psychologues et Espinas, dans son livre « Sociétés d'animaux », a démontré que l'animal, ayant harmonieusement développé l'amour de soi et l'amour d'autrui, est arrivé à se construire une morale, qui, bien que rudimentaire, ressemble toutefois étrangement à celle de certaines tribus primitives : l'auteur va jusqu'à classer ces différents sentiments ; il croit retrouver parmi les plus développées d'entre leurs tribus : le respect, le dévouement entre époux, la constance dans l'affection, le souci de l'éducation des petits, assuré par l'un des deux parents, l'épargne, le courage, le travail, l'obéissance chez le faible, la « sollicitation » chez le fort, l'obéissance... avec de nombreuses exceptions certainement, mais qui n'infirment pas la règle. Or, nous pouvons dire que la loi de la Jungle contient une grande partie de ces sentiments passés à l'état de « commandements ». Etant données, donc, ces observations très modernes et *postérieures* de trente ou trente-cinq ans aux Livres de Kipling, nous avons tout lieu d'admirer ceux-ci. Des découvertes, plus récentes encore, ont montré qu'était très plausible cette coalition non plus entre les individus d'une espèce mais entre tous les animaux contre un danger (le manque d'eau) se jurant sinon une éternelle fraternité, du

moins une trêve — et cette idée a été reprise dans plusieurs livres contemporains tels que la « Guerre du feu » de Rosny (alliance entre éléphants et hommes), « Croc blanc » de London (alliance entre loup et chien) etc...

Nous arrivons alors à cette conclusion que l'animal saisit des rapports d'objet — est capable de s'adapter immédiatement, soit par de simples associations, soit par raisonnement, soit par véritable intuition à des phénomènes nouveaux pour lui — est possesseur d'un code de morale, ce qui nous permet maintenant de dire (et un assez grand nombre d'auteurs ne le nient plus) que la bête a une « âme » et non plus seulement une intelligence plus ou moins rudimentaire, à côté d'instincts nombreux et forts ; que cette âme est par bien des côtés, identique à la nôtre, si elle est, toutefois, plus estompée, plus cachée, mais qu'elle existe... pour ceux du moins qui croient à l'âme. Les quelques exemples précédents nous ont déjà permis de nous former une opinion, grossière encore. Etudions donc les détails et alors que nous n'aurons eu dans les études des savants modernes que des allusions aux bêtes occidentales, saluons en Kipling le psychologue de l'Orient.

Chevrillon a essayé dans ses « Etudes anglaises », avec des arguments plus ou moins convaincants, de faire l'analyse de l'âme des bêtes de la Jungle et il a écrit : « Kipling a vu la bête avec la démarche et la voix de son espèce : Tabaqui, le vil et rusé

chacal (ce qui est bien !) Bagheera la princière et luisante panthère (ce qui ne veut pas dire grand' chose), Baloo, le bon ours, le philosophe lourd, le sage frugal nourri de miel (ce qui est absolument exact), Shere Khan, le tigre lâche et féroce (oui), Kaa, le Serpent (ah mais non... et c'est bien un peu court !), Akela, le vieux loup efflanqué », et Chevillon conclut tout de même : « Kipling, ce sorcier capable de déchiffrer ces âmes étranges. » Est-il besoin d'être très sorcier pour appliquer à Bagheera les épithètes de « princière et de luisante » et pour avoir fait de Kaa « le Serpent ! » ? Nous ne le croyons pas et c'est pourquoi nous allons essayer de dégager d'une façon plus précise ce qu'est réellement l'âme profonde des êtres créés par l'auteur anglais.

Kipling, dans un magnifique élan d'intuition sympathique, a cherché à « décrire les sensations, les conceptions obscures de nos frères inférieurs, essayé de romancer l'existence mouvementée des créatures sauvages qui... naissent, ...vivent, ...combattent, ...meurent selon les lois éternelles de la nature » (Michel Epy) mais surtout selon la loi de la Jungle qui est autre chose qu'une loi éternelle, laquelle supposerait une sorte de déterminisme fatal, fondé sur les seuls instincts. Et pour comprendre les bêtes, Kipling s'est effacé devant elles, nous donnant l'illusion que c'est une histoire qui se conte d'elle-même, sans auteur ; récit composé de plusieurs tranches de vie qui a pour point de départ une intense ob-

servation « extérieure » et pour point d'arrivée des conclusions sur « l'intérieur », sur le cœur, la volonté et l'intelligence des bêtes.

C'est une véritable société qu'il présente, où certains chaînons manquent, mais où nous pouvons distinguer nettement une hiérarchie et des grades.

Ce sont d'abord, les petits, les « mangés », ceux que la nature a faits jolis et faibles : les gazelles aux yeux de femme, les daims qui se recroquevillent sous les flancs de leur mère et dont la peur est le sentiment presque unique qui détermine leurs actes et leurs gestes — ils sont les victimes et Kipling ne paraît point avoir une pitié exagérée, à leur égard ; mal adaptés, mal protégés, ils doivent fuir ceux dont ils sont la pâture et souvent, mourir sous leurs pattes, leurs serres ou leurs griffes.

Immédiatement au-dessus, sont ceux que l'on pourrait appeler « les bourgeois » de cette Jungle, lesquels se sont assemblés et chassent chacun pour tous. (1) Ces bourgeois sont plus spécialement : les Chiens Rouges, les Singes et les Loups.

Masse onduleuse, compacte, de brutes opaques et insensibles, les Chiens rouges sont craints de tous, même des plus forts. Train lent, mais sûr, volonté obstinée lorsqu'il s'agit de répandre le mal, la dévastation ou simplement l'épouvante, entêtement stupide sur la trace, fût-elle unique, de qui les a nargués ou combattus, ils s'avancent quatre ou cinq cents, dédaigneux des embûches, fixés sur le sang frais d'une patte cassée ; ils s'avancent de ce trot

égal qu'ils savent capable de forcer le plus habile coureur des fourrés et des plaines. La haine est chez eux plus forte que la faim ; ils chassent pour assouvir leur rage inexorable, plus que pour assoupir leurs crampes d'estomac. Ils ont traversé monts et plateaux, marais et rivières, taillis et forêts à la poursuite du Loup solitaire, Won tolla. Mais leur lourde volonté bestiale se heurtera à la ruse d'un gamin, riche de force spirituelle, qui a préparé une défense... offensive dans tous ses détails et qui amènera dans la gueule de cette autre force physique, mais déjà plus organisée, qu'est le Clan des loups, ceux qui ne connaissent que l'instinct aveugle.

Là vraiment, dans ce « clan de Seeonee » (Frères de Mowgli), la bête a trouvé avant l'homme la formule qui met la force dans l'union. Le clan défend son territoire et le loup son terrier, loi simple mais sûre ; et les explorateurs savent la vigueur invincible que déploie une bande de loups attaqués ; les spectateurs plus tranquilles savent qu'une forte discipline règne chez eux et qu'une sorte de conscience collective prend naissance. Si les sentiments de chaque loup sont fiévreux, passionnés, irraisonnés dans les occasions moins importantes, la volonté redevient unique et tendue lors du danger commun. Famille Loup est le *nucléus* de cette cellule (et un noyau que le microscope de Kipling a bien vu) où la loi est volontairement respectée, où la mère défend ses petits avec finesse et intelligence, où la tendresse n'est plus celle de l'instinct

pur, mais semble jaillir d'une personnalité qui raisonne. C'est un petit état, ce clan, où l'individualisme brutal s'unit heureusement au besoin de vivre dans le Pack, force de la famille ; c'est là qu'apparaît bien cette coalition raisonnée, organisée, qui n'a rien d'anarchique. Nous trouvons tout cela dans la nature, et la psychologie animale a fait quelques pas en avant, croyons-nous, depuis les Livres de la Jungle, mais grâce à eux (c'est assez bien l'avis de M. Coutières dans « Le Monde vivant ».)

Quel contraste avec le spectacle que nous présente le peuple singe, alerte, léger de corps et d'esprit, inconstant « querelleur, criard, effronté », clown, prestidigitateur, grimacier, acrobate, et l'on comprend mal que le Macaque rhesus (le Bandar log) ait été pris comme sujet d'expérience par M^e Kohts dans le Journal de psychologie normale et pathologique (15 Mai 1930) : Kipling et les naturalistes n'en disent que très peu de bien ! Il est cependant capable de quelques idées élevées (il veut se servir de Mowgli qui sait tresser les lianes et construire les huttes, choses que le singe apprend fort bien à faire), d'actes audacieux, de défense acharnée. Aussi Kipling n'a-t-il peut-être pas voulu peindre le peuple singe tout entier : les Bandar sont stupides et insipides — il nous a présenté autre part un anthropoïde : « Bimi » (dans « Mine own people ») qui n'est certes pas très éloigné de nous.... Les Macaques ou les Langurs des livres de la Jungle ne sont pas de ceux qui font concurrence aux acteurs de cinéma

ou qu'intéresse la musique !

Au dessus de cette foule grouillante et nerveuse, brutale et agile, instinctive plus qu'intelligente, nous trouvons une « noblesse » de robe et d'épée. Le magistrat de la Jungle c'est le sage Baloo, « le philosophe lourd », le pédagogue consciencieux, le docteur en droit, mais aussi (et il est alors plus près de la nature...) un mélancolique (son brânement lugubre l'affirme). Qui n'a vu dans la fosse de nos Zoos cet immense corps massif, ramper de long en large contre les murs de sa prison, répétant d'un air fatigué une éternelle et courte promenade et s'arrêtant parfois pour pousser un grognement morose ? Kipling, qui l'a observé dans ses attitudes, en a fait un être taciturne, fermé à la plaisanterie ; sa lourdeur l'exaspère parfois et il en souffre et il en « pleure entre ses pattes » (Chasse de Kaa). Il est incapable, de par son ampleur même, de grands mouvements physiques et donc de grande activité mentale, mais Kipling a cru sentir en lui une vie cachée, profonde, intense peut-être, sous le regard terne : la psychologie actuelle est encore impuissante à nous renseigner sur ce point ; cependant, tout est harmonieux dans cette vision et Baloo est, d'un bout à l'autre de l'œuvre, le même.

De robe et d'épée est le Tigre, banni aujourd'hui, mais jadis grand Arbitre et Juge écouté. Toute sa ruse est mêlée de haine et de férocité invincibles, de rancune sordide, de trahison farouche, et l'on ne

sent que bestialité dans ce corps puissant mais lâche, qui un jour fuira, tout penaud, devant la superbe maternité d'une louve (Frères de Mowgli). Lâche encore, il ne résistera pas à la fleur rouge (le feu) ni à Mowgli, devenu homme.

Oserai-je classer dans la « noblesse » d'épée l'infâme crocodile, un des « personnages » les plus puissants créés par Kipling ? Ce doux animal, plein de sous-entendus cauteux, qui, sans prévenir, fauche l'air de sa queue squameuse, est une des bêtes les plus dangereuses de la Création. Souche vivante, il se promène lentement dans la vase, près des gués, ou gît comme un tronc d'arbre en travers du courant, à l'affût de la proie humaine et par exemple (comme le Mugger du Mugger Ghaut), de la jeune fille qui vient se baigner avant l'acte d'amour (Croque-Morts). Clignotant d'un œil somnolent, mais toujours ouvert, il vit en apparence comme un solitaire ascète, mais il vit heureux de son sort, comme l'induit Kipling de ce rictus affreux qui balafre sa face. Son front énigmatique, son air goguenard sont recéleurs de bien des mystères et de bien des crimes ; et voilà pourquoi il est craint, adoré et vénéré. En fait, il n'est que rouerie, orgueil et hâblerie.

La vraie noblesse d'épée, ce sont les preux chevaleresques, les trois pairs de la Jungle, armés de pied en cap pour la lutte, les grands amis de l'auteur et qui lui ont fait écrire quelques-unes des pages les plus inspirées qui soient dans toutes les littératures,

mais où l'inspiration s'appuie (et c'est là sa grande force) sur une vérité de gestes, d'attitudes, de mouvements, qui étonne par la minutie comme par l'extrême simplicité. Pas de situations extraordinaires comme l'on en trouve chez certains animaliers modernes, pas d'exagération, mais un don extraordinaire de peinture précise qui force la conviction ; on a l'impression que l'on est devant une tranche de vie, débitée par morceaux successifs à l'étal de Dame Nature : c'est parfois une pièce de chair rouge et sanglante, affreuse mais horriblement belle, qui nous fait penser au tableau de Rembrandt du Musée du Louvre représentant un quartier de bœuf (le massacre des Européens par le crocodile dans « Les Croque-Morts »). — mais c'est aussi l'étrange tableau digne d'un Milton ou d'un Châteaubriand, que celui présenté par Hathi, le premier des trois preux, par Hathi, l'éléphant biblique, petit-fils de Tha qui créa les eaux et qui créa la terre en la tirant des eaux avec sa trompe (Comment vint la Crainte). Pourquoi Tha fut-il le Moïse « dentu » (1) des bêtes ? C'est qu'il est la Force consciente et l'Intelligence. Il est le roi de la Jungle, d'abord par sa taille majestueuse, sa trompe et ses terribles défenses, qui, associées, ont fait de lui le « tank » des armées antiques. Mais il est surtout le chef par son intelligence honnête, droite, lourde un peu, mais réfléchie, concentrée, qui ne s'extériorise ni ne s'exprime sans avoir pesé ses actes — il est le chef lui, Hathi (et de plus en plus l'éléphant est considéré comme le roi des animaux à tous points de vue),

par son sang-froid, sa persévérance, sa volonté, bonne mais tenace — il est le chef enfin par sa rudesse bienveillante, sa haine du méchant, sa conscience qui ne connaît pas les concessions et qui est aussi sûre que sa démarche sans écarts.

Puis c'est Bagheera, la panthère échappée des cages des hommes grâce à la force musclée et nerveuse de ses pattes veloutées, mais grâce surtout à la ruse qui pétille dans ses yeux d'émeraude — C'est le chat farouche, volontaire, « qui fait bande à part », dans lequel tout vit (et Kipling n'a eu qu'à voir et à noter) : la queue qui cingle la brousse de colère ou caresse les herbes par jeu, le corps qui se frotte voluptueusement aux lianes et aux cocotiers, les yeux en amande, furieux ou amusés, rusés et cruels tout à la fois, qui parlent d'humour, puis de tendresse profonde, ces prunelles qui disent l'intelligence ramassée dans l'attente de l'acte, la patience fiévreuse avant le bond qui va coucher la proie, la détente électrique contre le tronc feuillu ou, au contraire, l'avance lente et presque hésitante à travers les bambous géants qui voilent pour un temps le désir âpre qui s'accroît de vie et d'envie à chaque seconde. N'est-ce pas l'âme même qui transparaît pour un contemplateur dans chacun de ces actes qui sont voulus et sentis pour un but ? N'est-ce pas décuplée, centuplée la peinture de notre chat familial, mystérieux solitaire à l'esprit complexe ?

Solitaire aussi et millénaire est le serpent python.

Kaa, grand de stature et grand d'expérience, un indépendant qui vit presque en travers de la Jungle, qui songe et médite pour lui seul, quand il ne mange ou ne dort, capable de petite tendresse et de haine solide, qui ne fraye avec personne, car il est craint des plus forts, méprise les loups, les cobras venimeux et bien d'autres, capté, ravi par le seul regard du petit d'homme ; presque froid de cœur comme de sang, il joue pour abattre et tue en se jouant ; lent et patient à l'attaque, vif et prompt à la riposte, il n'est pas bon de le déranger lorsqu'il est en chasse ou quand il troque sa vieille peau contre une carapace rutilante, moirée et onduleuse — Mowgli le sait, et Kipling, et tous les chasseurs le savent, car un serpent et surtout un python de dix mètres de long est capable d'une détente surprenante qui va droit au but, non point seulement sous l'effet d'un pur réflexe (il sait attendre des nuits entières, caché sur un tronc et mêlé aux feuilles), mais grâce à de la réflexion qui lui fait attendre le moment propice, et grâce à un coup d'œil sûr. Kipling a vu aussi dans cette tête diamantine des traces d'attachement, d'affection, pour d'autres que ceux de sa race... Sommes-nous-dans le domaine de l'imagination ? La question est encore insoluble, mais les sentiments d'affection sont aussi humains.... qu'animaux.

Enfin, Mowgli, l'Enfant loup, possède ce que ne possèdent pas ses amis et même Kaa : les yeux ; ces yeux, d'un éclat bizarre et pénétrant, qui font

baisser la tête à tous... Est-il supérieur par son intelligence ou sa force musculieuse ? Bagheera et Kaa, aidés de Baloo, forment une trinité qui se complète — par sa ruse ? Tabaqui et ses cousins les loups l'emportent peut-être sur lui — par l'audace ? mais Shere Khan tue plusieurs fois l'homme, en une seule lune. La grande supériorité de l'enfant-animal, c'est d'avoir toutes ces qualités ensemble quoiqu'à un moindre degré peut-être car il est toujours en état d'infériorité lorsqu'il s'agit d'accorder son corps et son esprit : celui-ci crée beaucoup et celui-là ne suit que lentement. Mais ces yeux, cet hypnotisme où passe la flamme de son cerveau d'homme, voilà ce qui lui sert, au milieu des bêtes, plus que ses mains elles-mêmes — voilà ce qui courbe le front de ses ennemis les plus acharnés comme de ses plus francs amis : Kaa l'a connue cette fascination ardente et il a reniflé la poussière, Bagheera a soutenu le regard une demi-minute puis s'est soumis... Toute sa nourriture, aussi riche que toutes ses aspirations, se résoud, se « digère » dans ses yeux éclatants, en puissance infinie, en obstination réfléchie : c'est un chef. Il possède le pouvoir de décision rapide, la mémoire « brute » mais aussi la mémoire « organisée » des psychologues, l'initiative, le sens tactique (et Mowgli... et Kipling auraient fait deux excellents élèves de l'Ecole de guerre de Sandhurst !) — il possède aussi la ténacité qui voit clair, l'audacieux entêtement — enfin tout un monde de sentiments qui lui sont à lui-même inconnus et incompréhensibles : quelle belle notation que celle-là, si vraie et si sim-

ple qu'un vulgaire conteur n'y aurait peut-être pas pensé ou, du moins, l'eût traitée sans la délicatesse géniale dont a fait preuve Kipling, dans la « Course du printemps » en particulier. C'est par des détails de ce genre que Kipling nous prépare à l'étude d'âmes plus complexes et l'on pourrait dire que son Mowgli est par certains côtés de son caractère, sa maîtrise de soi, sa curiosité, son extraordinaire précocité intellectuelle, un petit Kim. Mais Mowgli n'est encore qu'un bel animal, élevé au milieu des bêtes, que la société n'a pas « corrompu » ou du moins touché (et un peu sali, que l'on nous l'accorde tout de même...) Les sentiments qui tourbillonnent en lui comme une trombe, l'étouffent parfois : trop forts, ils sortent au milieu des sanglots (et le petit d'homme est le seul à pleurer avec Baloo dans la Junglé... le crocodile semble n'être pas très loin des larmes lui aussi, au souvenir du petit bébé que ses mâchoires manquèrent, mais on sait ce que valent les larmes d'un crocodile...) ; ils s'extériorisent en élans brusques de tendresse, ou en fuites éperdues, en silences pénibles et en découragements : en un mot, c'est l'homme primitif, qui, insensiblement, est monté, par degrés assez rapides cependant, de la bête jusqu'à l'adolescent intelligent, devenant un autre être, fermé à la tendresse de Bagheera et s'ouvrant lentement à celle de Messua, sa mère... et à l'amour.

Le « petit loup » qui a mis plus de dix ans à prendre conscience de sa force, incapable jusqu'alors de rivaliser avec ses frères qui têtèrent aux mêmes

mamelles, a maintenant grandi en sagesse et en vigueur et nous le quittons à dix-sept ans au moment où nous croyons savoir qu'il va rester chez les hommes et reprendre sa place : il a relié la race animale à la race humaine, montrant qu'il n'y a entre les deux que des différences de degrés et non de nature : et Kipling, comme s'il avait solidement planté les fondations d'un grand édifice, élève maintenant, mur par mur, étage par étage, ce palais où cohabitent hommes et bêtes dans un même désir de vivre, mais où l'homme devient peu à peu le héros indispensable des contes, où il a le dernier mot en général, où, dans tous les cas, il parle en maître. Cependant ce n'est pas lui que nous voulons étudier ; mais son influence, même occulte, attente à la liberté de mouvement des bêtes et l'épanouissement physique et moral des habitants de la Jungle disparaît devant l'infériorité flagrante des chiens asservis de Quiquern ou de l'hippopotame, du chameau, du kangourou des « Histoires comme ça. » Les bêtes sont maintenant examinées du point de vue de l'homme, avec une sympathie moins profonde, bien que parfois plus apparente (la Jungle est un hymne aux bêtes), une observation très scrupuleuse, mais cependant moins objective ; bref, elles sont regardées avec des yeux d'homme intéressé, mais qui ne cherche plus à percer un mystère. Kotick toutefois, le jeune phoque blanc, est bien étudié : enfant paisible des mers embrumées et froides, il a vécu, dans sa première enfance, choyé par sa mère, endormi par elle chaque soir au son d'une chanson d'amour

maternel, puis un jour, il s'est révélé curieux et intelligent, décidé à sauver son espèce, proie des hommes. Il apparaît alors audacieux, (très supérieur à ses frères massifs) ; il fuit vers les mers chaudes, arrivant d'une façon étrange au pays où l'homme n'habite pas : il y conduira ses frères, sans rancune pour leur sottise ironie, leur imbécile optimisme qui obligera cependant Kotick à imposer un combat singulier à chacun de ceux qui ne voulaient pas se joindre à lui pour aller s'ébattre aux rivages enchanteurs. Peu de sentiment ici : le Phoque blanc est seulement une histoire où la volonté ennoblie par une idée généreuse, triomphè. Mais tous les instincts sont représentés : le *jeu* entre les « célibataires » qui « luttent, roulent, bêlent, rampent, descendant à la mer et revenant en troupes »... ; la *sociabilité* de ces animaux qui traversent, formés en véritables armées, les mers et les océans ; le *respect* devant le plus fort et la soumission ; l'*affection* familiale et le secours prêté entre les membres du même groupe ; les *combats* des mâles entre eux pour conquérir un rocher où sera déposé le fardeau de la femelle. Ne dirait-on pas que tout cela a été vu de près ? Peut-être le mètre de neige que Kipling avait autour de lui en Amérique, quand il écrivit les Livres de la Jungle, l'a-t-il fortement inspiré, jusqu'à lui donner une véritable intuition.....

Quiquern enfin, marque le dernier stade où l'homme est étudié pour lui-même, et ses comparses traités avec plus d'indifférence : ces deux chiens que la

maladie fait fuir de la hutte familiale, qui se retrouvent, combattent et accrochent leurs colliers jusqu'à ne plus faire qu'un seul corps à deux têtes, sont de vulgaires animaux sans caractère déterminé et assez lointains du « Buck » de Jack London dans « The Call of the Wild », bien que précurseurs probables. Le conte, en lui-même, est curieux, mais la tendresse des chiens pour leur maître, leur amour du travail n'ont pas créé l'intérêt du récit. Nous entrons de plus en plus dans le domaine de l'imagination et du mystère, de la magie pour conjurer le mauvais sort, pour se réserver les dieux et se mettre dans les bonnes grâces des esprits, enfin pour faire des opérations qui choquent la raison : mais il est vrai que le public a changé et les « Just so stories » qui paraissent en 1902, sont écrites pour les petits enfants et ne se piquent pas de psychologie et de vision pénétrante des choses. Non, c'est une peinture aimable et adaptée des animaux sauvages qui satisfera l'esprit et l'imagination enfantines et fera taire les questions par ces mots : c'est de la magie !.... Au fond, ils connaissent assez bien leur chat, ces petits enfants et s'ils ignorent que sa chaude fourrure se frotte contre eux dans un but plutôt égoïste de volupté, ils l'ont vu maintes fois jouer avec des riens et faire des cabrioles, comme s'il se donnait en spectacle ; près d'eux, il leur fait des petites taquineries malicieuses, que le bon chien admire, sans imiter, avec ses yeux ronds. Le voici chez Kipling, vagabondant tout seul, capricieux, intéressé par sa propre petite personne d'abord, fuyant

l'homme, se cachant sans cesse, mais regardant furtivement de sa prunelle en losange plongée dans un iris de phosphore — l'un des plus beaux et des plus parfaits parmi les mammifères, il lèche et pourlèche sa splendeur fourrée, contemple le lustre de son poil tavelé d'un œil satisfait et fier. Il méprise ses camarades (il n'a point d'amis) et ses ennemis et ceux-ci sont nombreux : ce sont tous ceux qui marquent quelque attachement, quelque fidélité à l'homme. Jeunes lecteurs, vous trouvez tout son portrait dans « The Cat that walked by himself » avec cette différence que c'est l'ancêtre de tous les chats, plus sauvage encore, qui vous est présenté. Vous avez bien entendu parler du chameau aussi ? Oui, votre sourire l'affirme. Il n'est pas très intelligent et il a une bosse ? Oui, et savez-vous comment cette bosse vint mamelonner son dos ? Oh ! c'est une grande histoire de magie... Le Rhinocéros, lui non plus, n'a pas eu de chance : mais il a de vilaines manières et ce fut ce qui causa son malheur... Au contraire, le jeune éléphant qui était curieux et éveillé, fut récompensé et son aventure avec le crocodile, si elle lui développa bizarrement le petit bout du nez, lui mit aussi beaucoup de plomb dans la cervelle !...

Un nouveau livre de Kipling, (paru en 1930) nous montre combien il est attaché aux bêtes : « Thy Servant a dog » nous peint la vie intime, le journal minutieux d'un petit chien anglais « Boots », affectueusement fidèle à ses « own Gods » (ses maîtres).

Dans un style alerte, un peu haché, très simple, l'auteur nous conte ses joies et ses pleurs, ses craintes et ses espoirs au milieu des hommes, géants insensibles ou curieusement bienfaisants, au milieu des chiens de toutes races, aux âmes diverses. L'œuvre est curieuse par les rapprochements qu'elle impose à l'esprit entre la peinture de la bête sauvage et celle du petit chien dont la vie est faussée par la civilisation. Combien elle est étrange cette page où ce pauvre Boots reste figé devant l'image de la mort de son meilleur ami, Ravager, ne semblant rien comprendre auprès du cadavre de l'être cher (alors qu'il a au moins huit ans) et comme s'il n'avait jamais eu devant les yeux pareille vision ! Comme elle nous surprend cette naïveté de l'animal élevé en chambre, à côté de la rude expérience d'Akela, le chef des loups, de Bagheera, le tueur de taureaux, de Shere Khan, amateur de chair humaine ! Mais comme elle nous rapproche de Mowgli cette dernière parole du « very little small mis'able dog » : « I do not understand !... I do not understand »...

Ainsi donc, les animaux que l'auteur a mis dans leur milieu cependant, à qui il a conservé leurs gestes, leurs mœurs, leurs instincts, servent maintenant à l'éducation des enfants ; mais, ne l'oublions pas, l'œuvre principale, la plus délicate et la plus ardue c'est dans la Jungle qu'il l'a accomplie, où il nous a laissés contempler leur vie brute, sans y mêler (ou si peu) notre humanité.

En somme, « quand Kipling nous donne-t-il le mieux l'impression que ses héros sont vivants et réels ? Est-ce lorsqu'il nous peint la foule de tous les jours, ou quand il laisse errer son imagination et nous présente le peuple des collines et les créatures de la Jungle ?... » (John Palmer). Il n'est pas dans notre intention de nier la part d'imagination de l'auteur, à conter « des histoires » savamment conçues, bien ordonnées, tendant vers un but, où les animaux parlent un langage compréhensible pour tous, mais il nous semble qu'on ne peut nier l'immense part de vérité, tout à fait perceptible par nos sens, qui imprègne son œuvre. On l'a souvent dit : Kipling est parti de l'extérieur pour analyser l'intérieur ; les animaux n'ont-ils pas en effet des besoins, des instincts communs avec les nôtres ? — ne les satisfont-ils pas d'une façon analogue à la nôtre ? — leurs gestes, dans toutes leurs particularités, ne sont-ils pas accomplis en vue d'une fin, comme les nôtres ? — ne leur connaît-on pas toute une gamme de sentiments, étudiés depuis assez peu de temps dans leurs infimes détails, et qui pourraient même faire honneur à l'homme ? Les animaux jouent, et comme Kaa jouant avec Mowgli, ne savent-ils pas s'arrêter, mieux que des enfants, là où commence la féroce bataille ? Les animaux rient et de curieux instantanés ont surpris des rictus franchement comiques dans des situations drôles : leurs yeux aussi ne sont plus les mêmes mais brillent de malice — Ils goûtent la musique, à leur façon, certes, mais ils la sentent (1). Ils ont des « instincts »

(nous ne savons quel autre mot employer), tout à fait inexplicables, tels que ces danses d'oiseaux, d'insectes et de mammifères. Enfin, on leur attribue aujourd'hui une sorte d'intelligence, qui n'est pas une mémoire, une imitation, mais quelque chose de très supérieur : « Les animaux chasseurs principalement donnent à un haut degré l'impression d'agir intelligemment... » dit le Professeur Buytendijk et il cite de nombreux exemples. C'est donc derrière la science que nous nous retranchons : il n'est pas de plus bel éloge à faire à l'auteur des Livres de la Jungle.

Il est peut-être une autre louange cependant, presque aussi flatteuse que la première, que nous ne voulons pas manquer de faire : comparons alors la profondeur d'intuition de Kipling avec celle de certains contemporains qui avant, ou le plus souvent, à la remorque du grand animalier, ont tenté d'approcher les bêtes et de comprendre leur âme. (2)

Leconte de Lisle vient le premier en date et surtout en parenté avec Kipling et ses « Eléphants » ont laissé quelques souvenirs dans la Jungle... : les pachydermes énormes connaissent la voie qu'ils suivent et qui les emmène vers le « pays natal », tandis qu'ils rêvent, dans la lourde chaleur du sable, au temps ancien de leur enfance et qu'ils revoient le passé chatoyant de leurs premières années exubérantes dans les oasis moites, riches en couleurs et en luxuriance.

Plus près de nous, Pergand, évidemment influencé

par Kipling, a peint les animaux de son pays (la Franche Comté) dans un babil parfois subtil et nuancé, mais où l'on aperçoit trop l'auteur, discutant, palabrant, admirant, haïssant à la place de ses animaux, avec le parti-pris d'un homme : le jugement et l'intelligence même, manquent parfois ouvertement, ou en tous cas, se moquent de la vérité pure.

Maeterlinck s'est peut-être laissé leurrer par des expériences brillantes (Les Chevaux d'*Elberfeld*), par une sympathie exagérée et une indulgence secrète pour les Abeilles ; il nous paraît être bien plus un artiste et un poète, qu'un observateur et un psychologue : « l'Oiseau bleu » est plutôt son genre...

Un auteur plus moderne encore, Paul Achard, nous donne l'impression dans « Nous les Chiens » d'abuser de notre confiance : ses chiens discourent inlassablement sur le néant des hommes qui ne connaissent le monde qu'à travers leurs cinq sens et si misérablement ! La jeune chienne qui parle, nouveau Micromégas, a un vocabulaire assez riche certes, bien que curieux dans la gueule d'un si joli animal : elle avait, dit-elle, « une garce de mère » et son père « vivait de son corps » ; elle est coquette et se croit « déjà une femme ! » Quelques jolies pages sur l'amour et la maternité ne peuvent nous faire oublier la vulgarité du ton et surtout le manque complet de vérité, pure et simple.

Bien d'autres « modernes » ont coopéré à cette étude passionnante : Madame Rachilde, dans un joli

style, apporte par endroits une vision neuve et nette de l'âme animale (du Loir surtout) — Madame Colette est charmante et surtout très fine, dans « la Paix chez les Bêtes » : on n'oublie pas, lorsqu'on l'a lu, le fameux voyage en chemin de fer, par exemple, du chat et du chien avec « lui » et « elle ». — André Demaisons a vu juste quelquefois, mais il nous semble que peu aient atteint à une peinture objective comme l'a fait Jack London, le plus perspicace et le plus intéressant des continuateurs de Kipling : si les origines de son « Call of the Wild » ou de son « White Fang » peuvent se retrouver dans deux des nouvelles des Jungle books, London n'a cependant pas cherché à connaître l'âme proprement sauvage ; il a préféré approfondir celle du chien à demi apprivoisé — en qui combattent les instincts originels de la race et ceux, plus récents, de la fidélité et de l'esclavage à l'homme — ami des bêtes, il s'est rapproché plus que quiconque de l'idéal du créateur de Bagheera et a vraiment vécu la vie de son Buck (Call of the Wild) ou de son Jerry (Jerry dans l'Ile) ; mais les sentiments et l'intelligence de ses chiens sont mieux connus de nous, partant moins attirants pour nous, parce que moins compliqués et son effort nous paraît, dans une certaine mesure moins méritoire que celui de Kipling, du moins à cet unique point de vue.

Le Canadien Seton est peut-être le seul qui, (sans négliger le style), ait fait les descriptions les plus objectives et les plus réalistes, laissant le lecteur

devant un film curieux et frappant de vie. Sa nouvelle « Kray, the Kootenay ram » nous semble être vraiment le modèle du genre « animal story ». Cette histoire, où le sentiment est loin d'être banni, est en même temps très vraisemblable, malgré l'assemblage de faits qui ne se sont peut-être pas suivis aussi régulièrement : mais un film lui-même se fait de morceaux rapportés et la grande « scène d'amour » ou « la mort du traître » ont été recommencés un grand nombre de fois !... La psychologie n'en est peut-être pas très poussée (c'est quelquefois une grande qualité de la part de l'auteur) et il y a moins de choses que dans Kipling, mais la vie de ce jeune mouflon a été observée dans la nature même, posément (non en vue d'une thèse) ; l'âme apparaît dans le récit, sans que l'auteur ait l'air de la chercher. (1).

Bien, d'autres ont tenté ce même prodige : presque tous ont manqué de cette réserve scientifique et se sont cantonnés dans une vraisemblance que nous sentons trop souvent invraisemblable et grossie pour frapper et faire impression ; presque tous ont manqué de retenue et de goût, emportés, soit par une idée, soit par leur richesse verbale....

Oui, Kipling a « merveilleusement compris tous ses acteurs ; il a parlé de la navigation comme un pilote de Calcutta, des éléphants comme un cornac de la Jungle, de l'ours et du nilghai comme un trappeur indigène » (Chevrillon, cité dans Hopkins)

— mais il a fait mieux encore puisqu'il s'est en quelque sorte transsubstantié dans l'âme de ses bêtes. En résumé, nous pouvons dire que les animaux de Kipling ne sont pas des hommes déguisés ; qu'il s'attache à chaque instant à reconstituer leurs sentiments, leurs idées, leurs sensations probables ; et la reconstitution, évidemment conjecturale, donne une grande impression de vraisemblance...

Cependant, il ne faudrait pas qu'un enfant, enthousiaste lecteur de Kipling, de ce côté-ci du détroit ou de l'autre, s'avisât, sur la foi de son guide, en visitant le Zoo ou le Jardin des Plantes, de témoigner par l'essai de quelques caresses à travers les barreaux, sa reconnaissance et son affection au noble et luisant Bagheera, au serviable (mais un peu myope !) Kaa, au chasseur digne et fier Akela, et même au sage et bon Baloo. Rikki-tikki-tavi lui-même n'est pas toujours de bonne composition et Brehm parle d'un doigt fortement endommagé par l'ami de Teddie. Kipling, d'ailleurs, saurait donner le conseil à l'enfant confiant et imprudent et lui expliquer qu'il n'a point tenu simplement à faire œuvre de peintre animalier, mais qu'il a aussi voulu faire œuvre de moraliste.

QUATRIEME PARTIE

Une Source : John Lockwood Kipling

« Ces histoires ont été recueillies en tous lieux.... mais un petit nombre d'entre elles (et celles-là sont de loin les meilleures) c'est mon père qui me les a transmises ». *(Au hasard de la Vie par R. Kipling).*

Ce charmant aveu de gratitude de filiale nous a fait étudier l'œuvre du père de Kipling. John Lockwood Kipling, directeur du Museum de *Lahore*, fit paraître un livre de quatre cents pages en l'année 1891 (alors que Rudyard avait vingt-six ans et était encore « at home » — trois ans avant le premier Livre de la Jungle). Ce livre était intitulé « *Beast and Man in India* » — « esquisse des animaux de l'Inde dans leurs rapports avec l'indigène ». L'auteur présentait les bêtes, faisant connaître leur utilité vis-à-vis de l'homme, les légendes qu'elles avaient créées, le culte qu'on leur vouait, les proverbes et dictons auxquels leurs instincts, leurs attitudes avaient donné naissance et passait successivement en revue, après une longue introduction de quinze pages, les oiseaux, les singes, les ânes... les éléphants... les renards et chacals... les reptiles. Il terminait par trois chapitres sur : les animaux dans l'art — les combats d'animaux — les animaux et

le surnaturel. Nul doute que ce livre n'ait été préparé longuement à la table de famille et qu'il n'ait aiguillé notre jeune homme vers un sujet semblable (remarquez du reste la proximité des dates de publication des deux livres). Le fils n'a-t-il pas apporté sa moisson de faits divers — lui, journaliste alors — augmentant la documentation sans doute déjà très abondante du directeur du Museum ? Il a même collaboré à l'œuvre et le père cite son fils, disant de lui sans ambages : « Je copie ici une description des combats donnés à l'avènement de son Altesse le Maharadja de Jamnu et de Kashmir, faite d'après nature par mon fils pour le Journal de Lahore en 1886. » Suivent alors trois pages très serrées d'un Kipling de vingt-et-un ans qui ne sont pas les moins intéressantes de tout l'ouvrage — De plus, la majorité des chapitres est, comme chacune des quinze histoires de la Jungle et de presque toutes celles des Histoires comme ça, précédée d'une épigraphe : poème ou citation intéressante ; nous trouvons comme auteurs Matthew Arnold, Boswell, George Eliot, et un certain R. K., qui revient, de beaucoup, le plus fréquemment. C'est, de toute évidence, notre maître, et le père nous fait d'ailleurs connaître nettement les talents poétiques de son fils : « Les relations entre le soldat anglais et le chameau ont été si fortement et si fidèlement traduits dans sa ballade « Oouts » (chameaux) que je ne cherche aucune excuse pour la citer tout entière ici » ...et elle est en effet un régal pour le lecteur, cette ballade, œuvre de jeunesse, que vous

trouverez dans les Barrack-room ballads.

Donc, le travail du père, dans ce livre, a beaucoup intéressé le fils et nous ne pouvons être surpris de voir que, dans ses études d'animaux, il en ait conservé l'esprit, des idées et des détails.

Ce qui frappe chez le père comme chez le fils, c'est la sympathie marquée pour l'Hindou d'abord et pour la Bête ensuite et surtout : Mowgli aime la Junglé et ses habitants et en est aimé (à quelques exceptions près). Or John Lockwood fit son livre pour appuyer une mesure législative, prise à cette époque (21 mars 1890), en faveur de la protection des animaux et il déplore, dit-il au début de son introduction, que les Orientaux aient appris la cruauté, comme ils ont appris l'ivrognerie, des « brutal Britons ». « Nous devons reconnaître avec joie, continue-t-il qu'un caractère plus humain et plus généreux que dans le monde occidental, préside ici. » Et il compare les procédés cruels du fermier anglais à la résignation et à la tolérance du fermier hindou (non sans quelque ironie acerbe parfois) devant les dégâts causés par les oiseaux et autres animaux des campagnes.

Mais voici des emprunts plus directs : John Lockwood nous apprend que le paon s'appelle « Mor » chez les Hindous et nous retrouvons un certain nombre des noms que l'on pouvait penser imaginés par le fils : Naga est le Dieu des Cobras — Ganesh, celui des Eléphants — Muggér est le nom du Crocodile — le Nilghaï est la vache bleue

du Dekkan — le Milan ou Vautour pousse un cri perçant qui « lui a valu le surnom de Chil, sans doute » (pages 34-209-281) : toutes ces appellations se retrouvent dans la Jungle.

Puis, des analogies beaucoup plus sérieuses : n'est-ce pas le point de départ de toute l'œuvre que ce mot du père (p. 70) : « L'Inde est probablement le berceau des histoires de l'enfant-loup » ? Voici peut-être la phrase capitale qui a présidé à la conception du mythe de Mowgli. Et puis, vous vous souvenez des ornements du Cobra, décrits dans l'Ankus du Roi : « Ainsi Boudha, dit John Lockwood, donna au Cobra les marques caractéristiques en forme de lunettes empreintes sur son capuchon »... et le chapitre XV sur les reptiles porte, comme gravure initiale, après trois vers signés toujours R. K., une reproduction d'une lithographie anglaise représentant Vishnu, abrité du Soleil par la magnifique capuche étalée de Nag. A propos des singes, l'auteur décrit toutes leurs acrobaties parmi les arbres (p. 69) et nous ne pouvons nous empêcher de songer à la fuite éperdue des Bandar-log. La jolie berceuse de la maman du petit Toomai n'est-elle pas inspirée par la belle légende de Civa et de Parbati, sa femme ? (p. 210). Une autre légende, un peu détournée de son sens primitif, est celle du chameau et de sa bosse : ce serait l'Ange Gabriel qui aurait affublé l'animal de cetornement et, semble-t-il, non point à cause de sa paresse (p. 245). Il n'est pas étonnant non plus que les

Orientaux voyagent et chassent avec les léopards car ils ont, paraît-il, un grand talent « pour dresser le « cheetah » ou léopard chasseur (*Felix jubata*) » (p. 294). D'une façon très approfondie, il nous décrit la Mangouste dont il loue l'adresse et la combativité dans sa lutte avec le serpent : « Une des croyances indéracinables chez l'indigène est que la mangouste connaît un remède contre la morsure des serpents, une plante que personne n'a vue ou ne peut identifier, mais qui, lorsqu'elle est absorbée, est un antidote si sûr, que le souffle seul de l'animal suffit à paralyser le serpent. Erreur ! la mangouste n'a pour sauvegarde que la rapidité de l'attaque et son épaisse fourrure ; et une fois qu'elle est bien mordue, il lui arrive le sort de toute chair dans laquelle un poison mortel est versé » (p. 314) : n'est-ce pas un des plus jolis paragraphes de Rikkitikki-tavi ? et ne reconnaît-on pas la même ardeur à détruire les légendes et presque le même style chez le père et chez le fils ? A la page 314 encore, voici un mot sur l'aptitude à la domesticité de ce subtil défenseur de Teddie. « Peu d'animaux vivent si complètement de la vie de la maison : venant d'abord dans les appartements, *par le conduit de la salle de bains*, en quête du serpent ou du rat » (on comprend mieux alors la terreur larmoyante de Chuchundra, le rat musqué, devant la terrible mangouste) « et finissant avec un peu d'encouragement, par se glisser dans la chaise du maître et par passer son nez *rose et affairé* sous le bras de celui-ci pour examiner une tasse de thé qu'il tient dans

sa main » (p. 314). Tout le caractère de Rikki est là.

Kala Nag, l'éléphant, (un frère domestiqué de Hathi) n'est pas moins bien indiqué. C'est dans ce livre qu'il faut chercher la grande idée de Toomai des Eléphants du premier Livre de la Jungle, « Le colonel Lewin me parle d'une croyance hindoue... : les éléphants sauvages s'assembleraient pour danser ! Bien plus, il arriva un jour avec ses hommes dans une clairière de la forêt ; le sol y était uni et plan à force d'être battu. « Ceci, dirent les hommes avec une parfaite bonne foi, est une nautchkana d'éléphants (une salle de bals) »... J'avoue que j'envie fortement le coolie d'Assam, qui dit qu'il a assisté — témoin caché et non autorisé — à un bal d'éléphants... » (p. 224). De même, nous trouvons à la page précédente de ce chapitre les données de ce magnifique récit de son fils ; « Moti Guj, the mutineer » ; c'est l'histoire d'un cornac qui prend des permissions de dix jours, sous des prétextes divers, mais en réalité pour rompre jeûne et abstinence, fait promettre à son éléphant d'être bien sage pendant le temps prévu. Mais, comme il n'est pas revenu le dixième jour (et les éléphants savent compter au moins jusqu'à dix) « l'éléphant refuse de travailler et devient terrible sous les coups ; les coolies s'enfuient épouvantés » etc...

Faut-il pourtant crier au plagiat ? L'imitation de Rudyard Kipling est loin d'être un esclavage. Il

ne nous présente pas les mêmes animaux que son père, lequel ne nous dit rien, ou presque, du tigre, du loup ou du léopard. Et l'un et l'autre ne voient pas l'animal sous le même « angle » : le chacal est pour J. L. Kipling un animal « rusé et intelligent » alors que Tabaqui de la Jungle est vil et lâche ; le singe surtout est loin d'être le Bandar log : c'est un être vénéré des Hindous et vénérable, l'auxiliaire de Rama dans ses grands combats contre le démon « l'ancestral monkey » qui vit sous une sévère discipline (!). On pourrait plutôt dire qu'il y a eu une sorte de collaboration entre le père et le fils ; que leurs deux ouvrages aient des ressemblances, qu'ils aient été faits un peu en commun, le père nous en donne un nouvel exemple en ornant de quelques gravures (en général des bas-reliefs) les deux Jungle books et en particulier les histoires arctiques. L'un de ces bas-reliefs, du reste, a sérieusement inspiré le tableau de Deluermoz : « Les quatre amis. » Il avait donc ainsi payé sa dette à son fils en lui rendant gravures pour vers...

Mais la plus grande originalité de Rudyard est autre part : elle est dans la « manière » ; le livre du père est correctement écrit, plus froid et plus familier que soigné — l'œuvre du fils est pleine de valeur artistique ; d'autre part, le livre du père ne veut dire que ce qu'il dit : aucun sens caché, aucune leçon pour l'homme — nous allons voir la richesse morale des livres de la Jungle et des « Histoires comme ça. »

CHAPITRE II

Le « Message » de Kipling

Kipling ne « compose ses inventions que pour suggérer, éveiller une croyance », dit Chevrillon. Peut-être ce jugement fait-il trop petite part à l'observation physique et morale, mais certes, l'auteur anglais ne le renierait pas ; ses bêtes, comme ses soldats, comme ses journalistes et tous ses personnages, viennent répandre l'enseignement qui fut celui de toute sa vie. Les âmes de ses animaux vont être presque pareilles aux nôtres et recevoir une « signification humaine », afin de se mieux faire entendre de nous et de prêcher efficacement, près des petits surtout, mais aussi près des grands, l'idéal du maître. Cet idéal ressort nettement des paroles ou des actes de certains d'entre eux, du châtiment infligé aux autres, soit encore des leçons que contiennent les poèmes qui ouvrent et ferment chaque conte et semblent vouloir nous donner plus explicitement la quintessence de la pensée moralisatrice de l'auteur.

PREMIERE PARTIE

Les Porte-paroles

Ils sont partout dans les « Just so stories », les Porte-paroles et ils donnent un grand nombre de judicieux conseils aux petits, aux tout petits plus exactement, mais des conseils qui, s'ils sont suivis, feront d'eux des hommes bien trempés qui pourront servir plus tard la patrie ou qui seront dignes d'entrer comme héros dans les romans ou les nouvelles de Kipling. C'est, dès l'enfance que se forment les Dick Heldar (de la Lumière qui s'éteint), les Georgie (la Cité des Songes), les Strickland (la Marque de la Bête) ou enfin, et dans un tout autre genre, les trois mousquetaires fameux : Mulvaney, Learoyd et Ortheris qui à eux seuls, auraient suffi à la gloire de leur créateur. Peu importe la naissance ; dans tous les rangs de la société il est possible de s'imposer et de dominer, aussi « faut-il prendre une pelle et une bêche et creuser jusqu'à suer »... (How the Camel got his hump, des « Histoires comme ça ») — il faut savoir regarder de tous ses yeux et partout à la fois, comme la petite fille du premier homme qui vit disparaître sous la mer le crabe qui ne voulait pas se soumettre à la

divinité, mais il ne faut pas, comme elle, se taire et cacher son secret (le Crabe qui jouait avec la mer) — il faut déjà s'habituer à vivre avec les événements, savoir triompher des ennuis ou s'accommoder, s'adapter comme le Léopard ou l'Ethiopien, ne pas perdre la tête, mais réfléchir, chercher jusqu'à trouver — il est très sot d'avoir de « mauvaises manières » comme le Rhinocéros : le manque de tact, la grossièreté, un caractère bourru et rude vous vaudraient des farces malheureuses dont vous seriez la ridicule victime — il vaut mieux faire comme ce Parsee habile qui répond aux vilains tours par des tours pendables au lieu de s'avouer vaincu ; d'ailleurs, l'on ne doit jamais baisser la tête et se résigner lorsque l'on sait se « débrouiller » : c'est ainsi que l'on devient un homme, « vir » ; savoir être son propre maître, se fixer des principes et se donner un idéal, c'est la leçon que nous trouvons disséminée un peu partout. Mais avant cela il faut apprendre et connaître : loin de décourager la curiosité, Kipling la prône au contraire chez les enfants et c'est le sujet caché de « Le petit éléphant » ; parti de chez lui pour voyager, l'enfant d'éléphant parcourut d'énormes distances pour voir un crocodile ; il faillit, en réalité, être puni sévèrement de ses instincts détestables (!) mais il se trouva au contraire que, de cette aventure, il revint d'abord avec plus d'expérience (il avait vu un crocodile !) et surtout, il ramena chez lui une trompe imposante qui lui permit, (ô horreur !) d'administrer de sévères

corrections à sa famille, autrefois injuste à son égard ; si la conclusion est un peu inattendue et peut-être un peu audacieuse pour de jeunes lecteurs, elle n'en montre pas moins tous les avantages d'un esprit qui cherche à s'instruire. Au fur et à mesure que le degré d'intelligence du lecteur s'élèvera, la leçon va devenir plus rude, plus complexe, plus difficile, mais plus nette aussi.

Un mot revient souvent dans tous ces récits et surtout dans la bouche (?) de Baloo, Hathi, Akela etc... Kipling le met à toute page de son premier conte de la Jungle et en martèle l'esprit de son lecteur. C'est le mot essentiel : la Loi. « Quand j'eus trouvé la Loi de la Jungle, dit-il lui-même, le reste me fut facile ». Il faut vivre sous une loi et respecter cette loi ; autrement dit, il faut de l'ordre, de la discipline et de l'obéissance. Purun Baghat, le grand ministre, fuyant les honneurs, s'était attardé à contempler le spectacle grandiose des vingt lieues de plaine étendues à ses pieds, au sortir de la capitale, lorsqu'un policeman vint lui signifier qu'il gênait la circulation : « Purun s'inclina devant la loi avec un salaam respectueux, car il en connaissait la valeur et se cherchait une loi pour lui-même. » (Miracle de Purun Baghat)... Dès la troisième page, nous savons qu'il y a une loi dans la forêt « qui n'ordonne rien sans raison » et Baloo a, comme fonction essentielle, de l'enseigner aux jeunes loups, tandis que Hathi la conserve et la fait respecter dans les circonstances graves : il

proclamera par exemple la « trêve de l'eau » ; et, sera alors puni de mort immédiate quiconque se permettra de tuer dans les eaux de la Waingunga, une fois la trêve déclarée. La raison en est (car il y a toujours une raison à la loi) que la soif passe avant la faim... La loi de la Jungle, quel solide code, qui sans avoir deux mille deux cent quatre vingt trois articles, n'en comporte pas moins des prescriptions sévères, civiles ou pénales. En voici quelques-unes, prises au hasard dans les deux livres et en laissant de côté la chanson de « la Loi de la Jungle ».

Article I. — Ne pas tuer l'homme, bête faible si elle est seule, terrible en nombre : sa chair rend galeux — un meurtre amène la guerre (Frères de Mowgli) ;

Art. II. — Quand l'eau manque, tu ne tueras plus. (Comment vint la crainte) ;

Art. III. — Si tu chasses sur le terrain d'autrui, demande la permission : lance le cri de chasse de l'étranger (Chasse de Kaa) ;

Art. IV. — De même que le meurtre appelle le meurtre, de même les coups méritent des coups — tu as mal agi, tu seras puni — car chagrin seul n'est pas punition — Mais la punition règle tous les comptes. (Chasse de Kaa) ;

Art. V. — Pas de lâcheté : tue ton semblable — ne tue pas les jeunes ni les éclopés, ni les vieux — mais tes pairs. (Frères de Mowgli) ;

Art. VI. — Obéis si tu es jeune — commande si tu es le chef ;

Art. VII. — Jeune, cherche à devenir le chef — vieux, meurs dignement. (Frères de Mowgli) ;

Art. VIII. — Si la loi te pèse, retire-toi — Mais tu dois amener tes petits, dès qu'ils savent se tenir sur leurs pattes, au Rocher du Conseil. (Frères de Mowgli) ;

Art. IX. — Si un petit est en litige, deux membres du clan peuvent le racheter. (Frères de Mowgli) ;

Art. X. — Au petit : silence et médite (Maximes de Baloo : Chasse de Kaa) ;

Art. XI. — Un étranger ne peut faire la loi. (Frères de Mowgli) etc....

Et il faut voir comme l'on respecte ces articles : tigre, ours, cerfs, buffles, sangliers vont ensemble à l'abreuvoir au moment de la grande sécheresse et y restent côte à côte, à tel point que Bagheera ne peut s'empêcher de murmurer devant les tendres proies qui sont à la portée de sa griffe : « N'était la loi, cela ferait une très, très bonne chasse » ; ce

n'est qu'une boutade ; il la respectera, lui qui, au Rocher du Conseil, a su en rappeler fort à propos un article (notre article IX !), lui permettant de sauver son Mowgli : « La loi de la Jungle dit que s'il y a un doute ...en ce qui concerne un petit... Ai-je raison ? — Bien, dirent les jeunes loups ; le petit peut être racheté : c'est la Loi. » (Frères de Mowgli). Et c'est parce qu'ils vivent sous cette forte discipline, avec des chefs énergiques, qu'ils prospèrent. Lorsqu'Akela, le loup, sera vieux et que son autorité deviendra chancelante, le clan des loups perdra toute sa force et il finira par s'écrier : « O Akela, conduis-nous encore ; nous en avons assez de vivre sans lois et *nous voulons redevenir le Peuple libre* ». Etonnant contraste de mots, mais idée si profondément vraie, semble-t-il, comme nous l'a montré ou nous le montre encore l'histoire. Et c'est à peu près sur ces paroles que se termine le premier livre de la Jungle : c'est dire l'importance que Kipling attache à sa leçon. Pas de vraie liberté sans loi, sans le chef qui remplace la loi, quand celle-ci est muette, et sait faire respecter les droits de chacun. Sans doute, il y a plus d'une fois gêne individuelle et la loi est « comme la liane géante : elle tombe sur le dos de chacun ; nul ne lui échappe... et ceci peut ne plaire qu'à moitié » (Comment vint la crainte). Mais voyez où vont un individu, un peuple, un état lorsqu'ils n'obéissent pas à une loi : voyez les Bandar log ! Voyez au contraire la force étrange du plus minuscule royaume de la Jungle, soumis à la plus stricte discipline ;

le petit peuple des Abeilles ! Kaa lui-même prend des précautions avec lui !

Donc : respecte la loi ; voilà ce que Kipling nous crie en premier lieu. « Il a l'idée hautaine du Devoir », dit Chevrillon. Quelle est l'essence de cette loi ? Peu de sentiment ; de l'action, de l'énergie organisée pour la justice ! Quelle note virile ! Quel professeur de conduite ! Agis, lutte, travaille, voilà le point essentiel et « le reste te sera donné par surcroît ». T. Hopkins nous dit que la vue de la vie est simple chez Kipling : « le travail est la chose qui crée les miracles » (R. Kipling's world). Il ne s'agit pas, devant un événement de frémir ou de s'attendrir. Voyez Rikki-tikki, après sa victoire sur Nag, s'enflammer de fureur contre Darzee (aussi ridicule que ce pleurnicheur de Chuchundra) et son stupide chant de triomphe : « Chantons le grand Rikki à l'œil rouge ! — Si je pouvais atteindre à votre nid » (et la mangouste est assez friande d'oiseaux...) « je jetterais vos bébés dehors », réplique le héros. Chaque chose en son temps : or il lui restait encore un tout petit compte à régler avec Dame Nagaina. Après le triomphe final, il ne songera plus qu'à dormir et à refaire ses forces. « Tous les bras sont morts, et, s'il en reste... je suis là. » De même, si Baloo s'attendrit un instant (« O mon orgueil entre toutes les petites grenouilles » gémit-il...), c'est après besogne faite : les Bandar ont rendu leur proie au trio d'amis. Bagheera, le préféré de Kipling, ne s'embarrasse pas de sentiments

et ne connaît guère que l'action. Les larmes du bon vieux Baloo ne le gagnent pas et, alors qu'il reprochait à celui-ci tout à l'heure, de châtier son élève pour quelques manquements à la récitation de la leçon, il se charge lui-même de le réprimander, après faute commise : « Chagrin n'empêche pas correction... Mowgli as-tu quelque chose à dire ? — Non »et Bagheera lui donna une demi-douzaine de tapes qu'un enfant de sept ans pourrait souhaiter d'éviter » (Chasse de Kaa). La minute des adieux n'est pas celle de l'attendrissement : Mowgli, après sa Course du Printemps, va quitter définitivement ses amis ; il sanglote, mais Bagheera paraît, « léger, robuste et terrible comme toujours » (Course du Printemps) ; sa patte droite dégoutte de sang, il vient de tuer et se contente de dire : « Souviens-toi que Bagheera t'aimait... et il disparaît d'un bond. Au pied de la colline, sa voix claire s'élève encore, plus lente dans l'éloignement : « Bonne chasse sur ta nouvelle piste, Maître de la Jungle ! Souviens-toi que Bagheera t'aimait ! » (Course du Printemps). Pas de sensiblerie et quoi de plus poignant cependant que cette seule phrase au milieu de cette vigueur pleine de sang et de mouvement. Toujours l'appel à l'action ; à la dignité aussi : tout se règle par la lutte dans la Jungle et c'est le plus tenace, le plus fort qui a le dernier mot. « La loi défend le duel en vue du clan, mais confère plein droit de se battre librement » (Course du Printemps) « Confère », est-ce assez dire ? elle encourage le combat plutôt et chacun des récits en comporte un

ou plusieurs : « C'est un plaisir de tirer la mort par la barbe », avouera l'un des héros et tous pensent ainsi.

Mais cette énergie, elle doit être organisée, disciplinée : on vit par son groupe et pour son groupe, il faut donc fonder des collectivités puissantes, pour être en mesure de parer à tout danger : voilà toute une tribu redoutable qui commet un méfait, soit les singes, soit les chiens rouges, soit les hommes eux-mêmes : Bagheera organise la coalition contre les premiers, Mowgli contre les seconds et les derniers. Avec l'aide du Clan, de Hathi et de Kaa, on aura la victoire, surtout si les ennemis arrivent au combat « divisés d'intentions et de paroles » (Chiens rouges) comme les Dholes qui viennent se heurter à cet obstacle imprévu : « le Petit peuple des Abeilles », si uni. Là encore, nous retrouvons cet esprit de discipline et d'ordre et la seule explication à cette contradiction apparente : le peuple *libre* doit avoir un *chef*. Somme toute, « l'écrivain n'a foi que dans l'action ; toutes ses sympathies, et si l'on peut dire, son instinct le portent vers les énergies qui sont à ses yeux la réalité efficace du monde. » (Roz : Revue des Deux Mondes 1909).

Dans quel sens exercer cette action, cette énergie ? Au service de la Justice. Il ne s'agit pas de charité, de fraternité dans la Jungle ; la mendicité y est une honte, une imposture (voyez la considération (!) dont jouit Tabaqui le chacal), mais on doit être

juste — peut-être parce que la plus grande charité, c'est la justice — peut-être parce que c'est le moyen le plus simple de vivre en Société et celui qui comporte le moins de risques, le moins de luttes stupides, le moins de haines qui n'aboutissent qu'aux meurtres. De toutes façons, c'est certainement une leçon aux hommes que cet encouragement au « fair play ». Une des beautés de la Jungle c'est que le combat est loyal : Kaa est plein de mépris pour les serpents venimeux qu'il tient pour lâches ; ils se cachent dans les vieilles ruines et ne se lient pas aux peuples de la surface. Il faut de la franchise, de la fidélité à sa promesse et les « Maître-mots » ou mots de passe, que Baloo enseigne à Mowgli, ne sont jamais traités comme l'ont été certains « chiffons de papier » ! Honte aux hommes qui sont toujours en train de poser des trappes ! « Toujours du sang quand on approche du clan des hommes ou seulement de leur ouvrage ».....

Voilà donc les grandes lignes du message de Kipling, serviteur de deux idées : la Force et le Droit. « Son œuvre est un élan de vie presque dur et raide dans son excès de vigueur » (Chevillon). Une seule note un peu tendre est donnée au *double* dénouement de l'œuvre. Double, car le troisième récit du premier livre (Au tigre), de 1894, était destiné à terminer la série des histoires de Mowgli, qui devenait homme et se mariait... « Mais c'est là une histoire pour les grandes personnes ». L'année suivante cependant, devant le succès de son jeune

héros, Kipling se décide à reprendre la vie de Mowgli et nous conte les cinq nouvelles histoires du Second livre : il en avait six ou sept autres en réserve comme il le confie au début de « Chiens rouges ». Pourtant la dernière du second livre devait être la dernière... définitivement et Kipling, en bon romancier, faisait un sort à tous ses personnages, recommençait les adieux de Mowgli à ses bêtes, qu'il avait décrites (d'une façon très différente) dans les Frères de Mowgli. Il s'autorise de ce qu'il a moins à faire à ses fauves, dans ce dernier conte, pour introduire une légère touche sentimentale. Le petit d'homme, l'enfant-loup a un cœur comme ses congénères : il a dix-sept ans, il commence à sentir « sa misère profonde » qui ne fait que s'accroître avec sa Course du Printemps, et il s'aperçoit qu'il *faut* qu'il retourne à l'homme : « Pourquoi le Chien Rouge ne m'a-t-il pas brisé en deux », gémit l'enfant. « Haï maï, mes frères, pleura-t-il en levant les bras avec un sanglot, je ne voudrais pas m'en aller » — « C'est dur de dépouiller la peau » dit Kaa, tandis que Mowgli redouble de sanglots convulsifs, la tête sur le flanc de l'ours aveugle, les bras autour de son cou. C'est sur ces tableaux attendrissants, rares, mais très puissants, ayant aussi leur signification, que nous quittons la Jungle, mais ils ne doivent pas nous faire méconnaître (sans l'exagérer toutefois) (1) toute la virilité de ses enseignements.

DEUXIEME PARTIE

LES CHATIMENTS

La méditation sur les châtiments infligés à certains de ses acteurs nous remettra vite dans le chemin : le Rhinocéros a volé ; il portera toute sa vie et fera porter à ses descendants, le triste fruit de sa faute originelle et sa peau sera disgracieuse et ridée. Le chameau sera revêtu d'une bosse pour sa paresse et pour avoir impoliment traité une divinité supérieure — la même chose arrive au crabe qui a fait fi des ordres de son créateur. Ce sont encore les phoques traditionnalistes qui ne veulent pas changer leur domicile pour d'autres plages plus tranquilles : tous les rebelles seront sérieusement corrigés par leur sauveur. L'intelligence et l'esprit d'initiative finissent par l'emporter sur le sot entêtement et celui-ci est bafoué et ridiculisé.

Quels sont ceux qui « perdent la partie » dans la Jungle ? Les Bandar-log, mis en déroute... avec pertes par Kaa — Shere Khan dont la peau ornera le Rocher du Conseil — Tabaqui qui sera un beau jour « délégué » pour « enseigner sa science aux

vautours » (Au tigre) — les Dholes dont pas un ne retournera porter au Dekkan la nouvelle de leur destruction — le Mugger qui fut tué par l'homme qu'il n'avait pu engloutir, enfant — et Nag ou Karaït dont Rikki fait vivement justice. Or tous ont mérité la défaite ou la mort, car ils ont manqué à l'idéal de Kipling. Les Bandar-log sont le peuple sans loi ; ils n'ont pas de chef, pas de patrie, ils ont toujours menti et leur seul désir est que « le peuple de la Jungle fasse attention à eux. Bavardage, folie, vanité, vanité, folie, bavardage, voilà les singes » (Chasse de Kaa). On conçoit qu'ils ne puissent être aimés de l'auteur, qui peut-être critiquait un peu sous leur nom un vrai peuple d'Europe (?) que Kipling a appris à mieux connaître depuis. (1) Comme d'ailleurs ce clan dissident de jeunes loups qui se laissent entraîner à la remorque d'un ambitieux ou d'un fort et qui ne veulent plus de chef, ne serait-ce pas un parti anglais que Kipling ne craint pas de fustiger ? Mais « castigat ridendo mores ». Ces jeunes loups veulent redevenir le Peuple libre et Bagheera, ironique, insinue : « Et si, repus, la folie vous reprenait... Ce n'est pas pour rien que vous êtes appelés le Peuple libre. Vous vous êtes battus pour la liberté et elle est vôtre : *mangez-la*, ô Loups » — Et si l'on veut poursuivre cette analogie peut-être un peu ingénieuse, ne pourrait-on rapprocher les Chiens rouges des Huns antiques ?... De même pour le traître et brutal Shere Khan qui tue par goût, non par besoin... (Comment vint la Crainte). Quelle

lâcheté aussi chez ce tigre boiteux qui réclame un bébé à dévorer, se complait au milieu des flatteries des loups révoltés, des chacals nourris de ses restes, mais geint et pleurniche d'épouvante devant Mowgli et la Fleur rouge : « Chat de Jungle roussi... va-t-en », lui crient Mowgli et... Kipling ! Et Tabaqui le Lèche-plat (traduction littérale de l'Hindou d'après J. L. Kipling) plein d'obséquiosité et tout réjoui du mal qu'il peut faire, délateur qui va raconter le plan de Shere Khan, son meilleur ami, à Frère gris le loup, qui, pour récompense, lui casse les reins (Au tigre). Le meilleur des chacals ne vaut pas grand'chose, mais celui-ci, moitié mendiant, moitié criminel, est particulièrement abject. « Menteur, flatteur et chacal ont été couvés dans le même œuf (?...) ». Son grand pourvoyeur et « cousin », le crocodile, ainsi que la gent cobra, méritent le même châtiment pour leurs trappes sournoises. Franchise, justice, énergie, discipline, c'est encore aux mêmes mots que nous venons aboutir et que nous allons aboutir si nous savourons enfin les merveilleuses Chansons de la Jungle, et les « Histoires comme ça pour enfants ».

TROISIEME PARTIE

Les Chansons de la Jungle et des Just so stories

Tristes et lugubres, ou franches et triomphales, elles emplissent l'air de la nuit et de l'aube. Ces cris qui ne disent rien à l'homme, sont le langage énergique de la Jungle, des bois, des collines, des monts, des rivières, langage de peur, mais surtout de haine, de faim, de jeu, langage des instincts primordiaux — langage qui se complique, à mesure que se raffinent les âmes, qui n'extériorise plus seulement ce que nous appelons l'instinct par mépris ou par vanité, mais langage conscient, car il est nuancé comme l'intelligence ou la personnalité (voyez le cri du Chacal, le fameux « Pheal ») — langage qu'un précurseur de génie, ami des bêtes et profond observateur a mis en relief dans ces quelques vers qui commencent ou finissent le conte, ou ces quelques strophes qui résument l'idée essentielle, généralement psalmodiées ou chantées par l'un des sauvages habitants des brousses. Il n'est pas une bête importante qui n'ait son poème, très différent

de voix, de verbe, de gestes même, chanté dans un moment d'isolement ou repris en chœur au crépuscule, au plus profond de la nuit, après la chasse bonne ou mauvaise.

Sans doute on peut soutenir que notre auteur y a voulu peindre la vie animale et ses obscures pensées, mais on y peut aussi découvrir le Message.

« Chacal suit le tigre et mendie...
Toi, loup, quand ton poil a poussé,
c'est la loi, il faut partir en chasse
et devoir ta pâture à toi seul. (Comment
vint la Crainte : la loi de la Jungle), leçon de
dignité et d'énergie.

« Le pacte est bon, bonne la guerre.
Bien aller, plus fort ! » (Chien Rouge)
ou « Bonne chasse à tous qui gardez
la loi de la Jungle » (Frères de Mowgli),
leçon de lutte, de discipline, de respect aux com-
mandements.

« Frère, regarde ta queue qui pend !
le peuple singe est étonnant » (Chanson des
Bandar : l'une des plus belles avec la Chanson du
flot, des Croque-Morts), critique ironique de la va-
nité, de la jactance, de l'incohérence et du charlata-
nisme. Et ce petit poème qui précède « Au tigre »
et que nous croyons pouvoir intituler la Chanson
d'Akela, le fier chasseur :

« Si vite, pourquoi donc courir ?

— Frère, à mon tour, je vais mourir... leçon de dignité devant la mort. Puis voici l'hymne radieux de triomphe et d'action, dansé par Mowgli sur la peau flasque de Shere Khan, avec toujours cette pointe d'attendrissement qui constitue sa physionomie d'homme :

« L'eau tombe de mes yeux et pourtant je ris... » à opposer à l'Ode de Darzee, d'une sentimentalité fausse et déplacée, à laquelle Rikki-tikki mettra brutalement fin.

Kala Nag, l'éléphant domestique, donne une jolie note sur l'amour de la liberté :

« Je me souviens de ma forêt...

Je veux revoir mes vieilles amours

les jeux de mes frères sans maître » (Toomai des Eléphants).

Mais surtout il est trois de ces chansons qui nous intéressent très spécialement : deux sur la loi de la Jungle — et la dernière de toutes. La première, qui ouvre la Chasse de Kaa s'intitule : *Maximes de Baloo*.

« A l'éclat de sa robe on connaît la force du Chasseur », leçon de tenue.

« La jeunesse est vaine, elle doit se taire et méditer » — leçon de modestie et d'humilité.

« Ne moleste jamais les petits d'autrui... »
leçon de bonté. Brave Baloo !

La seconde sur la loi de la Jungle est philosophique et plus profonde.

« Comme la liane autour du tronc, la loi passe
derrière et devant —
car la force du clan c'est le loup et la force
du loup c'est le clan, »
apologie de la société, force organisée.

« Tu ne tueras rien pour le plaisir », réprobation
de la cruauté, principe fréquent dans les différentes
lois religieuses de l'Orient.

« En tout ce que la loi ne dit pas, la parole
du chef est la loi ».

Tête, sabot, hanche et bosse, la loi
c'est toujours : *obéir* »

Voilà le mot essentiel pour Kipling.

La dernière chanson, celle qui termine la Course
du Printemps, celle que Mowgli entendit derrière
lui, dans la Jungle qu'il abandonne avant d'arriver
chez Messua, sa mère probable, contient les ultimes
conseils de Baloo à son jeune ami (entendez : les
conseils de Kipling à ses lecteurs). Baloo, en bon
professeur de morale, dit :

« Garde ta loi d'homme, comme tu as fait
de la loi de la Jungle, claire
ou trouble, du jour ou d'hier. »

Kaa, le pondéré, le prudent, le silencieux, ajoute :

« La colère est l'œuf de la peur...
Courtoisie escorte vigueur...
Ne confie nul poids à la branche pourrie...
En tous lieux et sur toutes choses
garde flanc net et bouche close. »

Bagheera insiste là, tout particulièrement :

« Crains ta race !...
Jette leur ton silence... »

Et les trois grands amis se séparent de celui
qui les a unis, leur « petite grenouille » par un cri
admirable, le dernier du livre :

« Par ton nouveau sentier, le leur...
Faveur de Jungle, *va devant !* ».
« Go ahead » : c'est le grand devoir d'*action* et
d'*énergie* indomptable, après celui d'*obéissance* à la
loi.

Et si maintenant, nous reprenions notre Lafon-
taine, car c'est notre animalier le plus universelle-
ment connu, mais surtout notre meilleur moraliste,
nous verrions, dans toute leur netteté, les différences.
Si l'art est équivalent certes (quoiqu'en pensent

Messieurs les Anglais, fermés aux charmes artistiques infinis de notre fabuliste conteur et poète), il a parfaitement négligé le point de vue scientifique ou, du moins, n'a rien observé de bien nouveau (sauf quelques animaux ordinaires tels que belettes, chats et lapins). Mais ses bêtes sauvages sont vues à très grands traits : elles vivent pêle-mêle dans un monde imaginaire, lions et ânes ensemble, chauve-souris, canards et buissons (un oiseau diurne, un mammifère nocturne... et des épines !) Sans compter les erreurs véritables que nous relevons, par exemple, dans cette même fable, Livre XII fable VII : « *l'oiseau Chauve-souris n'osait plus approcher, pendant le jour, nulle demeure* ». Au point de vue du message, loin de chercher la bête, dans la bête, « évitant l'analogie humaine », comme le dit Michelet, il humanise sans pudeur (toujours les lapins et quelques autres mis à part, qu'il a observés dans sa forêt de Château-Thierry) : il ne connaît que les hommes et leur donne des figures de bêtes. Son idéal est tout autre que celui de Kipling, quoique inspiré en partie d'un écrivain parfaitement hindou celui-là, Pilpay, à qui Kipling ne doit rien. Sois prudent sans doute, mais jusqu'à l'action et l'entr'aide non comprises ! sache parfois répondre... en Normand, car ton ennemi c'est ton maître ; code de morale pratique certes, et qui a son importance, mais auquel toute l'histoire est subordonnée d'abord — code cependant, mais qui n'a point l'élévation, la tenue, la magnanimité des contes de Mowgli. Nous avouons ne pas très bien comprendre le but que

s'est proposé l'illustre dessinateur B. Rabier en exagérant encore les défauts du « bonhomme » et en faisant de ses erreurs, des horreurs : nous ne trouvons rien de plus abominable en effet que de voir présentés à des enfants, des vaches aux sourires humoristiques, des chiens satisfaits d'eux-mêmes, des bouledogues rieurs, un patou piteux porté par des jambes flasques, une belette qui semble en savoir aussi long que la chienne de Paul Achard, toute une nature bizarre qui n'illustre en rien le message du fabuliste mais dégoûte plutôt l'enfant (nous voulons l'espérer) de ces représentations artificielles et fausses. Qu'auraient dit un Rousseau ou un Lamartine de ces gravures qui leur auraient donné de nouveaux sujets de critique à l'égard de notre bon poète ?

A. Demaisons cherche certainement lui aussi à faire méditer sur des idées morales les grandes personnes et les enfants. Voici « Nontap » dédié à son fils (dans « Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages »), où l'on trouve des expressions non seulement audacieuses pour des enfants mais, plutôt au-dessus de leur âge : la panthère y parle sur un ton « d'épouse fatiguée » ! Nous croyons que l'enfant comprendra encore moins cette locution que le mot « phénix » des fables, cependant critiqué par Rousseau ! L'hyène en train de traire du lait (!) dit : « Ma main me fait trop mal... » ! et cette histoire semble avoir été écrite pour montrer (c'en est la conclusion) que c'est ainsi que « les bêtes de

la brousse perdirent la maîtrise des bœufs qui est restée depuis cette époque entre les mains des hommes. » Voilà le but de tout un récit... dont les premières pages ressemblent étrangement au début du premier livre de la Jungle, où une scène rappelle la lutte des buffles contre Shere Khan, où le style même se rapproche de celui de Kipling. Ouvrez maintenant les *Just so stories* et comparez dans la forme et le fond « le chat qui s'en va tout seul » à Nontap. Les mots ont tous leur but : préparer le petit lecteur au message, lui répéter plusieurs fois la même chose dans un langage simple et souvent poétique. Le message ? il est complexe et divers ; garde ta fierté, ne t'humilie pas, fais ton chemin sans aide, perfectionne-toi, puis, un beau jour, montre ce dont tu es capable ; on te recherchera, mais ne te laisse pas entraîner à trop de sociabilité, car la Société pense à t'asservir, te dompter. Ménage-la et ménage-toi, mais surtout : grandis et vis !

Ce n'est certes pas l'idéal du Loup de Vigny et cependant l'Akela de Kipling est par bien des points son ami et son frère et tous les deux peuvent dire ensemble :

« Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
dans la voie où le sort a voulu t'appeler ;
puis après, comme moi, souffre et meurs sans
[parler ».

Cependant il y a bien des nuances pour séparer ces deux âmes de loups : il est impossible ici de ne pas évoquer la mort du fier chef du clan des loups, dont la terrible tête balafrée se dresse au-dessus d'un monceau de neuf cadavres de dholes et dit laconiquement : « C'est une belle chasse, c'est bien, je meurs... » puis commençant le Chant de la Mort, il se dégage soudain des bras de Mowgli « saute en l'air, et retombe en arrière, mort, sur sa dernière et plus terrible proie ». (1) Sans doute celui-ci parle dans son agonie, mais c'est bien avec la même dignité invaincue, où n'apparaît pas la tache sombre du pessimisme cher à Vigny ; c'est au contraire dans un « élan de vie » que la mort l'étreint, en plein bond — son existence elle-même ne lui fut pas lourde, mais gaie en même temps que sérieuse. C'est que Kipling, comme l'a dit Chevrillon, « transpose le monde humain dans le mode majeur » (Etudes anglaises).

QUATRIEME PARTIE

Kipling, les Anglais et les Louveteaux

C'est cet esprit qui le rend plus particulièrement accessible aux Anglais : c'est lui qui a fait son immense popularité, surtout, nous devons bien le dire, au temps de la reine Victoria, de celle qui présida à l'épanouissement du vaste empire colonial, qui va se désagrégeant petit à petit, comme se désagrègent les idées qui avaient vu sa formation. Kipling était alors « l'Anglais », d'une façon simple et violente ; fervent de l'ordre, appuyé sur les vieilles traditions de l'action et du « fair play ». De plus, il a cette grande franchise brutale qui plaît (en général) à son peuple, même lorsqu'il le morigène ou le raille. Celui qui osera parler un jour des « benêts en vêtement de flanelle, défendant les trois pieux de cricket, et des nigauds crottés gardant les poteaux de foot-ball », (Les Insulaires 1902) ne se gêne pas ici pour écrire : « Très peu d'états indigènes adoptent sans réserves le progrès anglais : car ils ne veulent pas croire comme Purun Dass... qu'une chose bonne pour un Anglais doit l'être deux fois autant pour un Asiatique »... ! (Miracle de Pu-

run Baghat). S'il est impérialiste ce n'est pas d'un impérialisme béat !

Mais, en revanche, l'auteur du « Recessional » sait exalter les vertus de son peuple, sa justice, son activité, son amour de l'ordre en général : Messua, la mère... putative de Mowgli, dit des « Britons » qu'« ils ne souffrent pas qu'on s'entrebrûle, ni qu'on se batte les uns les autres, sans témoins... Si nous atteignons Kanhiwara, ajoute-t-elle, nous aurons une grande justice. » (La Descente de la Jungle) « L'œuvre de Kipling apparaît comme le dernier affleurement du granit intérieur, de la profonde assise morale de l'Angleterre. Mieux que personne, en notre temps, il a la culture, la foi, l'idéal ancien de cette Angleterre » (Chevrillon) ; il a bien été, comme il le dit lui-même, le poète d'une « tribu » qui aujourd'hui ne le suit peut-être plus avec la même ardeur ni avec une semblable conviction, mais qui le vénère et l'admire tout de même.

A vrai dire, les contes où Mowgli est en scène, ainsi que les « Histoires comme ça » ne nous intéressent qu'assez peu à ce point de vue. Certes, Mowgli est un idéal que Kipling donne aux enfants de sa race — certes ses leçons de tous genres sont faites pour le petit Anglais qui veut prendre sa tâche d'homme civilisé au sérieux, qui veut faire de son âme et de son corps, de merveilleux instruments prêts au mouvement et que n'arrêtent pas l'indécision, l'hésitation devant un acte à accomplir : ce

sont des maladies continentales, une sorte d'état morbide qui nous vaut le dédain de ces vigoureux et ardents insulaires. Le conte qui nous dévoile le mieux le message aux Anglais, c'est le Miracle de Purun Baghat. Cet homme, devenu premier ministre, comblé d'honneurs et de médailles, s'éleva par degrés « sans zèle et sans bruit... avec l'aide d'une bonne éducation anglaise reçue à l'Université de Bombay ». Il sut comprendre l'utilité des apports de la nation qui gouvernait son pays, parsema le royaume de son Maharajah de chemins de fer et de télégraphes, enchantait « le Foreign office » et le Gouvernement de l'Inde (et ce n'est pas une mince affaire...). Il ne craignit pas de traverser les mers et de rencontrer à Londres « des hommes dont le nom fait le tour du monde », bref, il « s'anglicanisa » au point que le canon tonna (honneur insigne) lorsqu'il fut fait « Knight Commander of the Indian Empire ». Et la morale découle tout naturellement : ménager les Anglais, c'est le plus sûr moyen de réussir — d'ailleurs, à leur suite même, vient le Progrès : il y a donc double raison pour les écouter. Magnifique orgueil qui était peut-être la consécration de tout ce qui avait été fait pour la grandeur de l'empire colonial, mais qui certainement aussi, suscita de nombreuses vocations parmi les lecteurs enthousiastes du poète lauréat d'alors.

La bonne parole va-t-elle n'intéresser que les Anglais et les adultes ! Non, car elle a une valeur humaine et de nos jours elle continue à se répandre. Des jeunes gens de tous les pays ont fondé l'œuvre

des « Louveteaux », et des sociétés particulières de Boy-scouts ont trouvé dans l'histoire de Mowgli une base pour l'accomplissement de leur idéal. Ils s'engagent à respecter la loi de la Meute qui comprend deux articles :

1° un louveteau écoute le Vieux loup ;

2° il ne s'écoute jamais.

Leur premier exercice consiste dans la reconstitution de la scène du Rocher du Conseil et ils poussent tous le hurlement : De-no-tre-mieux ! qui sera leur devise de chaque jour et de toute la vie, et quotidiennement les poussera à accomplir au moins une bonne action (une B. A. disent-ils !). Et ils s'exercent à la danse de Kaa, de Bagheera ; ils apprennent à détester Shere Khan, brutal et lâche, Tabaqui, rampant et sournois, le Bandar-log, l'abject singe qui peut vivre sans organisation et sans maître — mais ils aiment Bagheera « vigoureux et rusé, habile et droit, terrible et féroce quand il le faut, mais bon cœur... (Baden Powell : le Livre des Louveteaux) ; Baloo, « ce bon gros policeman », mais, surtout Akela « le type de l'homme d'expérience, capable d'enseigner aux jeunes garçons ce qui peut les rendre plus forts et plus utiles, et qui veille à ce que la loi soit observée ». L'idéal à atteindre, c'est Mowgli qui est la force mesurée et convenable, la main adroite au service de l'intelligence, instruite par l'expérience ; « l'homme de la

nature, l'âme enracinée dans le sol, nourrie de la substance même des choses, forte de leur seule réalité et de leur seule beauté » (Roz). Mowgli c'est peut-être la première ébauche de Kim (paru en 1901) ; cet étrange roman d'un enfant conduisant à travers les routes chamarrées de l'Inde un candide lama qui ne connaît rien de la vie ; ce marmot des rues, un autre « gamin de Paris », se « débrouille » dans toutes les circonstances par son extraordinaire esprit d'observation, son goût du mouvement et du risque, son audace parfois intempestive qui vainc les plus retors et déjoue les plus méchantes ruses.

Un autre animalier contemporain a eu l'honneur lui aussi, d'attacher son nom à l'œuvre si utile de protection des animaux. Jack London, l'auteur puissant de « Martin Eden », du « Cabaret de la dernière Chance » (qui racontent les épisodes douloureux et poignants de la vie d'un « self-made man »), nous a dévoilé autre part, avec une documentation sérieuse, les dessous de l'éducation cruelle des animaux savants dans « Michaël », chien de cirque — il nous fait aussi compatir aux sauvages souffrances des chiens de l'Alaska dans « The Call of the Wild ». Partout ont été fondés des « Clubs Jack London » (A Paris : 14, rue Fromentin 5°), pour faire cesser les horreurs du domptage brutal et même toutes les exhibitions d'animaux. Malheureusement, le public raille ces belles œuvres qui vont contre ses instincts et l'on vient encore de voir, lors d'une récente affaire (Maud Loty), comme il est prêt à accueillir tous les arguments qui lui prouvent

que l'animal en cage et cultivé par la torture est la plus heureuse des créatures ! Que dirait Bagheera, qui porta le collier, de ces affirmations ? Que diraient toutes ces pauvres bêtes de nos Zoos que la gale ronge et qui courent éternellement entre leurs barreaux pour ne pas perdre leurs muscles ? Qu'en penseraient ces lions, tigres, éléphants, phoques de nos cirques, beaucoup moins dangereux que leurs dompteurs, abrutis par le fouet ou par la répétition de mouvements artificiels qu'ils accomplissent comme des machines usées ? Il faut les battre et les harceler pour leur tirer des rugissements ou des barissements de douleur ou de colère ! Quels immenses cris de vie entendent-ils en rêves, lorsque l'instinct jaillit dans leur subconscient et les secoue de soubresauts et de rauques soupirs ? Ah ! le python, les singes, les loups ou les tigres des Jungles ignorent cet abaissement de la bête encagée ! Seul Bagheera sait ; et Kipling, inconsciemment peut-être, mais par l'élan même de son œuvre, l'enthousiasme de tous ces êtres qui ne peuvent approcher des maisons des hommes sans étouffer, parle le même langage que London. D'ailleurs, pour celui qui a vu les bêtes avec sympathie et a essayé de comprendre leur âme, quel déchirement que de contempler leur déchéance matérielle et spirituelle ! L'œuvre de Kipling a donc peut-être une portée plus générale, car elle s'adresse directement à l'égoïsme de l'homme en nous montrant que la vie animale dans sa force, sa grandeur, son éclat et sa signification donne des leçons à nos sociétés, et l'on conçoit que Baden

Powell ait pu écrire en tête de son livre : « A R. Kipling qui a tout fait pour inspirer à notre jeunesse l'esprit dont elle a besoin, je dis ma gratitude pour la permission qu'il m'a donnée de citer dans mon texte son inimitable livre de la Jungle. » (The wolf-cub's handbook).



CHAPITRE III.

L'Artiste

La bête sauvage n'est jusqu'à Kipling que celle connue par un Brehm ou un Cornish : le premier, en psychologue, disciple de Buffon, mais plus pénétrant et plus documenté que son maître — le second, en observateur sagace, mais qui cherche moins à comprendre et à analyser ; c'est encore la Bête d'Esope ou de Pilpay, devant uniquement servir d'instruction aux humains. Il lui manque son beau fleuron, celui qui donne toute grandeur aux choses, celui sans lequel elles ne seraient que ce qu'elles sont, et les bêtes, rien que des animaux... ou des hommes ! Ce dessin exact, minutieux, cette méditation féconde et instinctive sur une âme inférieure vont être rehaussés de tout le charme de l'art, de tous les agréments ou ennoblissements que peuvent découvrir : le conteur, le poète, le peintre, et, si j'ose dire, le créateur de mythes, quatre personnes harmonieusement accouplées pour n'en faire qu'une, complète.

PREMIERE PARTIE

Le Conteur

Ce que le lecteur remarque dès qu'il a ouvert l'un ou l'autre des deux livres, c'est l'alliance superbe, faite sans aucun effort apparent, entre « la matière » et « la manière ». Rien ne choque : le conte coule, mélodieusement enveloppé par les mots — il commence classiquement par une intrigue attachante qui ne se noiera pas dans la description initiale à la Balzac, qui abondera en péripéties émouvantes, décevantes ou espérées et se terminera sur un dénouement, agréable souvent, mais souvent inattendu aussi, toujours alléchant pour la curiosité, court à la façon anglaise. C'est qu'en effet l'auteur connaît qu'en chacun de nous s'agite un enfant avide ; il sait que tous, nous pourrions dire comme La Fontaine :

« Si Peau d'âne m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême..... »

Deux de ces contes sont, à ce point de vue, supérieurs à tous et ont la faveur (souvent recherchée, rarement atteinte) de nos jeunes disciples : le premier est Rikki-tikki-tavi. Sans parler de cette

« suggestion impérieuse du monde animal et végétal qui nous enserre et nous presse de toutes parts (1) » et qui passionne l'enfant, tout concourt à exciter l'intérêt : la simplicité et la netteté de la composition — la richesse des faits merveilleusement agencés ; la simple énumération des scènes se passe de commentaire : d'abord, une courte vue d'ensemble jetée en huit lignes, la présentation du héros, son entrée bizarre dans le bungalow et.. le cœur des habitants, la visite méticuleuse du jardin, la tristesse de Darzee, l'oiseau tailleur, le coup manqué de Nag et de Nagaïna, mais la mise hors de combat de Keraït, « la Ronde de nuit » de Rikki, l'impressionnante scène de la salle de bains sous la lune et dans le silence puis dans l'ouragan (dialogue entre les deux scélérats — le combat victorieux) la ruse de la femelle de Darzee, le sac de la melonnière, mais Nagaïna dans la salle à manger (ne pas lire cela, le soir au lit !) ; Rikki et l'œuf dans sa gueule, la course épique de Nagaïna poursuivie par Rikki et le combat probablement plus épique encore dans le trou du cobra (que l'auteur nous laisse deviner) — Rikki hors du trou devenu une tombe saccagée des fourmis rouges — la joie de tous, dans le jardin et à la maison... La mangouste dort : la place est désormais sûre, et, en tous cas, bien défendue... C'est une vraie merveille de narration !

Constatons en passant la pureté de tous ces récits : peut-être la pudeur victorienne en est-elle la cause, mais, n'oublions pas que ces livres ne sont

point dédiés aux « grown ups » ; et merci à Kipling de n'avoir écrit aucune ligne suspecte à biffer !

Ce mouvement, ce tumulte se retrouvent dans chaque page ; tous les personnages possédant leur nom spécial (en général c'est le nom du « folklore » celui que les paysans hindous en particulier, donnent, pour une raison ou pour une autre, à leurs animaux), revêtus d'un caractère net et différencié, sont en scène, en chair et en os, et parlent. Oui, ils *parlent*, et ce n'est pas seulement, croyons-nous, une fantaisie d'homme de lettres — d'abord Kipling a des ancêtres parmi les amis des bêtes qui savaient comprendre leur langage : Siegfried, St-Guthlac, St-François d'Assise.Mais, de plus, il nous donne une raison pour expliquer notre surdité : le langage des bêtes serait en général de plusieurs octaves au-dessous des notes que notre oreille peut saisir. Ne nous étonnons donc pas des dialogues serrés que contiennent presque toutes les pages des Livres de la Jungle et sachons comprendre aussi l'auteur des « Histoires comme ça » de nous présenter des hommes « vrais » avec des bêtes et de leur faire parler la même langue, celle des animaux sauvages, très différente, du reste, de celle des animaux domestiques : « je ne sais pas leur langage », dit Mowgli en parlant des buffles qui l'aideront à tuer Shere Khan et cependant il comprend celui de toute la Jungle, mammifères, oiseaux, reptiles ou poissons ; Rikki-tikki lui-même, bien que le plus apprivoisé de tous, entend admirablement les chuchotements des

cobras dans la salle de bains. Il y a donc beaucoup de vraisemblance dans ces contes et les plus petits détails sont minutieusement étudiés et ne peuvent laisser passer quelque critique que ce soit.

Puis voici un deuxième récit : la Chasse de Kaa et nous avons vu, là encore, bien des yeux brillants d'enfant vaciller et s'embrumer, des gorges se soulever, des mains se crispier ; nous avons senti des imaginations projetées dans l'infini des rêves ardents, mêlés de réalité sauvage, à la lecture de ces joutes, dignes des chevaliers médiévaux Le python s'avance contre les singes retranchés : « Alors Kaa vint, droit, vite et... » l'auteur ici nous informe tout à coup que « la force de combat d'un python réside dans le choc de sa tête, secourue par toute la vigueur et la masse de son corps » ; puis ce petit cours de mécanique l'enthousiasme lui-même et il prend à témoin son lecteur (oubliant en apparence le serpent, au moment le plus pathétique du récit...) : « Si vous pouvez vous représenter une lance ou un bélier, ou encore un marteau d'environ une demi-tonne » (enfin tout ce qui pourra retarder la suite de mon histoire... que vous désirerez par conséquent encore davantage) « qu'un cerveau froid habite et manie, vous pouvez à peu près imaginer ce à quoi pouvait ressembler Kaa lorsqu'il luttait ». Ne nous y trompons pas cependant : ce n'est pas l'auteur qui parle pour nous donner ses idées personnelles et déranger le cours de l'action ; la parenthèse a un but, celui de nous instruire et de nous initier. Il

y a parfois aussi, incorporés dans le conte, quelques touches d'humour (et non pas d'esprit, qui seraient parfaitement détestables dans un tel genre) : le plus souvent, du reste, cet humour est une des caractéristiques d'un personnage et s'adresse, selon les cas, aux différents lecteurs. Le chacal vient de lancer une plaisanterie au Crocodile (Croque-Morts) : « le chacal savait que la flatterie était le meilleur moyen de se faire donner à manger et le Mugger (le crocodile) savait que le chacal avait parlé dans ce but ; et le chacal savait que le Mugger savait ; et le Mugger savait que le chacal savait que le Mugger savait et de cette façon, ils étaient tous deux satisfaits » — les jeunes lecteurs souriront de cet humour bien placé à leur portée. Quant à leurs aînés ils retrouveront dans certaines pages la verve d'un Rabelais, auquel, du reste, Kipling a été comparé par Thurston Hopkins : « How the Whale got his throat » nous fournit un bel exemple de richesse verbale où les allitérations cliquetantes et le mouvement désordonné nous font penser à Diogène roulant son tonneau : l'homme à l'intérieur de la baleine « roulait, sautait, se cognait, et cognait, caracolait, dansait, souriait, résonnait, frappait, mordait, bondissait, rampait, rôdait, hurlait, sautillait, tombait, pleurait, soupirait, maraudait, braillait..... » Mais voici qui est plus fin et fait penser à l'humour de John Lockwood, plus fréquent dans son livre que... l'art.... peut-être... ! « Lorsque Hathi (le maître de la Jungle) pose une question, il *vaut* mieux lui répondre ». Lecteurs jeunes ou vieux (et il n'est pro-

bablement pas nécessaire de vous en donner l'ordre), souriez, riez, car ces récits sont délicieux ! Bagheera aussi sait bien manier l'humour, et ses paupières savent rire : il vient d'entendre, comme toute l'assistance, le récit de Hathi... un peu vieux, sur la Création de la Jungle et qui se termine par : « C'est ainsi que l'histoire me fut contée ». — Elle n'a pas maigri depuis, chuchota Bagheera. » Il faut le voir aussi répétant à Kaa, qui « s'enfle de curiosité », les insultes des Bandar-log, qu'il prétend avoir surprises : « Cul de jatte.. ver de terre jaune... » dit-il dans ses moustaches, comme se rappelant des souvenirs. »

Il serait assurément vain de prétendre que tout est pure vérité, que les histoires contées sont « arrivées », mais quelqu'un pourrait-il se méprendre sur la signification exacte de ce qui se déroule aux pays des bêtes de Kipling ? Si celui-ci a cru bon de semer quelques traits de plaisanterie dans la ...gueule de certains animaux, il est encore resté dans les limites de la science « pour ce que rire... » *n'est plus* « le propre de l'homme ». Et de nombreux clichés nous ont récemment dévoilé de franches explosions de joie sur la face d'un chimpanzé ou d'un baboin après une farce faite à un compatriote, une malicieuse expression chez un lionceau ou un accès d'hilarité communicative chez un ours qui, assis par terre, se tient littéralement les côtes ! (Sciences et Voyages n° 481). Qui n'a pas remarqué plus près de nous, le rictus du chien dont la queue, pendule

rieur, s'agite lorsque son maître l'emmène en promenade ?

Mais Kipling, conteur, a surtout l'immense talent de savoir s'effacer derrière ses personnages, ou plus exactement peut-être, de savoir prendre leur place et de s'adapter à leur caractère, leurs goûts, leur esprit. Retrouvant ses primitifs instincts par un retour prodigieux sur lui-même, et la première intelligence des hommes magdaléniens ou solutréens, il a peint Mowgli, cet être « d'avant Adam » (1), si j'ose dire, encore tout proche des bêtes qu'il côtoie, qu'il chasse, qu'il aime ou qu'il hait ; il s'est plongé, corps et âme, sans effort, dans cette existence antérieure de ses lointains ancêtres : il excelle, du reste, dans ce genre, comme il l'a montré dans « La plus belle histoire du monde », l'un des cas les plus curieux de métempsychose, où un jeune Anglais, qui n'est pas sorti des bureaux fumeux de la capitale, retrouve son âme dans un autre corps au temps où il était galérien sur un navire égyptien. « Tout cela est de l'imagination » peut-être, « mais parfaitement légitime parce qu'elle se base constamment sur des faits.... » (1) Et cette imagination n'est pas de celles qui jugent, qui se laissent emporter à exécuter ou à adorer : non, Kipling décrit le plus naturellement du monde et sans parti pris. Il s'est débarrassé une bonne fois des entraves où pouvaient l'enchaîner la civilisation et le cerveau compliqué d'un homme contemporain, pour épouser la simplicité et se donner comme déesse la Nature.

DEUXIEME PARTIE

Le Peintre

Mais le plus grand art du conteur n'est-il pas d'évoquer aux yeux du lecteur les personnages et les scènes dont il parle ?

Kipling était le neveu de deux peintres dont l'un très grand : Sir Burne Jones, le délicat préraphaélite, l'ornement de Tate Gallery — l'autre était Sir Edward Poynter ; et par son œuvre, Kipling a inspiré un certain nombre de graveurs, de sculpteurs et de peintres : les meilleurs en France sont peut-être MM. Paul Jouve et Deluermoz, sans compter ceux qui ont été indirectement touchés par certains tableaux de l'œuvre littéraire de Kipling — en Angleterre, Drake surtout, a joliment illustré le Premier Livre de la Jungle avec Frenzeny, tandis que plusieurs artistes ont représenté certaines scènes isolées. Mais il n'est pas encore venu, le nouveau Gustave Doré qui peindrait l'œuvre du maître d'une façon originale et digne de lui. Quelle précision cependant et quel pittoresque dans ses descriptions, ses tableaux et ses portraits ! Les talents du peintre

se retrouvent non plus seulement dans les mots, mais dans les images elles-mêmes, destinées aux Just so stories. C'est là qu'apparaît le côté purement imaginaire (et en même temps facétieux) de l'auteur, qui agrmente le réel d'idées très personnelles sur le fantastique, brouille harmonieusement les deux et laisse l'enfant en face d'un monde, en partie connu de ses sens, mais dont le mystère qui l'entoure satisfait son intelligence à peine entr'ouverte et qui a déjà su voir que tout n'était pas explicable et possible à résoudre. La création est dépeinte dans « le Crabe qui jouait avec la mer » : le « Magicien » assigne à chaque bête sa forme, ses gestes, son habitat etc... Dans « Comment le Chameau eut sa bosse » nous avons une dernière retouche du Magicien à son œuvre : il affuble le chameau d'une ornementation ridicule pour le châtier de sa paresse. Puis Kipling, nouveau dieu refaisant un nouvel univers dans un polyptique digne des peintres médiévaux, nous montre l'homme intervenant près de l'animal et par son désir de vengeance, affublant le Rhinocéros d'une peau étrange (explication douteuse au point de vue scientifique) — faisant chasser ensemble un Ethopien et un Léopard et leur faisant découvrir par leurs propres moyens, une des grandes curiosités de la nature, le mimétisme qui va permettre aux animaux de se confondre aux choses pour attaquer leurs victimes. Puis nous assistons à une expérience de transformation et d'adaptation des muscles : le Kangourou qui voit son corps devenir difforme, ses pattes de derrière s'allonger démesuré-

ment sous l'influence de la course. Enfin, dans le domaine des sentiments, un dernier tableautin nous représente comment le chat accorda à l'homme une fidélité... minuscule, juste assez grande pour qu'on le laisse dormir au coin du feu, et lapper du lait plusieurs fois par jour. Il nous est certes impossible de parler ici de « vérité », mais plutôt d'une peinture hardie, bien faite pour éveiller les jeunes esprits aux idées, aux théories scientifiques ou métaphysiques en leur inculquant le plus simplement du monde des concepts et des principes modernes d'une façon très concrète. La présentation des bêtes dans les gravures des « Histoires comme ça » sont d'une bizarre extravagance, mais d'une grande minutie de détails vrais, où les animaux ont leur physionomie propre : pour Kipling il semble que les sentiments et idées ne puissent s'extérioriser sur le visage des animaux qui sont tout aussi placides et flegmatiques sur les images que s'ils ne remuaient pas et ne sentaient pas.

Après le grand tableau voici la description : par exemple la baignade favorite du sage python de la Jungle, « un marais profond, noir comme de la poix, tout entouré de rochers et que des souches noyées égayaient ». Puis le peintre de paysages se mue en Michel-Ange ; mais au lieu d'Esclaves cherchant à se débarrasser de la matière, il campe deux corps ardents, Kaa et Mowgli luttant pour rire, l'adolescent dans la fleur de sa jeune force et le python en la somptueuse nouveauté de sa parure, face à face

pour un match, épreuve de vigueur et d'adresse. (Ankus du Roi). Parfois Mowgli garroté jusqu'au menton par les anneaux mobiles et froids, s'efforce de dégager un bras pour saisir le serpent à la gorge. « Ils se balançaient de droite et de gauche, front contre front, chacun attendant son moment ; mais bientôt le magnifique groupe sculptural se fondait en un tourbillon d'anneaux noirs et jaunes, de jambes et de bras se débattant pour se redresser encore ». Comment ne pas penser au Laocoon antique ?

Quant au portrait seul, songeons à la présentation de Bagheera tombant au milieu des loups assemblés au Rocher du Conseil, ou à Shere Khan, masquant la lune à l'entrée de la grotte de Père loup, ou encore à la dernière vision de Mowgli quittant le vieux cobra blanc (Ankus du Roi) « qu'il laisse frappant furieusement, avec ses crocs vidés, les lourds visages d'or des Dieux qui gisaient sur le sol et sifflant : c'est la Mort. » « Cela est peint », dirait-on plus justement encore que Madame de Sévigné en parlant d'une fable de La Fontaine. Cela est surtout sculpté, car Kipling s'intéresse plus aux poses qu'aux couleurs. Or elles sont nombreuses ces poses que l'on retrouve (moins fortes et moins originales généralement) chez les grands animaliers : Delacroix qui s'occupe plus du mouvement, des grands gestes que des détails — Barye au contraire qui sacrifie les gestes inutiles à une connaissance parfaite de la mesure, à une minutieuse représentation des têtes en particulier, (très supérieures à toutes celles de Delacroix) — un Swan ou un Craw-

hall, plus habiles que géniaux — et parmi les sculptures très modernes un Pompon dont les animaux sont traités largement, où l'anatomie est moins créatrice d'art que chez les précédents, où la vérité crüe s'estompe sous la personnalité de l'auteur qui s'occupe moins de son modèle que de l'idée qu'il en a. Mais la gravure ou la peinture ne peuvent rendre ces formes innombrables et infiniment mouvantes, que la sculpture, elle même, nous présente dans des attitudes statiques et figées. Quelle variété d'expressions, de silhouettes, et comment plus d'artistes n'ont-ils pas été tentés par ce trésor de visions que sont en particulier les deux Livres de la Jungle : une tête sybilline, plantée roide sur l'épaule d'un enfant — le corps à corps inégal entre le serpent et l'adolescent — des veines, des muscles tout entiers qui s'évadent de la peau ; on voudrait palper la couche molle et vivante des anneaux du python sous le corps du petit d'homme ; on voudrait s'approcher des poils hérissés, des dents hideuses, du rictus agressif, du corps tassé sur les pattes de Mère-loup devant le tigre. Malgré ses défauts, Delacroix seul peut-être, a découvert ces gestes de génie dans sa nature désordonnée et fiévreuse, avec ses chevaux trop longs, ses lions mal équilibrés, ses expressions d'yeux souvent manquées...

Quelle est donc la qualité du pittoresque de Kipling ? Elle est bien diverse : on peut y trouver d'abord une merveilleuse aptitude à la concision. Ses descriptions tiennent en des raccourcis fulgurants,

témoin ce passage cité par M. Chevrillon ; avant un orage dans la Jungle : « de temps en temps, des nuages de poussière fauve se levaient de terre sans qu'il y eût de vent, sans rien qui les annonçât, tout d'un coup ; ils se jetaient comme des draps, en claquant, sur la cime des arbres brûlés de soif et ils retombaient... » Voilà un fond de tableau — voici maintenant « la forte voix de Baloo qui vient de se faire entendre, grondant comme un tonnerre dans la nuit chaude ». — Non, répond tout bas Mowgli, car le silence était grand dans la forêt, maintenant que Baloo s'était tu... » Ou encore : « le Rukh s'étalait en grands plis de velours sous le miroitement étincelant d'une poussière d'étoiles ». Cette peinture n'est pas toujours « internationale » en quelque sorte et le lecteur étranger est souvent incapable d'en savourer toute la force, car bien des mots anglais sont intraduisibles, surtout les verbes accompagnés de leurs postpositions, les mots composés, l'idée que l'on ne peut traduire sans la développer ou l'analyser, l'image que seul l'inconscient comprend et qui dépasse presque le langage. Par exemple : Akela était incapable « to pin the buck » (Les Frères de Mowgli) — Rikki-tikki possédait un « restless nose » — « A leaf tap-tap-tapped furiously... » (Miracle de Purun Baghat).

Il y a mieux encore : les sous-entendus sont fréquents, car « la Jungle est pleine de mots qui sonnent d'une certaine manière, mais veulent dire tout autre chose » (La Course du Printemps) et en

cela Kipling est un vrai moderne : il empoigne par ce qu'il écrit et il ravit aussi par ses silences, ses points d'orgue ou son harmonie heurtée. Comme la littérature et la musique actuelles, comme un Proust ou un Farrère, un Debussy ou un Ravel, il suppose son lecteur intelligent. Je crois qu'à ce point de vue le Miracle de Purun Baghat est un chef-d'œuvre : quelle angoisse profonde dans ces cœurs des bêtes et quel mystère dans leurs cervelles naïves et ténébreuses mais qui, cependant, ont prévu le cataclysme prochain, le glissement de la montagne... Ce qui enfin assure à l'œuvre du peintre son unité, c'est la « constance d'expressions du même genre », véritable « tour de force » comme dit E. Thévenot (Revue Anglo américaine de Juin 1929) : il n'y a pas là qu'« ingéniosité amusante », et la loi de la Jungle qui ressemble à la liane, est remplie de ces expressions purement « animales » ou dignes de l'être et aucunement « humaines ».

C'est tout ce travail du style et de la pensée (si l'on peut employer un tel mot pour un écrivain de génie) qui fait la qualité supérieure de son œuvre. Les idées n'en sont pas inaccessibles et l'on peut *savoir* autant, *penser* aussi fortement que Kipling, mais si les pensées sont à tous, comme l'a dit Buffon, la forme est bien personnelle et « le style est l'homme même ».

TROISIEME PARTIE

Le Poète

Ne sommes-nous pas déjà dans le domaine du poète s'il est bien admis qu'un des caractères de la poésie est la découverte d'images ? Sous chacun de ces mots infiniment saisissants nous avons des métaphores, des comparaisons abrégées : cette émotion intense qui nous étreint et nous étrangle pendant quelques secondes, à cause de la violence soudaine et cassante de leurs attaques, on la ressent dans bien des pages de la *Jungle* — elle tombe en foudre, vous rudoie, vous fait mal tout d'abord, heurte, blesse dans sa force et sa concision, mais elle est toujours très courte et le récit objectif reprend et court, puissant et large, grand de vigueur saine, de rutilante beauté, parfumé aussi des senteurs fraîches de la nature exubérante, et de sentiments si grands, si simples et si généreux pourtant, que le cœur palpite. Or le cœur de Kipling, dans son flegme voulu, est un puits de tendresse et de noblesse délicate, qui sous un rayon de soleil donne au jour ce qu'il a de plus profondément secret, puis referme aussitôt sa margelle — Des yeux parfois rêveurs et contempla-

tifs, et des yeux puissamment réalistes de naturaliste ont été donnés au grand animalier — de la science, juste assez pour peindre la vie ordinaire — de la poésie, juste assez pour découvrir ce que l'observateur seul est impuissant à dégager ; mais, poésie toujours contrôlée par la science, subjuguée, dominée, n'apparaissant que par touches drues, touffues et puissantes. Mowgli, à la veille de l'attaque des Chiens rouges, attend un avis du python pour exterminer les ennemis : Kaa vient de lui dire « ce qui est, a été » puis il a réfléchi et Mowgli s'est endormi. Mais le voici qui s'enfle « J'ai vu toutes les saisons mortes..... *Es-tu encore vivant* petit d'homme ?.... » Voilà qui nous semble poignant.

En dehors des mots créant l'image, il y a également des comparaisons étendues... et inattendues souvent, qui font penser (dans un tout autre genre) à Hugo. Voici la charge finale des Buffles (Mowgli est sur le dos de Rama le chef) contre Shere Khan le tigre : « les buffles tourbillonnaient jusqu'au bas du ravin, comme roulent des galets en temps de crue.... ils se ruèrent les uns derrière les autres comme des steamers dans un rapide... les buffles plus faibles, rejetés sur les flancs du ravin qu'ils frôlaient en déchirant les lianes ». (Au tigre !). Autre part Mowgli « n'atteint pas à cette délicatesse d'un nez de Jungle, aussi fine qu'une détente de gâchette à un cheveu près » : ici, c'est une belle aptitude aux rapprochements rares, un peu recherchés peut-être, mais parfaitement possibles. En

voici d'autres fort jolis : Kaa « dont l'immense échine forme une marqueterie de losanges... on dirait des zébrures dans la cloche d'un lys » dit Mowgli, le poète, dans l'Ankus du Roi (...cependant, Mowgli a-t-il pu voir des lys dans sa Jungle ?...) — et Raksha, Mère louve, « avec ses deux lunes vertes dans les ténèbres » — la cité fortifiée des Bandar-log « avec ses innombrables rangées d'habitations sans toit, semblables à des rayons de miel vides, mais remplis d'obscurité. »

L'auteur des « Seven Seas » a donc bien, dans ses Contes aussi, un immense trésor d'images ; il y a également ce même lyrisme, un semblable mouvement, une pareille harmonie. Chevrillon n'exagère-t-il pas un peu lorsqu'il ne voit chez notre écrivain qu'« un art brutal et franc, comme le rouge clair d'une jaquette de soldat anglais » (Etudes anglaises). Sans doute le sentiment y paraît assez rare, mais quoi de mieux décrit cependant que la venue des larmes chez Mowgli ? N'oublions pas que le talent de Kipling est très divers et que la Course du Printemps ou le Miracle de Purun Baghat ne peuvent être comparés à telle gaillarde ou goguenarde histoire des « Trois troupiers », mais bien plutôt, opposés. Tout n'est pas que réalisme et passion de l'action chez cet Anglais : il a approché et approfondi bien des sujets de pur idéal sans faillir, et Mowgli lui-même est la personification d'un tel idéal : il y a de l'Ariel en lui... Le voici, cet étroit mélange des deux contraires qui apparaît dans telle page des

Frères de Mowgli : celui-ci, sur le conseil du beau Bagheera, doit aller chercher la Fleur rouge au village. « Oui, j'y vais. Mais es-tu sûr, ô Bagheera que j'aime... (il glissa son bras autour du cou splendide et plongea dans les grands yeux son regard....) ». La descente de la Jungle est, entre tous les récits, un chef-d'œuvre dramatique lyrique et déjà épique. Il semble, à certains moments, que l'auteur y soit si fortement inspiré que la prose ordinaire ne lui suffise plus — il éclate tout à coup en prose poétique de l'effet le plus puissant ; c'est lorsque Mowgli, le cœur lourd de son affection pour Messua, sa mère (?), de sa haine pour les persécutions dont la pauvre femme est l'objet, lourd aussi « de choses qu'il ne comprend pas », fait venir Hathi l'éléphant et lui insinue son gand projet : « Ma vengeance a soif : *Lâche la Jungle* sur ce village, Hathi ! Bagheera frissonne et se tapit par terre ». Mais Hathi reste silencieux. « Qu'ils fuient... que l'eau de pluie soit seule à labourer leur sol... et que le chevreuil boive à l'abreuvoir, derrière le temple ! *Lâche la Jungle*, Hathi ! — Mais je.... mais nous ne sommes pas en querelle avec eux, » répond Hathi, en se balançant d'un air indécis et Mowgli continue : « Amenez tous les vôtres... que tous les champs soient nus... *Lâche la Jungle*, Hathi ! — On ne tuera pas ? demande avec insistance Hathi. — Non je ne veux pas que leurs os souillent notre sol ; mais j'ai vu et senti le sang de la femme qui m'a nourri... *Lâche la Jungle*, Hathi — Ah ! maintenant dit Hathi, je comprends.... Nous *lâcherons la*

Jungle. » A-t-on souvent écrit des stances aussi belles ? a-t-on trouvé un lyrisme plus poignant dans des œuvres, à juste titre, renommées ? Non il ne s'agit pas d'un « art brutal ». Dans ce même récit encore, voici cette fois au milieu de la prose, de vraies strophes rythmées : c'est la divine chanson du *Matin* (qui évoque en nous des sentiments identiques à celle du musicien scandinave Grieg dans la suite : *Peer Gynt*). Nous la citerons textuellement d'après la traduction fidèle et fort élégante, ici, de MM. Fabulet et d'Humières :

« Plume et poil soudain, loup, vautour ou daim
fondent dans les lisières ;
en silence vois les Barons du Bois
regagner leurs tanières.

Lourd sous le jong neuf, par les champs, le bœuf
peine ; le sillon fume
Redoutable et nu, le matin venu
flambe sur l'étang qui s'allume ».

Dans ces strophes « l'idée profonde se dégage, libérée des contours et de la matière même du récit, transmuée en musique, puissante en prestiges nouveaux, allégée et comme spiritualisée » (Chevrillon) Belle pensée, douce sensibilité, vive imagination, riche harmonie (et c'est la définition de la poésie par qui la connaissait bien : Lamartine), tout se trouve dans ce chant de *Kala Nag* :

« Je me souviens de ma vigueur antique et de ma forêt...

Je veux retourner à ma race, aux êtres des bois qui gîtent dans leurs repaires.

Je veux m'en aller jusqu'au jour, partir dans le matin nouveau...

Je veux revoir mes vieilles amours et mes frères de jeux, sans maîtres encore. »

Ou dans ces lamentations des Langurs, les singes, amis de Purun Baghat qui vient de mourir :

... « Parce que nous l'aimions d'un amour si tendre, de cet amour qui sait mais ne peut pas comprendre. ... Et maintenant pleurez....

Pleurez car notre ami ne se réveille pas... »

Ou enfin dans cette Berceuse phoque :

« Silence, mon bébé, la nuit est derrière nous et noires sont les eaux qui brillaient si vertes. La lune, sur les brisants, nous cherche au repos dans les creux qui bruissent.

Où flot touche flot, fais-toi oreiller doux ;
roule ton corps las, mon petit nageur....

Mais voici le chef-d'œuvre de délicatesse, la Chanson du Flot (des Croque-Morts), une sorte de « Jeune Tarentine » si l'on pouvait éloigner une vision horrible que Kipling d'ailleurs, avec un art exquis

de la nuance estompe autant que possible, celle de ce crocodile attendant au gué la jeune fille qui prend son dernier bain avant d'aller retrouver son fiancé :

« A l'amour il faut que j'aïlle...

Petits pieds si près du port,
le flot refermé sur elle
s'enfuit *rouge* loin du bord ».

Quant au chef-d'œuvre de force, c'est la Chanson de Mowgli sur la peau de Shere Khan, au Rocher du Conseil : il n'est rien de plus âpre et de plus violent. Elle est de beaucoup la plus longue car elle raconte le fameux combat et analyse, naïvement, les sentiments du héros :

« Je danse sur la peau de Shere Khan, mais mon
[cœur est lourd...

Je suis deux Mowglis, mais la peau de Shere
[Khan est sous mes pieds ;
toute la Jungle sait que j'ai tué Shere Khan. Re-
[gardez-bien, ô Loups.

Ahaé ! mon cœur est lourd de choses que je ne
[comprends pas...

C'est l'enfant et non plus le héros qui parle dans ce dernier vers ; c'est le petit être entouré de secret, qui ignore son âme, ne sait même pas qu'il en possède une ; c'est toujours et surtout, un bel ani-

mal qui se perfectionne sans cesse. Cette belle histoire que Mowgli a vécue dans les forêts, Kipling a désiré la faire vivre aux enfants des hommes du 20^e siècle. Les « Histoires comme ça » sont empreintes d'une poésie beaucoup plus simple mais qui, en maints endroits, rejoint « la poésie pure », par d'autres procédés. Ce sont des assemblages frais et neufs de mots courants : le Chat s'en va « par les Chemins mouillés du Bois sauvage » et se fait appeler par la femme « Sauvage Enfant du Bois sauvage » — le Chien est « le Premier fidèle ». La poésie se dégage surtout de la concision avec laquelle les choses les plus exquises sont dites, effleurant les sens et faisant dérouler devant les yeux des gravures incertaines, aussi étranges et nombreuses que celles de Kipling, illustrant ses propres œuvres. Le caractère du Chat sauvage est peint de touches poétiques : suivant les animaux qui vont se vendre à l'homme, on le voit qui vient « tout doux, tout doux, à pas de velours », pour « sentir l'odeur du lait tiède et blanc » : c'est de la poésie vraiment enfantine, mais qui s'adapte très bien à cet air de mystère qu'ont tous les récits des « Histoires » et c'est cela qui, en dernier lieu, ajoute le plus de charme à ces contes tous préhistoriques, contemporains du premier homme, de l'homme des cavernes ou des tribus du centre de l'Inde qui auraient découvert (selon des traditions aujourd'hui battues en brèche) l'alphabet et l'art d'écrire, ce que relate joliment l'auteur dans « How the first letter was written » ou « How the Alphabet was made ».

QUATRIEME PARTIE

Le Créateur de mythes

Voilà nos Bêtes de la Jungle et autres, parées d'un luxueux vêtement, celui du style ; mais voici mieux encore ; voici le manteau de grand apparat, qui broche sur le tout : Kipling est plus qu'un poète, il est un véritable aède, il a vraiment créé une épopée, une sorte d'Iliade : c'en est tout l'esprit, le sujet et le ton.

« Jadis, conte une légende hindoue, tous les animaux vivaient en frères dans la Jungle et le tigre fraternisait avec les gazelles, le loup et le mouton. Nul n'était carnivore : les herbes grasses et parfumées suffisaient à calmer les plus grandes fringales et le Seigneur Tigre lui-même ne faisait pas exception : sa robe était d'un jaune d'or immaculé. Or un jour, le roi de la Jungle indienne se prit de querelle avec un mouton ; impatienté, il leva sa patte griffue et la laissa retomber sur l'innocente bête dont le sang coula ; enivré par l'odeur, le tigre dévora celui qui, jusqu'alors, avait été son frère... puis l'horreur de son acte lui apparut et poursuivi par le remords, il s'enfuit dans la Jun-

gle, courant parmi les hautes herbes, qui, animées par un dieu vengeur, le flagellaient au passage, traçant sur son beau pelage les longues zébrures noires qu'il conserva depuis, stigmates ineffaçables de sa faute, et transmis à ses descendants ». Voici, résumée en quelques mots, la fameuse création de la Jungle, par l'éléphant Tha, ancêtre de Hathi. Ecoutez celui-ci (plus respectueusement que Bagheera...) : « Au commencement.... était Tha, et Tha était le Seigneur de la Jungle et il tira la Jungle des eaux profondes avec sa trompe, et là où il faisait des sillons dans le sol avec ses défenses, là couraient les rivières »... toute une vieille cosmogonie. Le premier tigre était alors le juge de la Jungle, quand « deux chevreuils, une nuit, se prirent de querelle... et pendant que les deux adversaires s'expliquaient devant le premier tigre couché parmi les fleurs, on raconte qu'un des chevreuils le poussa de ses cornes... le premier tigre sauta sur le chevreuil et lui brisa le cou. ». Notre œuvre est tout entière imprégnée de ce mysticisme de l'Inde, terre du Ramayama et du Mahabaratta, pays des vieux temples et des vieilles ruines sacrées, de Boudhâ (surtout autrefois) et du nirvâna. Dans Toomai des Eléphants, le grand dieu Çiva donne à chacun sa part : vivres, destinée, labeur, et malgré le stragème de Parvâti, son épouse, n'oublie pas la Sauterelle « la plus minuscule des petites choses cependant » (?) (Chanson de la mère de Toomai). Dans Rikki, nous avons, toutes proportions gardées, une « Romance de la Sauge... » bouddhique : alors que, dans la légende chrétienne, cette petite

plante est récompensée pour avoir abrité l'Enfant Jésus, ici « le grand Dieu Brahma mit la marque (des lunettes) sur tout notre peuple, dit Nag, quand le premier cobra eut étendu son capuchon pour préserver Brahma dormant, du soleil. »

Purun Baghat, c'est le Poverello, c'est St-François d'Assise vivant avec les bêtes et les aimant tendrement. Quel saint miracle ! Elles le sauvent et sauvent tout le village, au pied de la montagne ; et Purun mourant, murmure au grand cerf (qu'il s'était attaché pour avoir passé sa main fraîche sur ses andouillers brûlant de fièvre) : « Demeure avec moi ...frère, jusqu'à ce que je m'en aille »... Comme elle est profonde la connaissance des bêtes chez Kipling et en particulier, ici, l'analyse de cette prescience des bêtes qui devinent le cataclysme imminent, mais ne songent qu'à sauver leur bienfaiteur, grâce à une sympathie instinctive. Cette scène, sur les confins de la Jungle est une des plus grandes décrites par Kipling du point de vue épique comme du point de vue poétique.

C'est un autre danger, continu celui-là, qui donnera aux phoques leur Sauveur, ce jeune animal blanc, prédestiné, dans les prophéties de ses congénères, à la conservation de sa race ; il cherchera pendant des années la plage idéale où ses énormes amis pourront s'ébattre tranquillement sans craindre l'homme tueur. L'ayant trouvée, il luttera pacifiquement par des arguments d'abord, puis de son mu-

seau et de ses gauches abattis, pour vaincre et emmener définitivement, après des combats homériques, les réfractaires dans la baie que le soleil dore et que la mer agite de son incessant bourdonnement.

Comme des satellites, autour de l'histoire de Mowgli, tournent tous ces contes de Jungle, de montagne, de glace et enfin les « Just so stories ». Cette immense promenade autour de la terre ne renferme qu'un même chant dont la bête sauvage est le leit motiv principal. Mais plus nous allons et plus nous nous trouvons en face de véritables Mythes se succédant sans lien apparent et très vite, faisant croire cependant que l'auteur s'est formé une conception du monde dont il ne nous donne que quelques aperçus. Il nous a déjà prévenus dans les Jungle books qu'il ne pouvait nous raconter toutes les histoires relatives au petit d'homme, nous demandant d'admettre ces histoires et nous donnant très succinctement les titres de contes qu'il aurait pu écrire. De même les Just so stories n'ont la prétention que de nous montrer quelques aspects d'un univers fondé sur le fantastique et la « Magic ». On y rencontre souvent des divinités (les Magiciens) mêlées aux hommes, s'entretenant familièrement avec eux, comme un Zeus, un Bacchus, un Wotan savaient descendre sur la terre à l'occasion, redresser des torts ou au contraire, prendre joyeuse part des plaisirs malfaisants, ou des farces malicieuses. Chez Kipling, il ne peut être question de grossièreté certainement, étant donné le

but moralisateur et le désir d'écrire pour le tout jeune lecteur. Mais comme dans toute bonne mythologie, il faut qu'il y ait d'abord du mystère : aussi l'auteur explique-t-il certaines choses, les autres faisant partie de ce que l'on ne peut savoir car elles sont « magiques » et l'enfant comprend merveilleusement, malgré sa curiosité, qu'il est entouré de forces cachées, qu'on les appelle Croquemitaine, Fée Carabosse ou Electricité ou T. S. F. Il admettra donc parfaitement, sous réserve de quelques questions angoissées, les mythes des histoires, à lui destinées. Il retrouvera alors, comme dans la Jungle, un animal dans chaque histoire (sauf une ou deux exceptions) jouant le premier rôle et comme s'il était seul. Kipling s'occupe peu de la reproduction de l'espèce et son petit admirateur, encore moins ! Mais, et c'est là un point capital pour eux deux, qu'était le premier ancêtre des animaux que nous contemplons aujourd'hui ? — C'est alors que nous voyons le Crabe chassé de son paradis... aqueux où il était le maître et précipité au fond des mers, vêtu d'une pauvre cuirasse et louvoyant en louchant et en bavant pour éviter ses ennemis ! C'est alors que le premier Chameau, amorphe et monotone se verra affublé d'une bosse disgracieuse. Un Rhinocéros, une Baleine seront, pour des péchés véniels, punis dans leurs corps et leur beauté (!) extérieure. Seul un Eléphant ou plutôt l'Eléphant, le seul qui formera souche (et quelle souche !), se verra récompensé d'une curiosité, peut-être excessive cependant, par l'allongement de son orifice nasal et portera trompe, pour le plus

grand bien de sa postérité ! Chose curieuse, tous les « Magiciens » de ces contes sont des personnages différents, selon que l'on passe de l'Australie au Siam ou au Cap Gardafui. Est-ce une satire élégante, un malicieux sourire à l'adresse des innombrables religions des hommes ? Peu importe : ces Divinités ne sont là que pour élever le ton du conte et ne pas laisser planer dans l'esprit des enfants des doutes, redoutables pour l'admission de certaines idées...

Il nous semble bien, après une telle étude, que c'est vraiment d'épopée qu'il faut parler et dans toute la force du terme. Sans vouloir faire des rapprochements inélégants entre la Bible, l'Iliade ou l'Enéide, nous devons constater que les *Jungle books*, tout particulièrement, répondent assez bien aux qualités que Châteaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, demande à l'épopée. On y trouve cette « simplicité » roide et souvent sans grands ornements, une « antiquité de mœurs » remarquable car cette histoire du petit d'homme pourrait remonter à des milliers d'années (certains détails devant changer alors) au lieu d'être actuelle et contemporaine du fusil (Buldeo, le chasseur des forêts, porte en effet cet engin sur son épaule) — la « narration » est souvent rapide, « sans digressions, sans discours » ; elle se ralentit aussi parfois et s'enjolive d'à côtés brillants et magnifiques — les « descriptions » sont brèves et « frappent » — les « comparaisons » sont souvent « de petits tableaux suspendus au pourtour d'un édifice » mais s'expriment en quelques mots seuls utiles — le sublime (et l'on en rencontre sou-

vent) naît de l'ensemble des parties, de la « magnificence des mots en harmonie avec la majesté de la pensée » (voyez par exemple le discours du roi de la Jungle, Tha, écrit dans le style biblique) ; mais parfois il fond sur nous d'une façon inattendue, ressort « d'un contraste entre la grandeur de l'idée et la petitesse du mot qui sert à la rendre ». Il faut bien dire qu'il y a une certaine part d'invéraisemblance chez Kipling comme chez tous les auteurs épiques. A notre avis le grand charme de l'œuvre c'est qu'elle est essentiellement moderne et que ses sentiments élevés n'empêchent pas la réalité d'être toujours la plus forte — loin de nous la pensée de dire que les idées dépassent en grandeur celles de Moïse ou du poète aveugle (cela serait entièrement faux), mais dans un cadre plus restreint, l'œuvre qui n'a pas trois mille ans de date, épouse mieux nos tendances, s'accommode mieux des goûts de la société actuelle, européenne et même internationale : le temps et l'espace sont de sévères censeurs... Nous ne savons ce que seront les Jungle books dans trois mille ans, mais il nous semble qu'ils décrivent des états d'âme universels (qui nous intéressent et nous intéresseront toujours moins puisque ce ne sont point les nôtres !)

Quel curieux mystère aussi que cette Jungle où une loi est souveraine, où les animaux sont des symboles : nous voyons bien plusieurs loups, mais y a-t-il deux Léopards, deux Pythons etc... ? Ce sont des sortes de Dieux de la Jungle et Findlayson

(dans Les Bâtisseurs de ponts de R. Kipling) assistant à leur Conseil (il avait, il est vrai, fumé de l'opium) les prendra pour tels ; ils portent des noms retentissants, aussi claironnants que Ménélas ou Agamemnon, et ces noms sont connus de tous les Hindous puisqu'ils ont été souvent pris dans le terroir même. Parmi eux vit un petit d'homme, allaité par une Louve, instruit par un ours, « entraîné » par une panthère, protégé par un python, vengé par un éléphant. Mais est-ce un petit d'homme ? Messua sa mère (probablement) l'appelle un Jeune Dieu — c'est le jeune Orphée de l'Inde — ce sera plus tard (Dans le Rukh) « un contemporain de l'âge de fer et même de l'âge de pierre. Pensez-y, dit M. Muller, il est au commencement de l'histoire de l'homme... Adam au jardin. » Et combien d'années pèsent sur Kaa, sur Hathi ? J'ai vu « cent et cent pluies », dit l'un....

Que font tous ces êtres plus grands que la réalité, baignés dans le surnaturel ? Comme dans une épopée ils combattent ; et non pas (ou rarement) comme dans notre épopée burlesque, le Roman de Renart, un par un, Renart contre Ysengrin ou contre Chantecler, mais par masse. Voici quatre paladins, comme à Roncevaux, contre toute l'armée des Bandar-log ; voici Mowgli seul, comme dans les défilés de Galice ou aux Thermopyles, contre tous les jeunes loups rangés autour de Shere Khan ; tous les loups alliés aux abeilles massacrant jusqu'au dernier les Chiens Rouges ; toute la Junglé enfin, Hathi en

tête, anéantissant le village des hommes ! Combien d'autres pages ont d'ailleurs ce caractère épique : la fuite des Bandar-log, de cime en cime, avec l'enfant — le jeu du python et de l'adolescent — le départ du petit Toomai sur le cou de l'immense Kala Nag et surtout cette danse des éléphants au clair de lune — la randonnée du Phoque blanc à travers tant de mers....

Comme le ton aussi est bien approprié ! Il faut à l'épopée une certaine éloquence, un élargissement de la phrase, une abondance de comparaison, d'images, de périphrases que nous rencontrons plus d'une fois chez Kipling (lorsqu'il le veut et le juge indispensable). Un passage est particulièrement frappant à ce point de vue : c'est le combat contre les Red dogs, le morceau le plus achevé du maître, d'après Cyril Falls. « Alors commença la longue bataille : ondulant, foulant, séparant, se rétrécissant, dispersant et s'épandant sur les sables rouges et mouillés, sur les racines entremêlées des arbres et entre elles, dans les buissons et au travers, dans les mottes gazonnées... » Nous sommes bien en pleine épopée. L'on ne peut d'ailleurs, à la lecture de ces livres d'animaux, éviter de penser au Ramayana d'une part, aux Niebelungen de l'autre. Hommes, Dieux, Bêtes se mêlent dans le premier, et Rama l'allié des singes, soutient de rudes combats mais défait enfin le Démon Ravana. Il y avait, dans le Museum de Lahore que dirigeait le père de Kipling, un manuscrit du Ramayana que le jeune homme a

sûrement connu... D'autre part, Mowgli ne nous rappelle-t-il pas souvent Siegfried (que nous verrons surtout à travers la transcription qu'en a faite Richard Wagner dans « la Tétralogie »), l'homme de la nature, qui comprend les murmures de la forêt et de ses bêtes et se fait guider par le chant des oiseaux, vers la caverne du trésor. Le bel épanouissement du « Printemps », dans le dernier morceau, ne nous évoque-t-il pas cette fameuse page de la Walkyrie où le soleil paraît tout à coup sur la scène : « Plus d'hiver ! Déjà le printemps commence... » Et l'interprétation de l'Ankus du Roi : n'est-ce pas tout le sujet des Niebelungen, et les Filles du Rhin, infiniment plus sympathiques que notre « Capuchon blanc » (le vieux cobra, gardien des bijoux royaux), ne vont-elles pas déplorer la perte du trésor, cet « or du Rhin », qui, répandu sur terre et colporté de mains en mains, tel que l'Ankus à la pierre rouge, ne causera que morts sur morts ? Heureusement les flots remonteront dans le Crépuscule des Dieux (après la mort de Brunehilde et de Siegfried), rechercher leur proie et sauver alors l'humanité. Ainsi l'Ankus sera restitué au cobra. (1) Il nous semble du reste qu'entre Kipling et Wagner il y ait un étroit cousinage de deux génies, proprement saxons, non seulement dans les sentiments dépeints et dans le livret, mais même dans les moyens techniques employés pour les rendre. De même que Siegfried, lorsqu'il apparaît sur la scène, nous est annoncé par un merveilleux chant de cor ou par plusieurs leit-motifs, selon ses états d'âme ou ses situations, de

même nous trouvons divers leit-motifs concernant Mowgli : celui des yeux fascinateurs, des pleurs, de la mélancolie, de la solitude, orchestrés avec une grande variété d'accords qui changent selon les scènes et les attitudes. Le Miracle de l'ancien premier ministre devenu saint homme, aurait probablement fourni à Wagner, lui aussi, une multitude de sentiments et une gamme (!) de notations descriptives que sa musique aurait très bien pu rendre. Mais il n'est pas sûr que Kipling ait connu Wagner et nous croyons même savoir qu'il ne lui doit rien. S'il en est ainsi nous devons donc admettre que Rudyard Kipling fut un créateur de mythes dans toute l'acception du terme — que l'Ankus du Roi fait partie du fond commun de l'humanité — que la lutte de Mowgli contre Shere Khan est une sorte de combat singulier entre le Bien et le Mal — que le Petit d'homme est un nouveau Romulus, fondateur d'une Société et son premier roi ; d'abord, animal et roi des animaux, puis homme et premier maître des bêtes.

C'est bien une épopée primitive en pleine vie, brutale un peu et raide, mais pure et qui fleure la jeunesse et l'action — c'est une épopée, non point reculée derrière nous dans le lointain des âges, mais si l'on peut dire, reportée au-dessous de nous, dans l'inexploré des formes inférieures de l'Etre.

C'est la légende de la Vie animale...

Conclusion

Nous paraissions loin de notre premier point où nous nous efforcions de montrer le caractère scientifique de cette œuvre, la précision et le réalisme de l'observation. Nous avons vu l'auteur se dépouiller de son cerveau humain et chercher, avec des yeux impartiaux, l'âme de la bête ; nous l'avons vu se libérer de la complexité de ses pensées et se faire enfant pour conter à ses jeunes frères des choses charmantes, fantastiques, mais surtout instructives et bonnes à dire à des petits ; nous l'avons vu leur inculquer une saine morale, celle de l'action, qui doit faire d'eux des hommes... de foi et de loi, sans peur et sûrs de réussir ici-bas. En même temps, il nous donne une véritable œuvre d'art, qui ne dépasse pas le cerveau d'un enfant et qui, cependant, intéresse et passionne ses aînés, ses parents, les vieillards même. Et c'est ce « tout » extraordinaire que nous admirons le plus en Kipling. Est-il plus moraliste qu'artiste ou qu'observateur ? On peut n'admettre ni sa conception de l'art littéraire, ni son idée du devoir, mais peut-on nier qu'il soit arrivé à faire une œuvre parfaite en son genre ? Nous avons cité bien des noms, au cours de cet exposé : peut-on en trouver un seul, cueillir dans cette littérature animale une fleur à la fois plus fraîche et

plus vigoureuse, sans ce parfum lascif ou anémiant pervers ou fétide que malheureusement, un grand nombre d'écrivains actuels recherchent, donnant à leurs lecteurs le mauvais exemple, qu'ils prêchent d'autre part dans leurs actes eux-mêmes. Nous ne sommes point puritains, mais il nous semble qu'il vaut encore mieux montrer le droit chemin et conduire aux étoiles les petits cœurs et les jeunes consciences qui sont confiées à la génération des éducateurs de tous genres : or Kipling ouvre les yeux, ouvre les cœurs et pénètre dans les consciences. N'importe quel épisode de la vie de Mowgli, ayant une importance réelle dans l'œuvre, est décrit par l'extérieur, dans une forme apparemment très simple et nullement artificielle, avec un but nettement instructif. Voilà ce qui, à notre avis, doit faire des Livres de la Jungle (plus encore que des Just so stories) des « livres de chevet » que l'on relit à tout âge avec des plaisirs divers et qui pourraient même devenir des livres classiques dans les établissements scolaires, auprès de ceux des plus grands maîtres de toutes les littératures.



NOTES

PREFACE

Page 2. — Note 1 : tiré du « Sailor boy » de Tennyson.

Note 2 : Nisard. Histoire de la Littérature française. Tome III.

CHAPITRE I

PREMIERE PARTIE

Page 12. — (1) ...ou peut-être même de ces maharajahs superbes qui, au XVI^e siècle dominèrent l'Inde et y firent édifier des monuments remarquables, surtout, près de Lahore et de Dehli, donc, là où se trouve actuellement la Jungle (ce fut surtout sous le règne d'Akbar le Grand).

Page 20. — (1) ...Comment Hart a-t-il pu écrire p. 143 de son livre « Kipling, the story-writer » qu'il est impossible de situer ce dernier épisode : la Course du Printemps commence ainsi : « Deux ans après la grande bataille des Chiens Rouges et la mort d'Akela, Mowgli devait compter près de *dià-sept ans...* » On ne peut être plus explicite.

DEUXIEME PARTIE

Page 23. — Note 1 : W. H. Hudson croit au contraire, donner dans « Un flâneur en Patagonie », l'impression du réel en nous faisant part, sans discrétion aucune, de ses multiples connaissances techniques qui font honneur plus à l'érudit qu'à l'observateur et au poète.

Note 2 : Nous avons remarqué que les enfants, en lisant les deux livres de la Jungle, dans la traduction, font de Bagheera une femelle à cause de l'appellation féminine de « panthère » et nous avons pris l'habitude, pour ne pas créer de confusion, de parler

de Bagheera au masculin. Pourquoi faut-il qu'en français certains mots portent en eux-mêmes de pareilles erreurs : nombreuses sont les personnes *de tous âges* qui croient encore que le mâle de la grenouille est le crapaud !

Note 3 : M. Coutières dit, dans « le Monde vivant » que Bagheera est atteint de « mélanisme ».

Note 4 : M. Hachet Souplet, directeur de l'Institut de psychologie zoologique donne dans « les Grands fauves » la description suivante de la panthère noire : « elle n'est ni une espèce ni une variété à part. D'ailleurs en regardant obliquement le pelage d'un sujet à robe noire, quand il est éclairé, on peut constater que les roses de la panthère ordinaire apparaissent comme le pommelage de certains chevaux ». Singulière ressemblance entre certains mots, et entre les deux descriptions.

Page 25. — Note : « Coiled » a été traduit par « mouvant » dans la transcription française de Mrs. Fabulet et d'Humières ! et pourtant cette traduction n'est pas mauvaise d'ordinaire...

Page 28. — Note 1 : « Chien Rouge ». L'oreille de Kipling est bien préparée à l'audition de certaines pages de musique moderne et la contradiction entre « les douces lèvres humaines » et le cri horrible du chacal nous le prouve : d'ailleurs C. Debussy entre autres se serait, semble-t-il, fortement inspiré des chants populaires hindous, chinois et indochinois où la discordance est fréquente.

Note 2 : N'est-il pas aussi nettement modelé que dans la vivante sculpture de Barye : le Tigre et le Crocodile (reproduit dans Malet : Histoire, classe de Philo p. 173.) ?

Page 29. — Note 1 : Le « Naja tripudians » comme l'appellent les auteurs actuels. Remarquez le mot Nag, venu directement de Naja, le mot savant.

TROISIEME PARTIE

Page 44. — Ce livre très documenté et très récent (1928) s'intitule : « la Psychologie des Animaux ».

Page 48. — Note 1 : Les passereaux et les échassiers sont renommés pour danser et d'après

certain auteurs, leurs danses auraient été imitées par les hommes primitifs ; nos danses actuelles ne seraient du reste qu'un retour à la nature, beaucoup plus que ne l'étaient le Pas des patineurs ou la Troïka !...

Note 2 : Voir de nombreux exemples dans le livre, en particulier au chapitre de « la Pensée (sic) des animaux ».

Page 51. — Note : Pour ce qui va suivre, on se reportera utilement, au point de vue de la vérité psychologique, aux savants livres déjà cités de Espinas, Buytendijk, Coutières.

Page 56. — Note : Nous opposons ici le Moïse « dentu » au Moïse « cornu » de la Bible, représenté d'une façon si suprahumaine par Michel Ange dans l'Eglise de St-Pierre aux Liens à Rome.

Page 67. — Note 1 : Nous connaissons un chien, qui hurle lorsqu'on lui joue la gamme simple, même au milieu d'un morceau de musique et se tient tranquille, lorsque le morceau reprend ; il va même jusqu'à empêcher son maître de toucher son piano.

Note 2 : Nous convions le lecteur à se reporter à la plaquette très documentée de M. P. Yvon sur « l'Animal dans la Littérature moderne et contemporaine ».

Page 70. — Note : Seton et Roberts ont déjà été étudiés dans un diplôme d'études supérieures présenté par M. Poirier devant la Faculté de Caen.



CHAPITRE II

PREMIERE PARTIE

Page 93. — Comme le fait Firmin Roz : « Kipling ne connaît que des récits de violence et de carnage, de lutte et d'effort, de sang-froid et d'audace — instincts déchaînés, volontés tendues. » (Revue des Deux Mondes : 1909).

DEUXIEME PARTIE

Page 96. — La France, a-t-on dit, envers qui Rudyard Kipling a réparé toute injustice dans ses poèmes « Recessional » et « France ».

TROISIEME PARTIE

Page 107. — Chien Rouge : il s'agit de la lutte meurtrière contre les Dholes ou Chiens rouges dont Akela fit un grand carnage.

CHAPITRE III

PREMIERE PARTIE

Page 119. — l'Ile et l'Empire de Grande Bretagne
par Rob. d'Humières.

Page 124. — Note 1 : « Before Adam » roman de
Jack London.

Page 124. — Note 2 : Michel Epyu : Œuvres Choies
de R. Kipling.

QUATRIEME PARTIE

Page 150. — On pourrait rapprocher aussi « the
Pardonner's tale » de Chaucer (Can-
terbury tales).

Bibliographie

- ACHARD (P). Nous, les Chiens. Paris, 1929.
- BADEN-POWELL. Le livre des Louveteaux. Neufchâtel, 1927.
- BELL (E.). La vie intérieure des Animaux. Paris 1923.
- BESNARD (A.). L'Homme en rose. Paris, 1913.
- BLECH (A.). Les Souffrances muettes. Paris, 1926.
- BORDERIEUX (C.). Les Nouveaux animaux pensants. Chez l'auteur, 23, Rue Lacroix. Paris, 1927.
- BREHM. L'homme et les Animaux. Paris, 1878.
- BRIEUX (E.). Voyages aux Indes et en Indo-Chine. Paris, 1910.
- BUFFON. Histoire naturelle, générale et particulière : 1° Quadrupèdes, Paris, 1749-1767. 2° Oiseaux, Paris, 1770-1783.
- BUYTENDIJK (F.). La Psychologie des animaux. Traduction du D^r Bréda. Paris, 1928.
- CARROLL (L.). Alice's adventures in Wonderland — London, 1908.
- CHATEAUBRIAND. Le Génie du Christianisme. Paris, 1802.
- CHARLES (C.). R. Kipling, his life and works. London, 1911.
- CHAUCER (G.). The Canterbury tales : 1° The Pardoner's tale — 2° The Nonnes Priestes tale — Edité par Skeat (The Student's Chaucer). Oxford, 1895.

- CHEVRILLON (A.). 1° Etudes anglaises — Paris, 1920 ;
2° Dans l'Inde — Paris, 1891.
- CORNISH Animal artisans and other studies of
birds and beasts — London, 1911 ;
- COSMOPOLITAN (The). Revue : Are there two R. Kiplings ?
London, May October 1901.
- COUTIERE (H) Le Monde vivant. Paris, 1927.
- DEMAISONS (A.). 1° Le Livre des Bêtes qu'on appelle
sauvages. Paris, 1929 ;
2° La Comédie animale. Revue des
Deux Mondes : 15 Juin et suivants,
1930.
- DELAMAIN (J.). Pourquoi les Oiseaux chantent — Pa-
ris, 1928.
- DERENNES (Ch.). 1° Emile et les autres — Paris, 1924 ;
2° La vie de Grillon — Paris, 1920.
- DUMAS (A.). Histoire de mes bêtes. Paris, 1928.
- EEKHOUD. Les peintres animaliers belges. Bru-
xelles, 1917.
- EPUY (M.). Œuvres choisies de R. Kipling — Pa-
ris, 1923.
- ESPINAS (A.). Les Sociétés animales. Paris, 1924.
- FALLS (C.). R. Kipling, a critical study. London,
1915.
- FARRERE(C.). 1° Une jeune fille voyagea. Paris,
1925 ;
2° Le Livre de la Jungle. Conferencia:
Octobre 1926.
- FRANCE (A.). Le Crime de Sylvestre Bonnard. Paris,
1921.
- GLASFURD (A. I .R.). Rifle and romance in the Indian Jun-
gle. London, 1906.
- GOBLET D'ALVIELLA Inde et Himalaya. Paris, 1877.
- HACHET-SOUPLET. Les Grands fauves. Paris, 1925.
- HART (M.). Kipling, the story-writer. Berkeley
(U. S. A.), 1918.

- HINZELIN (E.). Les Animaux mythologiques, avec illustrations de Benjamin Rabier. Paris, 1926.
- HOPKINS (T.). R. Kipling's world. London, 1925.
- HUDSON (W. H.). Un flâneur en Patagonie. Collection dirigée par J. Delamain. Paris, 1929.
- JEROME (J. K.). Three men in a boat. London, 1889.
- KIPLING (J. L.). Beast and Man in India. London, 1891.
- KIPLING (R.).
1° The Jungle book. London, 1894.
2° The Second Jungle book. London, 1895.
3° Just so stories. Macmillan. London, 1902.
4° Many inventions. Macmillan. London, 1893.
5° Mine own people. Tanchnitz. Leipzig, (s. d.).
6° The day's work. Macmillan. London, 1898.
7° Les Bâtisseurs de ponts. Traduction de L. Fabulet et R. d'Humières. Paris, 1914.
8° Thy servant a dog. Macmillan. London, 1930.
etc.....
- KOHTS (N.). Les habitudes motrices d'adaptation du singe inférieur. Journal de psychologie normale et pathologique : Mai, 1930.
- KROPOTKINE (P.). L'entraide, un facteur de l'évolution. Traduit de l'Anglais par Bréal. Paris, 1906.
- LA FONTAINE. Fables.
- LECONTE DE LISLE. Poèmes barbares. Paris, 1862.
- LEGOUIS et CAZAMIAN. Histoire de la Littérature anglaise. Paris, 1929.

- LE GALLIENNE. R. Kipling, a criticism. London, 1900.
- LONDON (J.). 1° The Call of the Wild. New-York, 1924.
2° White fang. New-York, 1912.
3° Jerry of the Islands. London, 1917.
4° Before Adam. New-York, 1912.
- LOTI (P.). 1° L'Inde sans les Anglais. Paris 1903.
2° Pélerin d'Angkor. Paris, 1912.
- MAETERLINCK. 1° La Vie des Abeilles. Paris, 1901.
2° La Vie des Termites. Paris, (s. d.).
3° L'Oiseau bleu. Paris, 1909.
4° L'Hôte inconnu. Paris, 1917.
5° La Vie des Fourmis. Paris, 1930.
- MICHELET L'Oiseau. Paris, 1856.
- MURSON Kipling's India. New-York, 1915.
- NATURE. (La). Revue : Année 1885 (24 Janvier) chez Masson. Paris, 1885.
- PERGAUD (L.). 1° De Goupil à Margot. Paris, 1910.
2° Le Roman de Miraut, chien de chasse. Paris, 1914.
- Prince D'ORLEANS (H.). Six mois aux Indes. Paris, 1889.
- RACHILDE (M.). Le Théâtre des Bêtes. Paris, 1926.
- RECLUS (E.). Géographie universelle. Tome 8. Paris, 1883.
- ROBERTS (C.). The Watchers of the trails. Boston, 1904.
- RQLLINAT (M.). Dans les Brandes. Paris, 1883.
- SETON (E. T.). 1° The Arctic prairies. New-York, 1911.
2° Wild animals at home. New-York, 1913.

- SCIENCES et VOYAGES. Revue hebdomadaire. Paris :
26 Janvier 1928 ; 23 Août 1928 ; 30
Août 1928 ; 6 Septembre 1928 ; 18
Octobre 1928 ; 15 Novembre 1928 ;
29 Novembre 1928 ; 17 Janvier 1929 ;
11 Avril 1929 ; 17 Octobre 1929 ; 24
Octobre 1929 ; 3 Juillet 1930 ; 17
Juillet 1930 ; 29 Janvier 1931 ; 26 Fé-
vrier 1931 ; 12 Mars 1931.
- THEVENOT. Kipling et les Instincts primitifs : Re-
vue anglo-américaine, Juin 1929.
Paris, 1929.
- VALMIKI. Ramayana. Traduction Fauche. Paris,
1855.
- VIGNY (A. de). Destinées (posthume). Paris, 1864.
- WAGNER (R.). La Tétralogie. Schott. Mainz.
- WARNER (D.). A hunting the deer. Boston, 1882.
- WHITE. La Forêt. Collection dirigée par J.
Delamain. Paris, 1928.
- YVON (P.). L'Animal dans la littérature moderne
contemporaine. Paris, 1927.



TABLE DES MATIERES

Introduction	PAGE	3
Chapitre I --- KIPLING animalier		7
I ^{re} PARTIE : Les Bêtes et leur cadre.....		9
II ^e PARTIE : Vérité dans les portraits et mœurs..		23
III ^e PARTIE : L'Ame profonde des Bêtes.....		43
IV ^e PARTIE : Une Source : John Lockwood Kipling		73
Chapitre II --- LE MESSAGE DE KIPLING		81
I ^{re} PARTIE : Les Porte-paroles.....		83
II ^e PARTIE : Les Châtiments.....		95
III ^e PARTIE : Les Chansons.....		99
IV ^e PARTIE : Kipling, les Anglais et les « Lou- veteaux ».....		109

Chapitre III --- L'ARTISTE 117

I^{re} PARTIE : Le Conteur..... 118

II^e PARTIE : Le Peintre..... 125

III^e PARTIE : Le Poète..... 133

IV^e PARTIE : Le Créateur de Mythes..... 141

Conclusion 152

Notes et 155

Bibliographie 163

VU ET LU :

Caen, le 18 Juin 1931.

Le Doyen de la Faculté des Lettres :

A. BARBEAU.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Caen, le 20 Juin 1931.

Le Recteur :

L. MAIGRON.

